John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

UR LES MŒURS, LES COUTUMES, les Uſages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Aſtronomie, la Médecine, la Phyſique particuliére, l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE & de L'AMERIQUE.

TOME II.

A PARIS,
hez DAVID le jeune, Quai des Auguſtins, au Saint Eſprit.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

RPJCB

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le second Volume.

CHAPITRE I.

ARBRISSEAU qui produit le Coton ; maniére de le carder, de le filer, de le mettre en œuvre, & de le blanchir. 1

CHAP. II. *Sur les Oracles que rendent les Démons, & sur le silence de ces mêmes Oracles.* 11

CHAP. III. *Description de l'Isle de Bourbon ; grandeur des habitations de cette Isle ; Arbres, fruits, & Animaux singuliers qui s'y trouvent : Description du Lézard, de l'Ecureuil volant, du Poisson volant, du*

Poisson cornu, du Requin, du Marsouin, &c. 33
CHAP. IV. *Paradis fabuleux des Indiens; leur Religion, leurs Temples, leurs Sacrifices; Distinction de leurs Castes ou Tribus; Coutume extraordinaire de la Caste des Laboureurs; Maximes des Médecins Indiens; Maniére dont ils traitent les Malades.* 51
CHAP. V. *Toiles des Indes; Maniére de dessiner les fleurs, de préparer les couleurs, & de les appliquer; Secret pour préparer l'indigo, comment on l'apprête, comment on blanchit la toile pour la préparer à retenir différentes couleurs; Description des pinceaux Indiens.* 65
CHAP. VI. *Découverte d'une nouvelle Synagogue des Juifs à Caisomfou, Capitale de la Province de Honan, à la Chine.* 97
CHAP. VII. *Secret pour faire des Parfums, & pour donner à la vapeur qui s'éleve, une figure agréable; Pour conserver du feu sur l'eau sans s'éteindre; Pour se procurer du Mer-*

eure, en le tirant du Pourpier ſauvage : Secret de changer le plomb en étain, & de donner à l'étain l'éclat de l'argent : Moyen de vivifier une Bouſſole, ſans avoir recours à l'Aiman : Secret de la Pierre Philoſophale, en uſage à la Chine. 113

CHAP. VIII. *Langues différentes des Hurons, des Abnakis, des Algonkins, des Illinois, des Outaouaks, & de pluſieurs autres Nations de la Nouvelle France : Leurs occupations, leurs habillemens, leur adreſſe à tirer de l'Arc, leur tendreſſe pour leurs enfans ; Cérémonies de leurs funérailles ; Maniére cruelle dont ils traitent leurs Priſonniers de Guerre.* 135

CHAP. IX. *Du Nitre, du Sel Armoniac, des Pierres & Marbres d'Egypte, des Fours à Poulets, des Pierres d'Aigle, de la Métamorphoſe du Bois en Pierre.* 155

CHAP. X. *Des différentes Pêches qui ſe font en Egypte ; Des Oiſeaux du Nil ; Des Hippopotames & des Crocodiles.* 178

CHAP. XI. *De l'Arbre qui porte la Ouate; du Poivrier, & de la Laque; de la Cire produite par les Lauriers ſauvages.* 191
CHAP. XII. *Des Sauvages Natches : Leur Religion, leurs Loix, leurs Aſſemblées, leurs Fêtes : Forme de leur Gouvernement : Cérémonies de leurs Mariages, & de leurs Funérailles : leur maniere de faire la Guerre, leurs Marches, leurs campemens : Comment ils reçoivent les Ambaſſadeurs qui viennent traiter de Paix.* 199
CHAP. XIII. *Adreſſe ſinguliére des Chinois à faire des fleurs artificielles, à imiter les fruits, les inſectes, les papillons : Arbriſſeau qui fournit la matiére dont on fait ces fleurs; couleurs qu'on leur applique; maniere de leur donner le luſtre.* 226
CHAP. XIV. *Situation & étendue de la petite Tartarie ; Quelle eſt l'autorité, & quels ſont les revenus du Kan : Mœurs, Coûtumes & Religion des Tartares Précops, Nogais, Circaſſes, & Kalmouchs.* 237

CHAP. XV. *Cours du Gange ; Opinion que les Indiens ont de ce fleuve : Description de l'Isle de Ceylan : Du nom des Empereurs Mogols ; du fameux Pagode de Cachi ; de Ponticheri, de Saint Thomé, de Golconde, de Maduré, & de quelques autres principales Villes des Indes.* 258

CHAP. XVI. *Maniére d'inférer la petite Vérole en usage chez les Chinois ; recette de ce qu'il faut observer : Remède dont on doit user dans la petite Vérole artificielle : Secret singulier pour détourner ou pour modérer la petite Vérole.* 275

CHAP. XVII. *Singularité de la Langue Tartare ; Abondance des termes de cette Langue ; Quatre différentes façons de l'écrire ; Caractéres Tartares lisibles en tout sens.* 303

CHAP. XVIII. *De la Province de Sirvan, ou de l'ancienne Albanie ; étendue de cette Province ; fertilité du terroir ; fruits, plantes & fleurs qui y croissent ; maniere singuliére de labourer la terre, & de faire la récol-*

te : Deſcription de Chamake, de Derbent, & de Bakou. 319

CHAP. XIX. *Pierre d'Aiman miſe en uſage par les Médecins Chinois : Propriétés qu'ils attribuent à la Bellevedere : Camphre de la Chine ; maniére de le tirer de l'arbre, & de le préparer ; qualités qu'on lui attribue.* 342

CHAP. XX. *Opinion des Indiens ſur la Métempſycoſe.* 302

Fin de la Table du ſecond Volume.

RECUEIL

RECUEIL
OBSERVATIONS
URIEUSES,

LES MŒURS, LES COUTUMES,
Uſages, les différentes Langues, le Gou-
nement, la Mythologie, la Chronologie,
Géographie ancienne & moderne, les Cé-
monies, la Religion, les Méchaniques,
ſtronomie, la Médecine, la Phyſique par-
liere, l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce,
Navigation, les Arts & les Sciences de dif-
ens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE,
le l'AMERIQUE.

HAPITRE PREMIER.

iſſeau qui produit le Coton ; maniére le carder, de le filer, de le mettre en œuvre, & de le blanchir.

E Coton naît aux Indes ; d'un arbriſſeau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur, lorſqu'il eſt grand, il un fruit verd de la groſſeur d'une

noix verte ; quand le fruit commen
à meurir, il s'entrouvre en forme
croix : alors le coton commence à p
roître. Lorſqu'il eſt tout-à-fait mû
il ſe diviſe en quatre parties égale
qui ne ſe tiennent que par la tige. C
cueille auſſi-tôt le coton mêlé avec
graine.

Mais comme cette graine y
fortement attachée, on la ſépare p
le moyen d'une petite machine aſſ
ingénieuſe, d'environ treize à qu
torze lignes de diamêtre, & de
longueur d'une palme. Deux axes en
trent dans deux piéces de bois, q
ſont de la hauteur d'une coudée,
de la groſſeur d'environ deux pouce
Les deux cylindres ou axes ſont pla
cés immédiatement l'un ſur l'autre
à une ligne, ou tout au plus, à un
ligne & demie de diſtance, de manie
que les graines du coton ne ſçauroien
paſſer entre deux. Mais ce qu'il y
de mieux inventé dans la machine
c'eſt que par le mouvement de
manivelle qui tient au cylindre d'en
haut, ces deux cylindres ſe meuven

en un ſens contraire : cela ſe fait par le moyen de deux piéces de bois qui communiquent avec les deux axes du côté oppoſé à la manivelle, & qui étant en forme de vis, s'engrènnent l'une dans l'autre, d'où il arrive que la manivelle faiſant tourner le cylindre d'en-haut dans un ſens, le bout du même cylindre s'engrenant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un ſens contraire.

Il ſuit de ce mouvement, que le coton qu'on approche de ces deux cylindres eſt attiré, & paſſé entre deux, en laiſſant tomber les graines qui y étoient embarraſſées. Ces graines ſont deſtinées à enſemencer les terres propres au coton.

On carde enſuite le coton : cela ſe fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis ; enſuite on l'étend ſur une natte, & on acheve de le carder avec un arc aſſez long qu'on met deſſus, & dont on pince la corde, en ſorte que les vibrations tombant fréquemment & fortement ſur le coton, le fouettent,

& le rendent fort rare & fort délié.

On le donne enſuite à des ouvriers, hommes & femmes, pour le filer ; ce qui ſe fait avec un rouet, qui eſt plus petit que ceux dont on ſe ſert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent preſque de l'habileté des fileurs & des fileuſes ; il y en a de fin & de groſſier, & entre ces deux extrémités il y en a auſſi de pluſieurs ſortes.

Au reſte, on ne lave point le fil ; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au Tiſſerand : celui-ci choiſit d'abord le plus groſſier pour la trame, & réſerve le plus fin pour ourdir la toile, ce qui ſuppoſe que dans le fil de même eſpéce il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réſervé pour la trame, & lorſqu'il eſt bien chaud, on le plonge dans l'eau froide ; c'eſt là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui ſert à ourdir la toile, ſe prépare en cette maniere. On le fait

bien tremper dans de l'eau froide, où on a délayé de la fiente de vache en assez petite quantité ; ensuite on exprime l'eau, & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, & enfin on le fait sécher au soleil : quand il est bien sec, on le dévide, ce qui se fait de la maniere suivante.

On plante en ligne droite, dans une place bien nette, de petites lattes de bambou de la hauteur de trois pieds, & à la distance d'une coudée l'une de l'autre, dans une largeur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire ; ensuite de jeunes enfans entrelassent en courant le fil dans les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premieres, pour tenir le fil en sujettion, & pour le mieux préparer ; après quoi on roule le fil avec les lattes, qui forment comme une longue claie, & on le porte ainsi dans un étang, où après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heu-

re, & l'avoir foulé aux pieds afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laiſſer ſécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre : c'eſt pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre, comme auparavant, par le bout des lattes ; & les Tiſſerands aſſis auprès de la claie, revoient les fils l'un après l'autre : ils en ôtent le petit coton ſuperflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'étoient pas en leur place.

Après ce travail, on penſe à donner au fil la préparation néceſſaire pour le mettre en œuvre ; pour cela on arrache la claie, & on l'étend ſur des chevalets poſés d'eſpace en eſpace à hauteur d'appui, puis on lui donne le *cange*. Ce *cange* n'eſt autre choſe que l'eau du ris cuit, mais qui étant gardée depuis long tems, eſt extrêmement aigre. On frote ce fil de tous côtés avec le *cange* : cela ſe fait d'abord avec les doigts, mais enſuite bien mieux avec une eſpéce de vergettes arrondies par le bas, dont les

filamens s'insinuant entre les fils, les nettoyent parfaitement, les unissent, & en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-tems ; après quoi on passe sur le fil une colle faite de ris cuit, & pour mieux étendre cette colle, on y fait passer une seconde fois les vergettes : enfin on laisse un peu sécher le fil en cet état ; & pour derniére préparation, on frote le fil avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces différens apprêts qu'on donne au fil, se doivent donner des deux côtés de la claie, en sorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté pour y donner le même apprêt.

Au reste, lorsque le fil ainsi préparé est bien sec, il est si beau, si net, si égal, qu'il ressemble à du fil de soie. Sans le *cange*, & les autres apprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas à beaucoup près la beauté qu'il a ; car le *cange* ainsi aigri resserre & réunit en même tems

les filamens insensibles qui composent ce fil, & la colle venant par-dessus, les tient & les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps & plus de consistance pour être mis en œuvre: enfin l'huile sert à adoucir & à rendre plus fléxible le même fil. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, & on en fait les *mousselines*, les *salemporis*, qui sont des espéces de toiles très-fines, & généralement toutes ces belles toiles qu'on voit aux Indes, dont la différence dépend uniquement du fil & de la main du Tisserand.

Le métier dont se servent les Tisserands pour faire la toile, est à quelque différence près assez semblable à celui dont on se sert en Europe, & la maniere de la faire est à peu près la même. La toile faite, il faut la blanchir, & lui donner ce beau lustre que ce coton porte avec soi.

On la met donc entre les mains du Blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque tems dans l'eau froide; ensuite l'ayant retirée, & en

ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache : quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre, & la laisse quelque tems à l'air, ensuite il la tord, & la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'éleve de cette eau bouillante, se répand & se filtre dans la toile imbibée des sels les plus subtils de la fiente de vache, & par sa chaleur délaye, & fait sortir les ordures de la toile : c'est à la premiere lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit ; & le lendemain on la lave, & on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache.

Le second jour on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux avec une certaine terre blanche & légére, qui est tout à fait stérile, & qui sans doute est remplie de beaucoup de sels : on met de cette terre & de la chaux en

égale quantité. On fait enſuite tremper, & on frote bien la toile dans cette eau ; après quoi on en exprime l'eau, & on laiſſe la toile quelque tems étendue à l'air : on la tord de nouveau; & l'ayant roulée comme auparavant autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laiſſe prendre la ſeconde leſſive, qui, en filtrant de nouveau toutes les parties de la toile, avec le ſecours des ſels dont elle eſt imbibée, acheve de lui ôter la ſaleté qui lui reſtoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne ſoit pas encore aſſez blanche, on réitére cette ſeconde leſſive, après quoi on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire ; enſuite on la fait ſécher au ſoleil.

Il y a encore une autre façon, qu'on donne aux *ſalempouris* & à d'autres toiles ſemblables. On les plie en dix ou douze doubles ; & après les avoir unis ſur une planche bien polie, on les bat à grands coups de maſſe, pour

s unir davantage & leur donner le
ernier luſtre.

CHAPITRE II.

ur les Oracles que rendent les Démons,
& ſur le ſilence de ces mêmes Oracles.

Tiré du onziéme volume des Lettres Edifiantes.

C'Est une vérité démontrée, que les Démons rendoient autrefois es Oracles par la bouche des faux rêtres des Idoles, & que ces Ora-les ont ceſſé à meſure que le Chriſ-ianiſme s'eſt établi ſur les ruines de Idolâtrie & du Paganiſme : cette érité eſt confirmée par ce qui ſe paſſe encore tous les jours aux Indes. C'eſt un fait dont perſonne ne dou-e, & dont l'évidence ne permet pas le douter, que les Démons rendent les Oracles, & que ces malins eſ-prits ſe ſaiſiſſent des Prêtres qui les nvoquent, ou même indifféremment de quelques-uns de ceux qui

assistent, & qui participent à ces spectacles. Les Prêtres des Idoles ont différentes prieres qu'ils adressent au Démon, quand on le consulte sur quelque événement: mais malheur à celui que le Démon choisit pour en faire son organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, & lui fait tourner la tête d'une maniere qui effraye; quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance, & le remplit de cette espéce de fureur & d'entousiasme, qui étoit autrefois chez les Payens, comme il l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du Démon, & le prélude de ses réponses.

Dès qu'on apperçoit ou dans le Prêtre, ou dans quelqu'un des Assistans ces signes du succès de l'évocation, on s'approche du possédé, & on l'interroge sur le sujet dont il est question. Le Démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'est emparé; les réponses sont communément assez équivoques, quand les

ueſtions qu'on lui propoſe regardent
avenir. Il ne laiſſe pas néanmoins
e réuſſir aſſez ſouvent, & de répon-
re avec une juſteſſe qui paſſe de
eaucoup les lumieres des plus clair-
oyans : mais on trouve également,
dans l'ambiguité de certaines ré-
onſes, & dans la juſteſſe des au-
res, de quoi ſe convaincre que le
Démon en eſt l'auteur ; car après
out, quelqu'éclairé qu'il ſoit, l'a-
enir, quand il dépend d'une cauſe
bre, ne lui eſt point certainement
onnu, & d'ailleurs ſes conjectures
tant d'ordinaire fort juſtes, & ſes
onnoiſſances beaucoup ſupérieures
ux nôtres, il n'eſt pas ſurprenant
u'il rencontre quelquefois aſſez bien
ans des occaſions, où l'homme le
lus fin & le plus adroit auroit des
enſées bien éloignées des ſiennes.

On ne nie pas, qu'à l'imitation
es Oracles rendus véritablement par
es Démons, les Prêtres des Idoles
ne ſe faſſent quelquefois un art de
contrefaire les poſſédés, & de répon-
dre comme ils peuvent à ceux qui

les consultent : mais après tout on
peut disconvenir, que cette dissimu
lation ne soit une imitation de la vé
rité ; encore le Démon est-il commu
nément si fidéle à se rendre à leu
évocation, que la fraude ne leur e
guéres nécessaire : en voici un exem
ple, qui seul suffiroit pour convain
cre que le Démon a véritablemen
part aux Oracles qui se rendent au
Indes.

Sur le chemin de *Varongapatti* à
Calpaleam on rencontre un fameux
Temple, que les Indiens nommen
Changandi. A l'Est de ce Temple, &
environ à une demi-lieue de distan-
ce, on trouve une Bourgade assez
peuplée, où il y avoit un Habitant
extrêmement favorisé du Démon :
c'étoit à cet homme qu'il se commu-
niquoit le plus volontiers ; jusques là
que toutes les semaines il se saisissoit
de lui à certain jour marqué, &
rendoit par sa bouche les Oracles les
plus surprenans : on accouroit en
foule à sa maison pour le consulter.

Cependant, malgré l'honneur que

ui attiroit la distinction que le Dé-
non faisoit de sa personne, il com-
nençoit à se lasser de son emploi : le
Démon qui lui procuroit tant de vi-
tes, se rendoit incommode ; il ne le
aisissoit jamais, qu'il ne le fît beau-
oup souffrir en le quittant, & ce
nalheureux pouvoit compter qu'il
voit toutes les semaines un jour ré-
glé d'une violente maladie. Il lui ar-
iva dans la suite quelque chose en-
ore de plus fâcheux ; car le Démon,
qui s'attiroit par son moyen la con-
iance & les adorations d'une multi-
ude innombrable d'Indiens, s'avisa
le demeurer plusieurs jours en pos-
ession de celui où il se trouvoit si
ort honoré : il ne tardoit même
guéres à revenir ; & il sembloit ne
'assujettir à une espéce d'alternative,
que pour renouveller plus souvent
la frayeur qu'il causoit à son arri-
vée, & les tourmens qui accompa-
gnoient sa sortie. Ses fréquentes &
longues visites allerent si loin, que
ce misérable Indien se trouva abso-
lument hors d'état de prendre soin de

ſa famille, qui ne pouvoit pourtan ſe paſſer de lui.

Ses parens conſternés allerent à pluſieurs Temples, pour prier les faux Dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences du malin eſprit; mais ces prétendues Divinités s'accordoient trop bien avec le Démon, contre lequel on imploroit leur ſecours, pour rien faire à ſon déſavantage. On n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit. Le Démon en devint même plus furieux, & continua comme auparavant de rendre ſes Oracles par la bouche de ſon ancien hôte, avec cette différence, qu'il le tourmentoit bien plus violemment, & qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choſes étant preſque déſeſpérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre reméde, que de s'adreſſer à celui-là même qui faiſoit tout le mal. On s'imagina qu'il voudroit bien rendre un Oracle en faveur d'un malheureux, par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc

onc, pour ſçavoir s'il ne ſe retireroit
oint, & ce qu'il éxigeoit pour di-
ïnuer le nombre de ſes viſites, &
our en adoucir les rigueurs. L'Ora-
le répondit en peu de mots, que ſi
n menoit le malade à *Changandi*, il
e ſeroit plus tourmenté, & ne rece-
roit plus de ſes viſites.

On ne manqua pas d'exécuter ſes
rdres, dans l'eſpérance qu'on avoit
e voir ce malheureux ſoulagé. On
e porta à *Changandi* la veille du jour
narqué par le Démon; mais il y fut
lus tourmenté que jamais. On l'en-
endoit pouſſer des cris affreux, com-
ne un homme qui ſouffre les plus
ruels tourmens: cependant rien ne
aroiſſoit à l'extérieur, & on ſe con-
oloit ſur ce que le tems marqué par
'Oracle n'étoit pas encore arrivé;
nfin, le Lundi, qui étoit le jour fi-
é, étant venu, l'Oracle s'accomplit
la lettre, mais d'une maniere bien
ifférente de celle à laquelle on s'at-
endoit. Le malade expira dans les
lus horribles convulſions, après
voir jetté beaucoup de ſang par le

nez, par les oreilles, & par la bouche ; ce qui eſt aux Indes le ſigne ordinaire d'une maladie, & d'une mort cauſée par la poſſeſſion : c'eſt ainſi que le Démon juſtifia ſon Oracle, par lequel il aſſuroit que ce malheureux ceſſeroit d'être malade, & de recevoir de ſes viſites.

On ne s'aviſera pas aſſurément de ſoupçonner qu'il y eût de la fraude dans la poſſeſſion de cet homme, & dans les Oracles qu'il avoit rendus ſi long-tems.

C'eſt ſur les vols, que les Démons ſont le plus ſouvent conſultés dans les Indes : auſſi ceux de tous les diſeurs d'Oracles en qui l'on a le plus de confiance, ſont les Devins qui ſe mêlent de découvrir les voleurs ſecrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires & naturelles, on a recours à celle-ci ; & il eſt vrai que le Démon dans ces occaſions ſert fort fidélement les Indiens au gré de leur curioſité : en voici un exemple.

On avoit ſi ſubtilement & ſi ſecrétement volé des bijoux précieux

au Général d'Armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors d'atteinte de tout soupçon ; aussi quelque recherche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta à *Tícherapali* un jeune homme, qui étoit un des plus fameux Devins du païs ; après avoir évoqué le Démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux qu'on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit éloigné de jetter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'Oracle ; il avoua son crime, & protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la maniere dont son vol avoit été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, & on les dispose en forme de cercle. On évoque ensuite le Démon avec les cérémonies

accoutumées, & on se retire, après avoir fermé & couvert le cercle, de maniere que personne ne puisse y toucher. On revient quelque tems après : on découvre le cercle ; & celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable. Cette espéce d'Oracle a si souvent & si constamment servi aux Indiens à découvrir avec certitude un criminel entre plusieurs innocens, que cette unique preuve suffit pour faire le procès à un homme.

Il y a encore une autre maniere, par laquelle les Démons ont coutume de s'expliquer aux Indes, & de rendre les réponses qu'on leur demande ; c'est durant la nuit, & par le moyen des songes. Il est vrai que cette voie paroît un peu sujette à la fourberie : mais après tout, il s'y rencontre quelquefois des choses si surprenantes, & des circonstances si singulieres, qu'on ne peut douter que les Démons n'y ayent bonne part, & qu'ils n'instruisent en effet par cette voie les Prêtres des Idoles qui ont soin de les évoquer.

Mais quelle raiſon auroit-on de douter que les Démons rendent des Oracles aux Indes, tandis que l'on a des preuves ſi convaincantes, qu'ils y font une infinité de choſes qui ſont fort au deſſus du pouvoir des hommes? On voit ceux qui évoquent les Démons, ſoutenir ſeuls, & ſans appui, un berceau de branches d'arbres coupées, & qui ne ſont attachées enſemble par aucun endroit; d'autres élevent en l'air une eſpéce de grand linceul, qui ſe tient étendu dans toute ſa largeur: ils prouvent par-la que le Démon s'eſt véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent à la vûë de tout le monde de grands vaſes remplis de ſang, qui contiennent pluſieurs pintes, ſans en recevoir la moindre incommodité. Quelquefois les malins eſprits mettent à ceux à qui ils ſe communiquent la tête ſi bas, & leur font plier les bras & les jambes par derriere, de telle ſorte que leur corps reſſemble à une boule, ce qui leur cauſe les plus cuiſantes douleurs.

Au reſte, il ne s'agit point ici de cavernes & de lieux ſoûterrains, ni de fournir aux Prêtres des Idoles les trompettes du Chevalier Morland pour groſſir leur voix, ou pour en multiplier le ſon. Ce n'eſt pas que les Prêtres Indiens ne ſoient aſſez trompeurs, pour avoir imaginé tous les moyens capables de ſurprendre les Peuples, & pour ſuppoſer de faux Oracles au défaut de ceux que le Démon leur auroit refuſés: mais ils ne ſe trouvent pas à cette peine, tant le Démon leur eſt fidéle.

Autant qu'il eſt vrai que les Démons rendent des Oracles aux Indes, autant ſeroit-il ridicule de ſuppoſer, que ces Oracles ſe rendiſſent par la bouche des Statues; rien cependant n'auroit été ſi aiſé que d'imaginer cet expédient, ſi les Démons n'euſſent point eux-mêmes rendu les Oracles par la bouche des hommes. On voit en effet dans les Indes des Statues énormes par leur groſſeur & par leur hauteur, qui ſont toutes creuſes au-dedans; ce ſont celles qui ſont

à l'entrée des Temples des Indiens. Il semble qu'elles soient faites exprès, pour favoriser l'imposture des Prêtres des Idoles, s'ils avoient eu besoin d'y avoir recours : mais cet appas seroit bien grossier, & il n'y auroit assurément aucun Indien qui s'y laissât tromper. Si les Prêtres des Idoles sont capables d'impostures, ils ont à faire à des gens, qui ne sont pas aisément les dupes de leur supercherie. L'histoire suivante en est une preuve.

On raconte qu'un Roi de *Tanjaour*, fort affectionné aux Idoles, sentit peu à peu refroidir son ancienne dévotion. Il étoit avant ce tems-là très-régulier à visiter tous les mois un Temple fameux, qu'on nomme *Manarcovil*. Il y faisoit de grosses aumônes aux Prêtres de ce Temple ; & il ne faut pas demander, si une dévotion si libérale étoit de leur goût : mais quelle désolation pour eux, quand ils s'apperçurent que le Prince abandonnoit leur Temple ! Le mal fut qu'ils se virent privés tout à la fois, & de l'honneur de voir le

Prince, & du profit qu'ils tiroient de ſes viſites. Sur cela les Brames s'aſſemblerent; & comme la choſe étoit de la derniére importance pour eux, ils délibérerent long-tems enſemble ſur le parti qu'ils avoient à prendre. La queſtion étoit d'engager le Prince à viſiter, ſelon ſon ancienne coutume, le Temple de *Manarcovil*.

Voici donc le ſtratagême qu'ils imaginerent, & dont ils convinrent de ſe ſervir. Ils firent courir le bruit par tout le Royaume, que *Manar*, (c'eſt le nom de l'Idole) étoit extrêmement affligé; qu'on lui voyoit répandre de groſſes larmes, & qu'il étoit important que le Roi en fût inſtruit. L'affliction de leur Dieu venoit, diſoient-ils, du mépris que le Prince ſembloit faire de lui; que *Manar* l'avoit toujours aimé & protégé; qu'il ſe trouvoit cependant réduit à la triſte néceſſité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit; & qu'un reſte de tendreſſe lui arrachoit ces larmes, qu'on lui voyoit répandre en abondance.

Le

Le Roi de *Tanjaour*, ſuperſtitieux
l'excès, fut effrayé de cette nou-
elle. Il ſe crut perdu ſans reſſource,
'il n'eſſayoit de calmer au plutôt la
olere du Dieu *Manar*. Il alla donc
u Temple ſuivi d'une grande foule
e ſes Courtiſans; il ſe proſterna de-
ant l'Idole, & voyant qu'effective-
ment elle verſoit des pleurs, il con-
ura le Dieu de lui pardonner ſon ou-
li, & lui promit de réparer avec
ſure le tort que ſa négligence pou-
oit avoir fait à ſon culte dans l'eſ-
rit de ſes Sujets. Pour accomplir
a parole, il s'y prit de la maniere la
lus capable de ſatisfaire les Brames;
ar il leur fit diſtribuer ſur le champ
ille écus. Ce Prince ne s'aviſoit pas
ême de ſoupçonner la moindre
ourberie de la part des Brames. La
tatue étoit entiérement ſéparée de
muraille, & placée ſur un piédeſtal;
'étoit pour le Prince une démonſtra-
on de la vérité de ce prodige, &
elon lui, les Brames étoient les plus
onnêtes gens du monde.

Les Officiers qui étoient à la ſuite

du Prince ne furent pas tout à fait si crédules ; un entr'autres s'approcha du Roi comme il sortoit du Temple, & lui dit qu'il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Ce Prince s'emporta d'abord contre l'Officier, & regarda un pareil doute comme une impiété déteſtable ; cependant, à force de lui répéter la même chose, l'Officier obtint la permission, qu'il demandoit avec instance, d'examiner de près la Statue. Il rentre sur le champ dans le Temple, il place des Gardes à la porte, & prend avec lui quelques Soldats de confiance. Il fait donc enlever la Statue d'une espéce d'Autel sur lequel elle étoit placée ; il l'examine avec soin de tous côtés : mais il fut étrangement surpris de ne rien trouver qui appuyât ses conjectures. Il s'étoit imaginé, qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de dessus l'Autel dans le corps de la Statue, & que par ce moyen on y seringuoit de l'eau, qui couloit ensuite par les

eux. Il ne trouva rien de ſemblable : nais ayant fait de nouvelles recher- hes, il découvrit enfin par une peti- e ligne preſque imperceptible, l'u- ion de la partie ſupérieure de la tê- e avec la partie inférieure ; il ſépa- a avec violence ces deux morceaux, trouva dans la capacité du crane n peu de coton trempé dans de l'eau, ui tomboit goutte à goutte dans les eux de l'Idole.

Quelle joie pour l'Officier, d'avoir nfin rencontré ce qu'il cherchoit ! lais quelle ſurpriſe pour le Prince, uand on lui fit voir de ſes propres eux l'impoſture des Brames qui l'a- oient ainſi trompé ! Il entra dans la us furieuſe colere, & châtia à l'inſ- nt ces fourbes. Il commença par ſe ire rendre la ſomme qu'il leur avoit onnée, & les condamna à une nende conſidérable.

S'imaginera-t-on aiſément, que des ns capables d'une fourberie de cet- nature n'euſſent point inventé le cret de parler par la bouche de urs Idoles, la choſe étant ſi aiſée,

s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piége les Gentils qui consultent les Oracles, ou si ces Oracles ne se rendoient pas constamment aux Indes, non par l'organe des Statues, mais par la bouche des Prêtres, que le Démon fait entrer dans une espéce de fureur & d'entousiasme, ou même par la bouche de quelques-uns de ceux qui assistent au Sacrifice, & qui se trouvent quelquefois, malgré qu'ils en ayent, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner, qu'ils ne souhaiteroient de l'être ?

Cette maniere dont les Oracles se rendent aux Indes est si constante, que dès qu'un Oracle est prononcé par quelqu'autre voie que ce puisse être, dès-lors on y soupçonne de la fraude & de la supercherie.

Deux Marchands, racontent les Indiens, avoient enterré de concert, dans un endroit fort caché, un trésor qui leur étoit commun ; le trésor fut cependant enlevé. Celui des deux qui avoit fait le coup, étoit le plus hardi à se déclarer innocent, &

traiter ſon aſſocié d'infidéle & de
oleur ; il alla même juſqu'à proteſ-
er, qu'il prouveroit ſon innocence
ar l'Oracle d'un Dieu célebre que
es Indiens adorent ſous un certain
rbre. Au jour dont on étoit conve-
u, on fit les évocations accoutumées,
& l'on s'attendoit que quelqu'un de
'aſſemblée ſeroit ſaiſi du Dieu ou du
Démon auquel on s'adreſſoit ; mais
'on fut bien ſurpris, lorſque l'on en-
endit ſortir de l'arbre une voix, qui
éclaroit innocent de ce vol celui
ui en étoit l'auteur, & qui en char-
eoit au contraire l'infortuné Mar-
hand, qui n'en avoit pas même eu
a penſée. Mais parce que c'eſt une
hoſe inouie aux Indes, que les
Oracles ſe rendent de cette manie-
e, ceux qui étoient députés de la
Cour pour aſſiſter à cette cérémonie,
rdonnerent qu'avant que de procé-
er contre l'accuſé, on examineroit
vec ſoin s'il n'y avoit pas lieu de ſe
éfier de ce nouvel Oracle. L'arbre
étoit pourri en dedans ; & ſur cela,
ſans autre recherche, on jetta de la

paille dans un trou de l'arbre : enſuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme, obligeaſſent l'Oracle à parler un autre langage, ſuppoſé, comme on s'en doutoit, qu'il y eût quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réuſſit. Le malheureux qui ne s'étoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de ſe laiſſer brûler ; il cria de toute ſa force qu'il alloit tout déclarer, & qu'on retirât le feu qui commençoit déja à ſe faire vivement ſentir. On eut pitié de lui, & la fourberie fut ainſi découverte.

C'eſt enfin une choſe inconteſtable parmi les Indiens, que les Arbres & les Statues ne ſçavent ni parler, ni pleurer. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'eſt que les Démons faſſent mouvoir de petites Idoles, quand les Gentils le ſouhaitent avec empreſſement, & que pour l'obtenir ils employent les moyens néceſſaires : voici comment s'opérent ces ſortes de prodiges.

Certains pénitens font des ſacrifi-

ées sur le bord de l'eau, avec beaucoup d'appareil. Ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamêtre. Autour de ce cercle ils placent leurs Idoles, en sorte que leur situation réponde aux huit rumbs de vent. Les Indiens croyent que huit Divinités inférieures préſident à ces huit climats du monde également éloignés les uns des autres; ils invoquent ces fauſſes Divinités, & il arrive de tems en tems que quelqu'une de ces Statues ſe remue à la vue de tous les aſſiſtans, & tourne dans l'endroit même où elle eſt placée, ſans que perſonne s'en approche. Cela ſe fait certainement de maniere, qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération inviſible du malin eſprit.

Les Indiens, qui font ces ſortes de ſacrifices, placent auſſi quelquefois au centre du cercle la Statue de l'Idole à laquelle ils veulent ſacrifier. Ils ſe croient favoriſés de leurs Dieux d'une façon toute ſinguliere, ſi cette petite Statue vient à ſe mouvoir d'elle-même. Souvent, après

qu'ils ont employé toutes les prieres deſtinées à cette opération, les Statues demeurent immobiles; & c'eſt alors un très-mauvais augure. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elles s'agitent quelquefois, & ſe mettent dans un aſſez grand mouvement.

Voilà au reſte juſqu'où s'étend le pouvoir des Démons ſur cet article. Il eſt inoui qu'ils ayent jamais parlé par la bouche d'une Idole, ni qu'un Prêtre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice; on n'en trouve aucune tradition dans leurs livres.

Si les Oracles n'ont pas entiérement ceſſé dans toutes les parties de l'Inde Idolâtre, c'eſt du moins un fait conſtant, que ces Oracles ceſſent à meſure que la Doctrine de l'Evangile s'y répand. Ces Indiens ſont ſi convaincus que la préſence d'un Chrétien ſuffit pour obliger le Démon à garder le ſilence, qu'avant que de commencer leurs cérémonies & leurs invocations, ils ont grand ſoin d'examiner ſi quelque Chrétien ne ſe ſeroit pas mêlé parmi eux.

CHAPITRE III.

Description de l'Isle de Bourbon ; grandeur des habitations de cette Isle ; Arbres, Fruits, & Animaux singuliers qui s'y trouvent : description du Lezard, de l'Ecureuil volant, du Poisson volant, du Poisson cornu, du Requin, du Marsonier, &c.

ON trouve dans l'Isle de Bourbon toutes sortes de bons rafraîchissemens ; l'air sur-tout y est excellent. Cette Isle appartient en Souveraineté à la Compagnie Françoise des Indes, qui y tient un Etat Major pour la gouverner. Elle fut d'abord habitée par quelques François, fugitifs de l'Isle Dauphin, qui en est assez proche. Elle s'est peuplée peu à peu, sur-tout par l'amnistie qu'on y a donnée de tems en tems aux Pyrates de ces Mers.

Les principaux Bourgs ou Habita-

tions de cette Isle sont Saint Denis, Saint Paul, & Sainte Susanne. Il n'y a ni Port, ni Fortifications; ainsi on n'y est pas à l'abri des coups de vent, ni des Ecumeurs de mer.

L'Isle de Bourbon a environ cinquante lieues de tour; elle est couverte en plusieurs endroits de hautes Montagnes. On en voit une qui vomit des flammes, & qui remplit les environs de matiere bitumineuse; on en apperçoit le feu durant la nuit de plus de 25. lieues. Il y a de belles & vastes Forêts, où se trouvent quantité d'Arbres très-propres à la construction des Vaisseaux. Elle est remplie de Bétail, de Volailles, & de Gibier. Elle est fertile en Ris & en Sucre, & en grand nombre d'excellens Arbres fruitiers. On y a planté quelques Vignes, qui donnent de fort bons vins.

Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la Tortue de terre; & le plus agréable de tous les fruits, c'est l'Ananas. La Tortue est de

la même figure que celles qu'on voit en France ; mais elle eſt bien différente pour la grandeur. On aſſure qu'elle vit un tems prodigieux, qu'il lui faut pluſieurs ſiécles pour parvenir à ſa groſſeur naturelle, & qu'elle peut paſſer plus de ſix mois ſans manger. On en a gardé dans l'Iſle de petites, qui au bout de vingt ans n'avoient groſſi que de quelques pouces.

Pour ce qui eſt de l'Ananas, c'eſt un fruit d'une figure oblongue, & de la groſſeur d'un melon. Il eſt couvert de feuilles courtes, diſpoſées à peu près de même que les diviſions d'une pomme de pin ; & il eſt couronné d'un bouquet de feuilles plus longues. Il vient ſur une plante aſſez ſemblable à celle de l'Artichaux, & il a le goût de pluſieurs fruits ; mais il paroît que celui de Coin domine.

On voit dans cette Iſle beaucoup d'Arbres & de Plantes curieuſes. L'Arbriſſeau qui porte le Caffé, le Tamarinier, le Cocotier, l'Arbre

d'où découle le Benjoin, le Cotonier, l'Aloes, l'Ebennier. L'Ebenne noire n'eſt pas la plus eſtimée; la jaune eſt beaucoup plus belle. Le Caffé ſauvage y eſt très-commun, & quoique ſauvage, il ne laiſſe pas d'être bon.

La Chauveſouris de l'Iſle de Bourbon eſt ſinguliere; on pourroit l'appeller le Renard volant: elle reſſemble en effet beaucoup à cet animal; elle en a la groſſeur, le poil, la tête, les oreilles, les dents. La femelle a deux mammelles, & ſous chaque aile un ſac pour tranſporter ſes petits. La longueur des ailes de ces Oiſeaux eſt de plus de quatre pieds du bout d'une aile à l'autre aile; la chair en eſt très-bonne à manger: auſſi va-t-on à la chaſſe de la Chauveſouris avec le même empreſſement, qu'on va ailleurs à la chaſſe de la Perdrix.

Mais quelqu'agréable que ſoit l'Iſle de Bourbon, elle n'approche pas pour la beauté des Côtes de Java & de Sumatra. Des Plaines couver-

tes d'Orangers, de Cocotiers, & d'autres Arbres fruitiers, avec quantité de ruiſſeaux qui les arroſent ; des Collines ornées de charmans bocages, des Forêts toujours verdoyantes, des Villages & des Habitations où brillent toutes les beautés champêtres ; tout y repréſente un des plus beaux climats du monde. Les Javanois ne ſont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpré. Ils ſont doux, familiers, & careſſans.

On trouve ſur la même route *Poulo-Condor*, qui eſt un petit Archipel, à quinze ou vingt lieues au Sud du Royaume de Camboge. Il eſt formé de huit ou dix, tant Iſles que Rochers. La plus grande de ces Iſles n'a pas plus de quatre lieues en longueur. C'eſt la ſeule qui ſoit habitée ; encore n'y a-t-il qu'un Village dans preſque l'unique Plaine qu'on y trouve.

Les maiſons des Inſulaires ne ſont qu'un aſſemblage aſſez informe de bambou, couvert d'une herbe fort longue, qu'ils coupent ſur les bords

de leurs ruiſſeaux. Il n'y a dans ces Cabannes ni porte, ni fenêtre, pour y entrer & pour y avoir du jour ; ils laiſſent un des côtés de la Cabanne tout ouvert, & ils font déborder le toît de ce côté-là. Ils les élevent de terre de quelques pieds ; par-là ils évitent l'humidité, & ont où loger leurs animaux domeſtiques pendant la nuit. La mauvaiſe odeur ne les inquiette point. Le plancher, de diſtance en diſtance, eſt réhauſſé de quatre ou cinq pouces. Ils reçoivent les Etrangers dans le fond, ſur des nattes ; leur réception eſt douce & affable, & ils ne manquent pas de leur préſenter de l'Arecque, du Bétel, & une Pipe. Ils ſont fort bazanés, preſque entiérement nuds, excepté dans les cérémonies, où ils s'habillent, & quelques-uns même aſſez proprement. Les dents les plus noires ſont chez eux les plus belles ; auſſi n'oublient-ils rien pour ſe les noircir. Ils laiſſent croître leurs cheveux, qui leur viennent communément fort longs.

Il ne croît dans l'Isle que très-peu de Ris, des Patates, & quelques Ananas assez bons. Les Montagnes sont presque par-tout couvertes de beaux Arbres, propres à toutes sortes d'ouvrages, & même à mâter des Vaisseaux. Il y en a un fort commun, d'où découle une résine que les Habitans employent à faire leurs flambeaux. Pour ramasser cette résine, & même pour la faire découler, ils creusent le tronc de l'Arbre, & y font une large & profonde ouverture, dont le bas représente une espéce de récipient. En certaine saison de l'année ils allument du feu dans cette concavité; la chaleur détermine la liqueur à couler, & à remplir le récipient. De cette résine ils enduisent des coupeaux de bois fort minces, & ils les enveloppent dans de longues feuilles d'Arbres. Quand le tout est sec, ces coupeaux enduits de résine éclairent parfaitement une Chambre; mais aussi ils la rempliſſent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulo-

Condor que la noix d'Arecque, & la feuille de Bétel ; les Insulaires en portent toujours dans de petits paquets, qu'ils machent continuellement. On ne trouve dans cette Isle aucune sorte de Gibier, à la réserve des Poules sauvages & des Ramiers ; mais on y voit beaucoup de Serpens & de Lézards d'une grandeur monstrueuse. Il y a des Serpens longs de vingt-deux pieds, & des Lézards que quelques-uns appellent *Govenas*, qui ont sept à huit pieds de longueur.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette Isle, c'est le Lézard & l'Ecureuil volant. Le Lézard volant est petit, & n'a pas plus de sept à huit pouces ; l'Ecureuil est de la grandeur de ceux qu'on voit en France. L'un & l'autre ont des ailes fort courtes, qui leur prennent le long du dos, depuis les pates de devant jusqu'à celles de derriere : l'Ecureuil les a couvertes d'un poil fort ras & fort fin ; celles du Lézard ne sont qu'une pellicule toute unie : on les voit voler d'arbre en arbre à la distance de vingt à

trente

ente pas. Peuvent-ils voler plus
in ? c'eſt ce que l'on ignore. Le
ézard a encore de particulier au-
eſſous de la tête une bourſe aſſez
ngue, & pointue par le bas, qui
enfle de tems en tems, ſur-tout lorſ-
u'il vole.

L'Iſle de Poulo-Condor eſt ſoumi-
e au Roi de Camboge. Ce Royau-
ne, de même que ceux de la Co-
hinchine & de Tſiompa, ſont très-
eu policés. Ces Nations n'ont preſ-
u'aucun commerce avec leurs voi-
ns, & ont très-peu d'ordre & d'u-
ion entr'elles. Les mœurs & les
outumes de ces peuples approchent
n certaines choſes des coutumes
ndiennes, & en beaucoup d'autres
e celles des Chinois. Ils croyent la
Métempſycoſe comme les Indiens,
e qui ne les empêche pas de man-
er toutes ſortes d'animaux. Ils ſont
leins de vénération pour le Cheval
t pour l'Eléphant, & ils en ont des
eintures dans leurs maiſons ; la plus
elle récompenſe, ſelon eux, que
uiſſe avoir un homme après ſa mort,

c'eſt que ſon ame paſſe dans le corps d'une de ces bêtes. Ils regardent *Confucius* comme le premier Docteur de l'Univers ; ils rendent de grands honneurs à leurs ancêtres morts, & à ceux de leur Nation qui ſe ſont diſtingués pendant leur vie. Ils ont pour cela chez eux, & hors de chez eux, pluſieurs petits Oratoires, où ils brûlent des paſtilles.

Mais le lieu le plus ſacré parmi eux eſt une place publique, au milieu de laquelle eſt élevée une longue poutre, qui porte vers le haut un traverſier tant ſoit peu incliné : apparemment ils y arborent un Pavillon ; ils l'appellent *Touvo*. Autour ſont placés pluſieurs Oratoires ; c'eſt là qu'ils vont faire leurs profondes inclinations, qu'ils brûlent quantité de petites chandelles, qu'ils offrent du ris, qu'ils immolent des Victimes, & ſurtout des Chêvres. Aux Fêtes publiques ſuit un grand repas, où l'on ne manque pas de s'enyvrer de Vaque ; (c'eſt une eau-de-vie faite de Ris.) Viennent enſuite les Danſes, la Co-

nédie, ſouvent les querelles & les oups.

La traverſée de Poulo-Condor à a Chine n'eſt guéres que de trois ens lieues : on la fait communément en huit ou dix jours. Les Côes de la partie méridionale de la Chine ſont bordées d'une infinité de petites Iſles, au milieu deſquelles il n'eſt pas aiſé de découvrir l'entrée de la Riviere de Canton ; point de ſpectacle plus charmant, que celui qu'offre cette Riviere.

Ce ſont ſur les deux bords de grandes campagnes de Ris, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vue, & qui ſont entrecoupées d'une infinité de petits canaux ; de ſorte que les Barques que l'on voit ſouvent aller & venir de loin, ſans voir l'eau qui les porte, paroiſſent courir ſur l'herbe. Plus loin dans les terres l'on voit les Côteaux couronnés d'arbres ſur le haut, & travaillés à la main le long du Vallon, comme l'ancien Théatre du Jardin des Tuileries ; tout cela eſt mêlé de tant de

Villages, d'un air champêtre & ſi bien varié, qu'on ne ſe laſſe point de regarder, & qu'on a regret de paſſer ſi vîte.

La Ville de Canton eſt plus grande que Paris, & il y a pour le moins autant de monde. Les rues ſont longues, droites, ſerrées, & étroites: elles ſont pavées de grandes pierres plates, & fort dures; mais il n'y en a pas par-tout. Il y a un petit nombre de rues aſſez larges, où l'on trouve de diſtance en diſtance de très-beaux Arcs de triomphe. Il y a quelques Temples d'Idoles environnés de Célules de Bonzes, qui ont quelque choſe de ſingulier & de magnifique; la Salle de *Confucius*, auſſi-bien que l'Académie, où les Lettrés s'aſſemblent pour faire leur compoſition, ſont des morceaux curieux. Les *Gamens*, ou Palais des Mandarins, ont auſſi leur beauté & leur grandeur, avec la différence néanmoins de ce qu'on appelle beau & grand en Europe.

Les Maiſons qu'habite le Peuple

nt très-baſſes, & preſque toutes en
outiques. Les plus beaux Quartiers
ſſemblent aſſez aux rues de la Foire
Germain. Il y a preſque par-tout
tant de Peuple, qu'à cette Foire aux
ures qu'elle eſt bien fréquentée;
a de la peine à paſſer. On voit
ès-peu de femmes, & la plûpart
Peuple qui fourmille dans les rues,
nt de pauvres gens chargés tous de
uelque fardeau; car il n'y a point
autre commodité pour voiturer ce
ui ſe vend & ce qui s'achete, que
s épaules des hommes. Ces Porte-
ix vont preſque tous la tête & les
eds nuds; il en a qui ont un vaſte
apeau de paille d'une figure fort
zarre, pour les défendre de la pluie
du ſoleil. Ce qui vient d'être rap-
rté forme une idée de Ville aſſez
ouvelle, & qui n'a guéres de rap-
rt à Paris. Quand il n'y auroit que
s maiſons ſeules, quel effet peu-
nt faire à l'œil des rues entieres,
ù l'on ne voit aucunes fenêtres, &
ù tout eſt en Boutiques, fermées
our la plûpart de ſimples claies de
mbou, en guiſe de portes.

Quand on vient de la campagne, & qu'on veut paſſer de l'ancienne Ville dans la nouvelle, on trouve un grand nombre d'aſſez belles Portes. Ce qui eſt ſingulier, eſt qu'il y a des Portes au bout de toutes les rues, qui ſe ferment un peu plus tard que les Portes de la Ville; ainſi il faut qu'un chacun ſe retire dans ſon Quartier, ſi-tôt que le jour commence à manquer. Cette Police remédie à beaucoup d'inconvéniens, & fait que pendant la nuit tout eſt preſque auſſi tranquille dans les plus grandes Villes, que s'il n'y avoit qu'une ſeule famille.

La demeure des Mandarins a quelque choſe qui ſurprend; il faut traverſer un grand nombre de cours, avant que d'arriver au lieu où ils donnent audience, & où ils reçoivent leurs amis. Quand ils ſortent, leur train eſt majeſtueux. Le *Tſonglour*, eſpéce de Mandarin qui a l'Intendance de deux Provinces, ne marche jamais ſans avoir avec lui cent hommes, pour le moins. Cette

te n'a rien d'embaraſſant ; chacun
t ſon poſte : une partie va devant
avec divers ſymboles, & des ha-
ts fort particuliers ; il y a un grand
mbre de Soldats, qui ſont quel-
efois à pied. Le Mandarin eſt au
lieu de tout ce cortége, élevé ſur
e chaiſe fort grande, & bien do-
e, que ſix ou huit hommes portent
r leurs épaules. Ces ſortes de mar-
es occupent ſouvent toute une rue;
Peuple ſe range des deux côtés, &
rrête par reſpect juſqu'à ce que
ut ſoit paſſé.

Les Bonzes ſont en grand nom-
e ; ils ont de longues robes, qui
ur deſcendent juſqu'aux talons,
ec de vaſtes manches, qui reſſem-
ent entiérement à celles de quel-
es Religieux d'Europe. Ils demeu-
nt enſemble dans leurs Pagodes,
mme dans des Couvens, vont à la
ête dans les rues, ſe levent la nuit
our adorer leurs Idoles, chantent à
uſieurs chœurs, d'un ton qui ap-
oche aſſez de notre Pſalmodie. Ce-
ndant ils ſont fort mépriſés des

honnêtes gens, parce qu'on ſçait que ce ſont, pour la plûpart, des gens perdus de débauche.

Une autre particularité, que l'on ne doit pas omettre, c'eſt qu'il y a une eſpéce de Ville flotante ſur la Riviere de Canton; les Barques ſe touchent, & forment des rues. Chaque Barque loge toute une famille, & a, comme les maiſons régulieres, des compartimens pour tous les uſages du ménage. Le petit Peuple, qui habite ces cazernes mouvantes, décampe le matin en troupe, ou pour aller pêcher, ou travailler au ris, qu'on ſeme, & qu'on recueille trois fois l'année.

Finiſſons ce Chapitre par la deſcription de quelques animaux ſinguliers. Le Poiſſon cornu, ou le Diable, a le corps fait comme une caiſſe à quatre faces, plus petite par un bout, avec une queue plate, fort longue, & preſque de la même largeur d'un bout à l'autre. Tout ſon corps eſt dur, & marqué par-tout de figures héxagones, bien rangées, & ſemées

nées de petits grains comme le agrin.

Le Requin eſt un des plus dangéux animaux de la Mer : on en end qui ſont longs de plus de douspieds. Il a une gueule capable ngloutir un homme tout entier. n y voit cinq rangées de dents, i ſont comme une forêt de poind'acier. Il eſt toujours accompaé de pluſieurs petits Poiſſons, qui plus ſouvent marchent devant lui ; ſt pour cela qu'on les appelle, Pies du Requin. Il y en a d'autres s petits, & d'une autre eſpéce, i s'attachent à ſon corps, ſans me le quitter lorſqu'il eſt pris : les appelle Succais. Un Requin t quelquefois un Vaiſſeau deux ou is jours, dans l'eſpérance de quelproie.

Le Marſouin eſt un vrai Cochon rin. Il a ſur tout le corps un lard z épais, & fort blanc. il n'a point uies : il a ſur la tête une ouvertupar où l'on prétend qu'il reſpire ; ce qu'il y a de vrai, eſt qu'on

le voit de tems en tems lever la tête hors de l'eau, & ſe replonger auſſitôt après. Il a des poumons, & toutes les parties internes ſemblables à celles d'un Cochon. Il a le ſang chaud, & en grande abondance : il va d'une viteſſe ſurprenante, & ſaute quelquefois juſqu'a quinze & vingt pieds au-deſſus de la ſurface de la Mer. Le Marſouin, auſſi-bien que le Requin, porte & met bas ſes petits comme les animaux terreſtres. Les femelles portent juſqu'a dix ou douze petits, qui ſont ordinairement fort gras.

Il y a de deux ſortes de Poiſſons volans : l'un plus petit, qui n'a que deux ailes ; l'autre plus grand, qui en a quatre. Le plus grand n'a guéres de longueur qu'un pied ou quinze pouces. Ils volent aſſez loin l'un & l'autre ; & lorſque la Bonite ou la Dorade les pourſuit, on les voit ſortir de la Mer, de même que s'éleve dans un champ une compagnie de Perdrix, & s'aller replonger à cent ou cent cinquante pas plus loin. La

nite saute après fort haut ; & si
e a manqué son coup, elle suit à
ur d'eau le vol de sa proie, pour
trapper en retombant. Cette chas-
est très-agréable, sur-tout lors-
il y a un très-grand nombre de
ssons qui poursuivent, & qui sont
rsuivis. L'agrément est entier,
sque les Oiseaux de proie, comme
a arrive, se mettent de la partie.
rs le Poisson volant n'a plus de
aite, ni dans l'eau, ni dans l'air.

CHAPITRE IV.

adis fabuleux des Indiens, leur
eligion, leurs Temples, leurs Sa-
rifices ; Distinction de leurs Castes ou
ributs ; Coutume extraordinaire de
Caste des Laboureurs ; Maximes
s Médecins Indiens ; Maniere dont
s traitent les Malades.

E Chorkam, ou le Paradis des
Indiens, est la récompense de
qui font faire le fameux Sacri-

fice de l'Ognan. Les plus belles femmes ſont deſtinées à faire la félicité de ce lieu de délices, où il y a un arbre qui fournit ſeul tous les mets qu'on peut déſirer.

Les Indiens admettent juſqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux, dont les fonctions ſont différentes : ils attribuent à l'un la création du Monde ; à l'autre la conſervation ; & au troiſiéme le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux ſont indépendans les uns des autres ; ils ont chacun leur Paradis : ſouvent ils ſe ſont fait la guerre ; & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru pluſieurs fois ſur la terre ſous différentes figures ; ſous celles de Poiſſon, de Pourceau, &c. Tout ce qui a ſervi à ces Dieux eſt diviniſé ; c'eſt pourquoi on voit preſque dans tous les Temples la figure d'un Bœuf, auquel on offre des Sacrifices, parce qu'il ſervoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ces Peuples ont un Dieu nommé *Chriſten*,

é à minuit, dans une étable, & doré par des Bergers. Ils obſervent n jeûne la veille de ſa Fête, qu'ils élébrent avec grand bruit. La vie de e Dieu eſt un tiſſu d'actions infames.

C'eſt dans ce tintamare que conſiſte toute la ſolennité de la Fête, qui finit par la plus grande débauche. Les Indiens ne s'aſſemblent guéres dans leurs Temples, où il ne vient de jour que par une porte très-étroite. Ceux qui ont quelque dévotion aux Dieux, envoient au Sacrificateur de quoi faire le Sacrifice. Ce ſont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du ris, & des légumes. Perſonne communément n'aſſiſte au Sacrifice: voici cependant comment il ſe fait.

Le Prêtre prépare le repas au coin du Temple; puis il verſe ſur les Idoles pluſieurs cruches d'eau, & les frotte long-tems: il met du feu ſur un têt de pot caſſé, où il brûle de l'encens, qu'il préſente au nez de chaque Idole, en prononçant des paroles myſtérieuſes. Enſuite il arrange

ſur un plat, c'eſt-à-dire ſur ſept à huit feuilles couſues enſemble, le ris & les légumes; après quoi ſe promenant autour des Idoles, il leur fait pluſieurs révérences, comme pour les inviter au feſtin; puis il ſe met à manger avec grand appétit ce qu'il avoit préſenté à ſes Dieux.

Preſque tous les Princes de ces contrées ſont extrêmement ſuperſtitieux: il en coûte à pluſieurs de groſſes ſommes, pour célébrer la Fête des Idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & pénibles voyages, pour porter des ſommes d'argent conſidérables à quelques Divinités; ces ſommes paſſent bientôt entre les mains des Mores, qui ſont les maîtres du païs.

Un de ces Princes fait porter continuellement un de ſes Dieux ſur un Palanquin, qui eſt précédé d'un Cheval & d'un Eléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait préſent. Le bruit de quantité d'inſtrumens attire une foule incroyable de Gentils, qui viennent adorer l'Idole.

r intervalle, un Hérault fait faire ence, & récite les louanges de cette ivinité.

Ces Peuples ſont diviſés par Caſtes u Tribus, comme l'étoit autrefois le euple Juif, avec lequel il paroît u'ils ont eu commerce; car dans eurs Coutumes, dans leurs Cérémo- ies, dans leurs Sacrifices, on dé- ouvre quantité de veſtiges de l'an- ienne Loi, qu'ils ont défigurée par ne infinité de fables extravagantes.

Il y a une Caſte de gens qui por- ent le *Lingan*; (c'eſt une figure infa- me qu'ils portent au col, pour mar- quer leur dévouement à un de leurs Dieux :) ils le conſervent avec un ſoin extrême, & lui offrent chaque jour des Sacrifices. Ils ſont perſuadés que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur crime.

On lit dans leur Hiſtoire, qu'un de ces Linganiſtes ayant perdu ſon *Lingan*, alla s'accuſer de ſa faute à ſon *Gouron*, ou à ſon Pere ſpirituel. Celui-ci lui déclara qu'il devoit ſe

réſoudre à mourir, & que ſa mort étoit le ſeul moyen qu'il eût d'appaiſer le courroux des Dieux : en même tems, il le conduiſit vers les bords d'un Etang, pour l'y précipiter. Le Linganiſte parut y conſentir ; mais il demanda en grace au *Gourou* de lui prêter le Lingan qu'il portoit, afin de lui faire pour la derniere fois ſon Sacrifice. Auſſitôt qu'il l'eut entre les mains, il le laiſſa tomber dans l'eau. Nous voilà tous deux ſans *Lingan*, lui dit-il : ainſi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'Etang, pour appaiſer la colere de nos Dieux ; & déja il le tiroit par les pieds, pour s'y jetter enſemble, lorſque le *Gourou* lui prenant la main : Attendez, mon fils, lui dit-il : il ne faut pas vous preſſer ; je puis vous diſpenſer de la peine que vous avez méritée : je réparerai votre faute, en vous donnant un autre *Lingan*.

Il régne une coutume aſſez extraordinaire dans la Caſte des Laboureurs. Lorſqu'ils ſe font percer les oreilles, ou qu'ils ſe marient, ils

ſont obligés de ſe faire couper deux
doigts de la main, & de les préſenter
à l'Idole. Ils vont ce jour-là au Tem-
ple comme en triomphe. Là, en
préſence de l'Idole, on leur fait ſau-
ter deux doigts d'un coup de ci-
eau; & auſſitôt on y applique le feu,
our étancher le ſang. On eſt diſ-
enſé de cette cérémonie, quand on
ait préſent de deux doigts d'or à la
Divinité. D'autres coupent le nez a
eux qu'ils peuvent attraper. Leur
rince les récompenſe à proportion
es nez qu'ils apportent; il les fait
nfiler enſemble, & on les ſuſpend
la porte d'une de leurs Déeſſes.

En France on applique la fleur de
s aux malfaiteurs. Dans le Royau-
e de Carnate on donne de l'argent
our ſe faire brûler les épaules.
ommes & femmes vont en foule
ez le *Gouron*, qui a toujours un fer
ut prêt, ſur un braſier ardent. Il
mmence par ſe faire bien payer,
ns quoi, ni pleurs, ni prieres, ne
urroient l'engager à accorder la
ace qu'on lui demande. Quand il

a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs Divinités, sans que, durant ce tourment, ils fassent paroître le moindre sentiment de douleur.

Le Gouvernement n'est guéres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes, & la raison du plus fort, tiennent lieu de toute Justice. Les Peuples y vivent dans une espéce de servitude: ils ne possédent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince, qui les fait cultiver par ses Sujets. Au tems de la récolte, il fait enlever le grain, & laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux Particuliers d'avoir de l'argent: ceux qui en ont l'enterrent avec soin; autrement, sous mille faux prétextes, on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'éxercent ces véxations sur les Peuples, que parce que les Mores, qui ont subjugué les Indes, levent sur ces Princes des impôts exorbitans, qu'ils

ont obligés de fournir, ſans quoi, e païs ſeroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne ſont oint punis de mort ; pourvû qu'on ourniſſe de l'argent, on eſt aſſuré e l'impunité.

En Europe, ce ſont les meilleures amilles qui occupent les Trônes. De ous les Princes de Carnate, il n'y n a pas un ſeul qui ſoit de la pre- iere Caſte. Quelques-uns même nt d'une Caſte fort obſcure. De-là ent, qu'il y a des Princes dont les uiſiniers ſe croiroient déshonorés, le ſeroient effectivement, s'ils angeoient avec ceux qu'ils ſer- nt. Leurs parens les chaſſeroient leurs Caſtes, comme des gens rdus d'honneur.

Les Médecins ne manquent point ns le Royaume de Carnate ; mais ſont de vrais Charlatans, fort norans, & qui font leurs expérien- s aux dépens de ceux qu'ils trai- nt. Leurs drogues & leurs remédes trouvent dans les Bois. Ce ſont elques ſimples, dont ils exprimen

le jus, & qu'ils font prendre au malade. Dans les Fiévres, duraſſent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime eſt de chaſſer le mal, en affoibliſſant la nature. Si le malade meurt, c'eſt, diſent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture.

Il nous reſte à parler de deux célebres cérémonies, qui ſont en uſage dans le Royaume de Carnate. La premiere de ces cérémonies eſt le Pavadan. Voici ce qui s'y obſerve.

Un des principaux *Daſſeris*, (ce ſont ceux qui font profeſſion d'honorer particuliérement le Dieu *Vichnou*,) ſe fait une plaie à la cuiſſe ou au côté. A l'inſtant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors, & des plaques d'airain que les *Daſſeris* frappent à coups redoublés. On dreſſe une eſpéce de tente, pour enfermer le Forcené qui s'eſt ainſi bleſſé. A les croire, on le laiſſe ſans boire, ſans manger, & ſans panſer ſa plaie, juſqu'à ce que quelque fa-

meux *Dasseris* vienne ressusciter, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam*.

Comme les Indiens sont persuadés, que si l'on ne ressuscite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer, les cris, les hurlemens recommencent; & on entend une multitude de voix confuses, qui appellent *Govinda*. Alors, celui qui doit ressusciter le mort, après plusieurs prieres, & diverses singeries, comme s'il étoit possédé de son Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort se met aussitôt à danser avec les autres *Dasseris*: on le conduit en triomphe dans la Ville; & la cérémonie se termine par un grand repas, qu'on donne aux *Dasseris*, & par des présens qu'on leur fait, de piéces de Toile.

Les Mores ne se payent pas de

ces impostures, car s'il arrive, ce qui est rare, que les *Dasseris* fassent de ces sortes de *Pavadam* dans les lieux où ils sont les maîtres, ce n'est qu'a coups de bâton qu'ils font ressusciter le mort, & qu'ils dissipent le tumulte.

Après le *Pavadam*, vient le fameux Sacrifice d'Ignam, qui se célebre avec une pompe extraordinaire, neuf jours de suite; on sacrifie un Belier. Le lieu où se fait le Sacrifice, est hors de la Ville. Le grand Sacrificateur, qu'on appelle *Saumeage*, est assisté de douze autres Ministres, ou Sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toile neuve, de couleur jaune. On bâtit exprès une maison hors de la Ville, dans l'endroit où le Sacrifice doit se faire. On y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu, qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raison, feu perpétuel. Ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant; ils y versent du beurre, de l'huile, & du lait, en récitant certaines prie-

es tirées du livre de leur Loi. On procéde enſuite à la mort du Belier. On lui lie les pieds, & le muſeau. On lui bouche les narines, & les oreilles, pour lui ôter la reſpiration; après quoi les plus robuſtes des Sacrificateurs lui donnent des coups de poing, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorſqu'il eſt à demi tué, le grand Sacrificateur lui ouvre le ventre, & en tire le péritoine avec la graiſſe, qui ſe met ſur un petit faiſſeau d'épines, qu'on ſuſpend au-deſſus du feu perpétuel, enſorte que la graiſſe venant à ſe fondre, y tombe goutte à goutte. Le reſte du péritoine & de la graiſſe ſe mêle avec du beurre, que l'on fait frire, & dont tous les Sacrificateurs doivent manger. On en diſtribue pareillement aux plus conſidérables de l'aſſemblée, comme une choſe ſainte. Le reſte de la victime eſt coupé par morceaux, qu'on fait bouillir, & qu'on jette par petites parties dans le feu; car il faut qu'il ne reſte rien de cette eſpéce d'holocauſte. Le Sa-

crifice achevé, on donne un Feſtin à mille Brames ; ce qui ſe pratique auſſi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuviéme jour, le grand Sacrificateur entre dans la Ville, porté ſur un Char qui eſt tiré par les Brames. La cérémonie ſe termine par des préſens qu'on fait aux Brames, & ſur-tout au grand Sacrificateur, & à ſes douze Aſſiſtans. Ces préſens ſont des pieces de coton & de ſoie, & de grands pendans d'oreilles d'or, qui leur tombent preſque ſur les épaules : c'eſt la marque qui diſtingue le grand Sacrificateur & le grand Docteur de la Loi.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Toiles des Indes; Maniere de deſſiner les fleurs, de préparer les couleurs, & de les appliquer; Secret pour préparer l'Indigo, comment on l'apprête, comment on blanchit la toile pour la préparer à retenir différentes couleurs; Deſcription des pinceaux Indiens.

CEs Toiles des Indes tirent leur valeur & leur prix de la vivacité, de la ténacité, & de l'adhérence des couleurs dont elles ſont peintes, qui eſt telle, que loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles en deviennent que plus belles.

I.

Avant que de ſe mettre à peindre ur la toile, il faut lui donner les réparations ſuivantes. 1°. Prenez ne piéce de toile neuve & ſerrée; la ongueur la plus commune eſt de

neuf coudées. Blanchiſſez-la à moitié; nous dirons dans la ſuite comment cela ſe pratique. 2°. Prenez des fruits ſecs, nommés *Cadou* ou *Cadoucaie*, au nombre d'environ vingt-cinq, ou pour parler plus juſte, le poids de trois *palams*. Ce poids Indien équivaut à une once, plus un huitiéme, ou environ, puiſque quatorze *palams*, & un quart, font une livre. Caſſez ce fruit pour en tirer le noyau, qui n'eſt d'aucune utilité. Réduiſez ces fruits ſecs en poudre. Les Indiens le font ſur une pierre, & ſe ſervent pour cela d'un cylindre, qui eſt auſſi de pierre, & qu'ils employent à peu près comme les Patiſſiers, lorſqu'ils broyent & étendent leur pâte. 3°. Paſſez cette poudre par le tamis, & mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de buffle; augmentez le lait & le poids du *Cadou*, ſelon le beſoin & la quantité des toiles. 4°. Trempez-y peu de tems après la toile, autant de fois qu'il eſt néceſſaire, afin qu'elle ſoit bien humectée de ce lait: vous la retirerez alors; vous la tor-

rez fortement, & la ferez sécher au soleil. 5°. Le lendemain vous laverez légerement la toile dans de l'eau ordinaire : vous en exprimerez l'eau en la tordant ; & après l'avoir fait sécher au soleil, vous la laisserez au moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourroit appeller intérieure, on doit passer aussitôt à une autre, que l'on appellera, si l'on veut, extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la superficie de la toile. Pour la rendre plus unie, & pour que rien n'arrête le pinceau, on la plie en quatre ou en six doubles, & avec une piéce de bois, on la bat sur une autre piéce de bois bien unie, observant de la battre par tout également ; & quand elle est suffisamment battue dans un sens, on la plie dans un autre, & on recommence la même opération.

Il est bon de faire ici quelques observations, qui ne seront pas tout à fait inutiles. 1°. Le fruit Cadou se trouve dans les Bois, sur un arbre de

médiocre hauteur. Il se trouve presque par-tout, mais principalement dans le *Mallcialam*, pays montagneux, ainsi que son nom le signifie, qui s'étend considérablement le long de la Côte de Malabar. 2°. Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la Muscade, s'emploie aux Indes par les Médecins; & il entre sur-tout dans les remedes que l'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3°. Il est extrêmement aigre au goût; cependant, quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain tems, on lui trouve un petit goût de réglisse. 4°. Si après en avoir humecté médiocrement, & brisé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'est en partie à ces deux qualités, c'est-à-dire à son aprêté, & à son onctuosité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, sur-tout à son apreté; c'est au moins l'idée des Peintres Indiens.

Il y a long-tems que l'on cherche

en Europe l'art de fixer les couleurs, & de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrira-t-on le ſecret, ſi l'on vient à connoître parfaitement le *Cadoucaie*, ſur-tout ſa principale qualité, qui eſt ſon extrême apreté. Ne pourroit-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-là ? Les noix de galle, les nefles ſéchées avant leur maturité, l'écorce de grenade ne participeroient-elles pas beaucoup aux qualités du Cadou ?

Ajoutons à ces obſervations quelques expériences, qui ont été faites ſur le *Cadou*. 1°. De la chaux délayée dans l'infuſion de *Cadou* donne du verd: s'il y a trop de chaux, la teinture devient brune ; ſi l'on verſe ſur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infuſion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, peu après la chaux ſe précipite au fond du vaſe. 2°. Un linge blanc, trempé dans une forte infuſion de *Cadou*, contracte une couleur jaunâtre fort

pâle ; mais quand on y a mêlé le lait de buffle, le linge sort avec une couleur d'orangé un peu pâle. 3°. A ant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infusion de *Cadou*, on a remarqué au-dedans, en plusieurs endroits, une pellicule bleuâtre, semblable à celle que l'on voit sur les eaux ferrugineuses ; avec cette différence, que cette pellicule étoit dans l'eau même, à quelque distance de la superficie. Il seroit aisé de faire en Europe des expériences sur le *Cadou* même, parce qu'il est facile d'en faire venir des Indes ces fruits étant à très-grand marché.

Pour ce qui est du lait de buffle, qu'on met avec l'infusion du *Cadoucaie* : on le préfére à celui de vache, parce qu'il est beaucoup plus gras, & plus onctueux. Ce lait produit pour les toiles le même effet que la gomme, & les autres préparations que l'on emploie pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet on a éprouvé, que notre encre peinte sur une toile préparée avec le *Cadou*,

s'étend beaucoup, & pénétre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qu'il y a encore à obſerver, eſt que l'on ne ſe ſert pas indifféremment de toute ſorte de bois, pour battre les toiles & les polir. Le bois ſur lequel on les met, & celui qu'on emploie pour les battre, ſont ordinairement de Tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *Porchi*, parce qu'ils ſont extrêmement compactes, quand ils ſont vieux. Celui qu'on emploie pour battre, ſe nomme *Catapouli*. Il eſt rond, long environ d'une coudée, & gros comme la jambe, excepté à une extrémité, qui ſert de manche. Deux ouvriers, aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, battent la toile à l'envi. Le coup d'œil & l'expérience ont bientôt appris à connoître quand la toile eſt polie, & liſſée au point convenable.

II.

La toile ainſi préparée, il faut y

dessiner les fleurs, & les autres choses qu'on veut y peindre. Les ouvriers Indiens n'ont rien de particulier ; ils se servent du poncis, de même que nos Brodeurs. Le Peintre a eu soin de tracer son dessein sur le papier. Il en pique les traits principaux avec une aiguille fine ; il applique ce papier sur la toile ; il y passe ensuite la ponce, c'est-à-dire un rouet de poudre de charbon par-dessus les piqueures ; & par ce moyen, le dessein se trouve tout tracé sur la toile. Toute sorte de charbon est propre à cette opération, excepté celui de Palmier, parce que, selon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Ensuite, sur ces traits, on passe avec le pinceau du noir & du rouge, selon les endroits qui l'exigent ; après quoi l'ouvrage se trouve dessiné.

Il s'agit maintenant de peindre les couleurs sur ce dessein. La premiere qu'on applique, est le noir. Cette couleur n'est guéres en usage, si ce n'est pour certains traits, & pour les tiges des fleurs. C'est ainsi qu'on la prépare.

répare. 1°. On prend plusieurs
orceaux de machefer ; on les frap-
e les uns contre les autres, pour en
ire tomber ce qui est moins solide.
n réserve les gros morceaux, envi-
on neuf à dix fois la grosseur d'un
uf. 2°. On y joint quatre ou cinq
orceaux de fer vieux, ou neuf, peu
nporte. 3°. Ayant mis à terre, en
n monceau, le fer & le machefer,
n allume du feu par-dessus. Celui
u'on fait avec des feuilles de bana-
er, est meilleur qu'aucun autre.
uand le fer, & le machefer sont
uges, on les retire, & on les laisse
froidir. 4°. On met ce fer, & ce
achefer, dans un vase de huit à
x pintes ; & l'on y verse du *canje*
naud, c'est-à-dire de l'eau, dans
quelle on a fait cuire le ris, pre-
ant bien garde qu'il n'y ait pas de
l. 5°. On expose le tout au grand
leil, & après l'y avoir laissé un jour
tier, on verse à terre le *canje*, &
n remplit le vase de *callou*. c'est-
dire de vin de palmier, ou de co-
tier. 6°. On le remet au soleil

trois ou quatre jours consécutifs ; & la couleur, qui sert à peindre le noir, se trouve préparée.

Il y a quelques observations à faire sur cette préparation. La premiere, est qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, sur huit ou neuf pintes de *canje*, autrement la teinture rougiroit, & couperoit la toile. La seconde regarde la qualité du vin palmier, & de cocotier, qui s'aigrit aisément, & en peu de jours. On en fait du vinaigre, & l'on s'en sert, au lieu de levain, pour faire lever la pâte. La troisiéme, est qu'on préfere le vin de palmier à celui de cocotier. La quatriéme, est qu'au défaut de ce vin, on se sert de *Kevaron*, qui est un petit grain, dont bien des Indiens se nourrissent. Ce grain ressemble fort pour la couleur & la grosseur à la graine de navet ; mais la tige & les feuilles sont entiérement différentes. On y emploie aussi le *Varagon*, qui est un autre fruit, qu'on préfere au *Kevaron*. On en pile environ deux

poignées, qu'on fait cuire ensuite dans de l'eau. On verse cette eau dans le vase où sont le fer & le machefer. On y ajoute la grosseur de deux ou trois muscades de sucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage; autrement la couleur ne tiendroit pas long-tems, & s'effaceroit enfin au blanchissage. La cinquiéme, est que pour rendre la couleur plus belle, on joint au *Callou* le *Kevaron*, ou le *Taragon* préparé, comme nous venons de le dire. La sixiéme & derniere observation, est que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire, & ne tiendroit pas sur une toile, qui n'auroit pas été préparée avec le Cadou.

III.

Après avoir dessiné, & peint avec le noir tous les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge les fleurs, & autres choses, qui doivent être terminées par cette autre couleur. Il faut remarquer,

que l'on ne fait que deſſiner ; car il n'eſt pas encore tems de peindre avec la couleur rouge : il faut auparavant appliquer le bleu, ce qui demande bien des préparations.

Il faut d'abord mettre la toile dans de l'eau bouillante, & l'y laiſſer pendant une demi - heure ; ſi l'on met avec la toile deux ou trois *Cadons*, le noir en ſera plus beau. En ſecond lieu, ayant délayé dans de l'eau des crottes de brebis ou de chévres, on mettra tremper la toile dans cette eau, & on l'y laiſſera pendant la nuit. On doit la laver le lendemain, & l'expoſer au ſoleil.

Quand on demande aux Peintres Indiens à quoi ſert cette derniere opération, ils s'accordent tous à dire, qu'elle ſert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçue du Cadoucaie, & que ſi elle la conſervoit encore, le bleu, qu'on prétend appliquer, deviendroit noir.

Il y a encore une autre raiſon, qui rend cette opération néceſſaire ; c'eſt de donner plus de blancheur à

la toile ; car nous avons dit qu'elle n'étoit qu'à demi blanchie, quand on a commencé à y travailler. En l'expoſant au ſoleil, on ne l'y laiſſe pas ſécher entiérement ; mais on y répand de l'eau de tems en tems pendant un jour : enſuite on la bat ſur une pierre, au bord de l'eau ; mais non pas avec un battoir, comme il ſe pratique en France. La maniere Indienne eſt de la plier en pluſieurs doubles, & de la frapper fortement ſur une pierre, avec le même mouvement que font les Serruriers & les Maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer ſur l'enclume.

Quand la toile eſt ſuffiſamment battue dans un ſens, on la bat dans un autre, & de la même façon : vingt ou trente coups ſuffiſent pour l'opération préſente. Quand cela eſt fini, on trempe la toile dans du *canje* de ris. Le mieux ſeroit, ſi l'on avoit la commodité, de prendre du *Kevaron*, de le broyer, de le mettre ſur le feu avec de l'eau, comme ſi

on vouloit le faire cuire ; & avant que cette eau ſoit fort épaiſſie, y tremper la toile, la retirer auſſitôt, la faire ſécher, & la battre avec le *Cottapouilli*, comme on a fait dans la premiere opération pour la liſſer.

Comme le bleu ne ſe peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire, généralement partout, excepté aux endroits où il y a du noir, & à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cette cire ſe peint avec un pinceau de fer, le plus légérement qu'on peut, d'un ſeul côté, prenant bien garde qu'il ne reſte ſans cire, que les endroits que nous venons de dire; autrement ce ſeroient autant de tâches bleues, qu'on ne pourroit effacer. Cela étant fait, on expoſe au ſoleil la toile cirée de la ſorte; mais il faut être attentif, à ce que la cire ne ſe fonde, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour pénétrer de l'autre côté : alors on la retire promptement ; on la retourne à

l'envers, & on la frote en paſſant fortement la main par-deſſus. Le mieux ſeroit d'y employer un vaſe de cuivre, rond par le fond. Par ce moyen la cire s'étendroit par-tout, même aux endroits qui de l'autre côté doivent être teins en bleu. Cette préparation étant achevée, le Peintre donne la toile au Teinturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours; car il eſt à remarquer, que ce ne ſont pas les Peintres ordinaires, mais les Ouvriers, ou Teinturiers particuliers, qui font cette teinture.

Voici comment l'on prépare l'Indigo. On prend des feuilles d'*Averei*, ou d'*Indigotier*, que l'on fait bien ſécher; après quoi on les réduit en pouſſiere. Cette pouſſiere ſe met dans un fort grand vaſe, qu'on remplit d'eau. On la bat fortement au ſoleil avec un bambou fendu en quatre, & dont les quatre extrémités inférieures ſont fort écartées. On laiſſe enſuite écouler l'eau par un petit trou, qui eſt au bas du vaſe, au fond duquel

reste l'Indigo. On l'en tire, & on le partage en morceaux gros à peu près comme un œuf de pigeon. On répand ensuite de la cendre à l'ombre; & sur cette cendre, on étend une toile, sur laquelle on fait sécher l'Indigo qui se trouve fait.

Après cela, il ne reste plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'Ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'Indigo, la met dans un grand vase de terre, qu'il remplit d'eau froide. Il y joint ensuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en poussiere: puis il flaire l'Indigo, pour connoître s'il ne sent point l'aigre; & en ce cas-là, il ajoute encore de la chaux, autant qu'il est nécessaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant ensuite des graines de *Tavarei*, environ le quart d'un boisseau, il les fait bouillir dans un sceau d'eau pendant un jour & une nuit, conservant la chaudiere pleine d'eau. Il verse après cela le tout, eau & graine, dans le vase de

l'Indigo préparé. Cette teinture ſe garde pendant trois jours ; & il faut avoir ſoin de bien mêler le tout enſemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un baton : ſi l'Indigo ſentoit encore l'aigre, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainſi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double ; en ſorte que le deſſus de la toile ſoit en dehors, & que l'envers ſoit en dedans. On la laiſſe tremper environ une heure & demie ; puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là, que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes, que celui de toiles peintes.

La longueur & la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, fait naître naturellement un doute ; ſçavoir, ſi l'on n'auroit pas plutôt fait de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, ſur-tout quand il y en a peu de cette couleur dans un deſſein. Les Indiens conviennent

que cela se pourroit ; mais ils disent que ce bleu ainsi peint ne tiendroit pas, & qu'après deux ou trois lessives il disparoîtroit.

La ténacité, & l'adhérence de la couleur bleue, doit être attribuée à la graine de *Tavarei*. Cette graine croît aux Indes Orientales, quoiqu'il n'y en ait pas par-tout. Elle est d'un brun clair olivâtre, cylindrique, de la grosseur d'une ligne, & comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent : elle est insipide, & laisse une petite amertume dans la bouche.

V.

Après le bleu, c'est le rouge qu'il faut peindre ; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, & la préparer à recevoir cette couleur. Telle est la maniere de retirer la cire.

On met la toile dans l'eau bouillante ; la cire se fond : on diminue le feu, afin qu'elle surnage plus aisé-

ment ; & on la retire avec une cuil-
lier, le plus exactement qu'il eſt poſ-
ible. On fait de nouveau bouillir
'eau, afin de retirer ce qui pourroit
y être reſté de cire. Quoique cette
ire ſoit devenue fort ſale, elle ne
aiſſe pas de ſervir encore pour le
même uſage.

Pour blanchir la toile, on la lave
dans de l'eau : on la bat neuf à dix
ois ſur la pierre ; & on la met trem-
er dans d'autres eaux, où l'on a dé-
ayé des crottes de brebis. On la lave
ncore, & on l'étend pendant trois
ours au ſoleil, obſervant d'y répan-
re légérement de l'eau de tems en
ems, ainſi qu'on l'a dit plus haut.
On délaye enſuite dans de l'eau
roide une ſorte de terre, nommée
la, dont ſe ſervent les Blanchiſſeurs,
& on y met tremper la toile pendant
nviron une heure, après quoi on
llume du feu ſous le vaſe ; & quand
'eau commence à bouillir, on en
te la toile, pour aller la laver dans
n Etang, ſur le bord duquel on la
at environ quatre cens fois ſur la

pierre : puis on la tord fortement. Enſuite on la met tremper pendant un jour & une nuit dans de l'eau, où l'on a délayé une petite quantité de bouze de vache, ou de buffle femelle. Après cela on la retire : on la lave de nouveau dans l'Etang ; & on la déploye pour l'étendre pendant un demi jour au ſoleil, & l'arroſer légérement de tems en tems. On la remet encore ſur le feu, dans un vaſe plein d'eau ; & quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'Etang, la battre un peu, & la faire ſécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir & retenir la couleur rouge, il faut réitérer l'opération du *Cadoucaie*, comme on l'a rapporté au commencement ; c'eſt-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infuſion ſimple du Cadou, qu'on la lave enſuite, qu'on la bat ſur la pierre, qu'on la fait ſécher, qu'après cela on la fait tremper dans du lait de buffle, qu'on l'y agite, & qu'on la frotte pendant quelque tems avec les mains ; que

uand elle en eſt parfaitement imbi-
ée, on la retire, on la tord, & on
fait ſécher; qu'alors s'il doit y
voir dans les fleurs rouges des traits
ancs, comme ſont ſouvent les Piſ-
ls, les Etamines, & autres traits,
n peint ces endroits avec de la cire,
près quoi on peint enfin avec un
nceau Indien le rouge qu'on a pré-
aré auparavant. Ce ſont communé-
ent les enfans qui peignent le rou-
e, parce que ce travail eſt moins
énible, à moins qu'on ne voulût
ire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la maniere
ont il faut préparer le rouge. Pre-
ez de l'eau âpre, c'eſt-à-dire de l'eau
e certains puits particuliers, à la-
uelle on trouve ce goût. Sur deux
ntes d'eau, mettez deux onces d'a-
n réduit en poudre; ajoutez-y
uatre onces de bois rouge, nommé
artangen, ou du bois de *Sapan*, ré-
uit auſſi en poudre. Mettez le tout
u ſoleil pendant deux jours, pre-
ant garde, qu'il n'y tombe rien d'ai-
re & de ſalé; autrement la couleur

perdroit beaucoup de sa force. Si l'on veut que le Rouge soit plus foncé, on y ajoute de l'alun : on y verse plus d'eau, quand on veut qu'il le soit moins ; & c'est par ce moyen, qu'on fait le Rouge pour les nuances & les dégradations de cette couleur.

V I.

Pour composer une couleur de lie de vin, & un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont nous venons de parler, & une partie du noir, dont on a marqué plus haut la composition. On y ajoute une partie égale de *Canje* de ris gardé pendant trois mois ; & de ce mélange il en résulte la couleur dont il s'agit. Il régne une superstition ridicule parmi plusieurs Gentils, au sujet de ce *Canje* aigri. Celui qui en a, s'en servira lui-même tous les jours de la semaine ; mais le Dimanche, le Jeudi & le Vendredi, il en refusera à d'autres, qui en manqueroient. Ce seroit, disent-ils, chasser leur Dieu de leur

naiſon, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de *Canje*, on peut ſe ſervir de vinaigre de Calou, ou de vin de Palmier.

VII.

On peut compoſer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il eſt inutile de rapporter ici. Il ſuffit de dire, qu'elles doivent ſe peindre en même tems que le rouge; c'eſt-à-dire, avant que de paſſer aux opérations dont nous parlerons, après que nous aurons fait quelques obſervations ſur ce qui précede.

1°. Ces puits dont l'eau eſt âpre, ne ſont pas communs même dans l'Inde; quelquefois il ne s'en trouve qu'un ſeul dans toute une Ville. 2°. Cette eau, ſelon l'épreuve que pluſieurs Européens en ont faite, n'a pas le goût que les Indiens lui attribuent; mais elle paroît moins bonne que l'eau ordinaire. 3°. On ſe ſert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge ſoit plus beau,

disent les uns ; & suivant ce qu'en disent d'autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas. 4°. C'est d'Achen qu'on apporte aux Indes le bon alun, & le bon bois de Sapan.

Quelque vertu qu'ait l'eau aigre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas suffisamment, & ne seroit pas belle, si l'on manquoit d'y ajouter la teinture *d'Imbourré*. C'est ce qu'on appelle plus communément *Chaïaver*, ou racine de *Chaïa*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile, en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vûe, & ce qui ne se fait pas promptement, à cause de l'onctuosité du lait de buffle, où auparavant l'on avoit mis cette toile : on la bat une trentaine de fois sur la pierre, & on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de

Chaïa ;

haïa; ce qui se pratique de cette
naniere. Prenez de cette racine bien
èche; réduisez-la en une poudre très-
ne, en la pilant bien dans un mor-
er de pierre, & non de bois, ce
u'on recommande expressément,
ttant de tems en tems dans le mor-
er un peu d'eau âpre. Prenez de
ette poudre environ trois livres, &
ettez-la dans deux sceaux d'eau or-
naire, que vous aurez fait tiédir,
ayez soin d'agiter un peu le tout
vec la main. Cette eau devient rou-
e: mais elle ne donne à la toile,
'une assez vilaine couleur: aussi ne
n sert-on, que pour donner aux au-
es couleurs rouges leur derniere
rfection.

Il faut pour cela plonger la toile
ns cette teinture; & afin qu'elle la
enne bien, l'agiter, & la tourner
tout sens, pendant une demi-heu-
, qu'on augmente le feu sous le
se. Lorsque la main ne peut plus
utenir la chaleur de la teinture,
ux qui veulent que leur ouvrage
it plus propre & plus parfait, ne

manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre, & de la faire bien sécher. En voici la raison. Quand on peint le rouge, il est difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans les endroits où il ne doit point y en avoir. Il est vrai que le Peintre a soin de les enlever avec le doigt autant qu'il peut, à peu près comme nous faisons, lorsque quelque goutte d'encre est tombée sur le papier où nous écrivons; mais il reste toujours des taches, que la teinture de *Chaïa* rend d'abord plus sensibles: c'est pourquoi avant que de passer outre, on retire la toile, on la fait sécher; & l'ouvrier recherche ces taches, & les enleve le mieux qu'il peut avec un limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture; on augmente le feu, jusqu'à ce que la main n'en puisse pas soutenir la chaleur; on a soin de la tourner & retourner en tout sens pendant une demi-heure: sur le soir on augmente le feu,

& on fait bouillir la teinture pendant
ıne heure ou environ. On éteint
lors le feu ; & quand la teinture eſt
iede, on en retire la toile, qu'on
ord fortement, & que l'on garde
inſi humide juſqu'au lendemain.

Avant que de paſſer aux autres cou-
eurs, il eſt bon de dire quelque cho-
e ſur le *Chaïa*. Cette plante naît
'elle-même : on ne laiſſe pas d'en
emer auſſi pour le beſoin qu'on en
. Elle ne croît hors de terre, que
'environ un demi pied ; la feuille
ſt d'un verd clair, large de près de
eux lignes, & longue de cinq à ſix.
a fleur eſt extrêmement petite, &
leuâtre. La graine n'eſt guére plus
roſſe que celle du tabac. Cette pe-
te plante pouſſe en terre une racine,
ui va quelquefois juſqu'à près de
uatre pieds ; ce n'eſt pas la meil-
eure. On lui préfére celle qui n'a
u'un pied, ou un pied & demi de
ongueur. Cette racine eſt fort me-
ue, quoiqu'elle pouſſe avant en
erre, & tout droit ; elle ne jette à
roit & à gauche, que fort peu, &

de très-petits filamens. Elle est jaune quand elle est fraiche, & devient brune en se séchant. Ce n'est que quand elle est séche, qu'elle donne à l'eau la couleur rouge; sur quoi on a fait une épreuve assez singuliere. Un ouvrier avoit mis tremper de cette racine dans de l'eau, qui étoit devenue rouge. Pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur; mais il fut bien surpris de trouver le lendemain au fond du vase quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramassée; ce qui ne venoit que de ce que le *Chaïa* dont il s'étoit servi, étoit de la meilleure espéce. En effet, lorsque les Ouvriers réduisent en poussiere cette racine, en jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il est assez ordinaire qu'elle soit de couleur de saffran. On remarquera, qu'autour de ce vase renversé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet assez beau. Cette plante se vend en paquets secs; on en retranche le haut où sont les feuilles desséchées, & on n'emploie que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entiérement, & qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer, ſans craindre que les couleurs rouges ſoient endommagées par les opérations ſuivantes. Elles ſont les mêmes que celles dont nous avons déja parlé; c'eſt-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois ſur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, & le troiſiéme jour, la ſavonner, la battre & la faire ſécher, en jettant légérement de l'eau deſſus de tems en tems. On la laiſſe humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, & on la fait ſécher comme la veille. Enfin, à midi on la lave dans de l'eau chaude, pour en retirer le ſavon & toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées; & on la fait bien ſécher.

VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre ſur la toile, demande pareillement des préparations. Les voici. Pre-

nez un *Palam*, ou un peu plus d'une once de fleur de *Cadou*, autant de *Cadou*, une poignée de *Chaïaver*; & ſi vous voulez que le verd ſoit plus beau, ajoûtez-y une écorce de Grenade. Après avoir réduit ces ingrédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir juſqu'à diminution des trois quarts; verſez cette teinture dans un vaſe, en la paſſant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez-y une demi-once d'Alun en poudre: agitez quelque tems le vaſe, & la couleur ſera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur ſur le bleu, vous aurez du verd. C'eſt pourquoi quand l'ouvrier a teint ſa Toile en bleu, il a eu ſoin de ne pas peindre de cire les endroits, où il avoit deſſein de peindre du verd, afin que la Toile teinte d'abord en bleu fût en état de recevoir le verd en ſon tems. Il eſt ſi néceſſaire de peindre ſur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur jaune, ſi on le peignoit ſur une toile blanche.

Mais on doit ſavoir, que ce verd ne tient pas comme le bleu & le rouge, en ſorte qu'après avoir lavé la Toile quatre ou cinq fois, il diſparoît, & il ne reſte à ſa place que le bleu, ſur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, en ſorte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici. Prenez l'oignon du Bananier, pilez-le encore frais, & tirez-en le ſuc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce ſuc; & le verd deviendra adhérent, & ineffaçable. L'inconvénient eſt que ce ſuc fait perdre au verd une partie de ſa beauté.

IX.

Il reſte à parler de la couleur jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui ſert pour le verd en peignant ſur le bleu, ſert pour le jaune en peignant ſur la Toile blanche. Mais cette couleur n'eſt pas fort adhérente: elle diſpa

roît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant quand on se contente de savonner légérement ces Toiles, ou de les laver dans du petit lait aigri, mêlé du suc de limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau, où l'on aura délayé un peu de bouze de vache, & qu'on aura passée au travers d'un linge, ces couleurs passagéres durent bien plus long-temps.

X.

Les pinceaux Indiens ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de Bambou, aiguisé & fendu par le bout à la distance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, & qu'on presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre la cire est de fer, de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus. Il est mince par le haut; & par cet endroit il s'insére dans un petit bâton qui lui sert de manche. Il

est

eſt fendu par le bout, & forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la groſſeur d'une muſcade. Ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peu à peu par l'extrémité de cette eſpéce de pinceau.

CHAPITRE VI.

Découverte d'une nouvelle Synagogue des Juifs à Caifomfou, Capitale de la Province de Honan, à la Chine.

LA premiere choſe que l'on remarque dans cette Synagogue nouvellement découverte, ſont les inſcriptions de ces anciens Juifs, dont les unes ſont en Chinois, & les autres en leur Langue. Ils ne font aucune difficulté de montrer leurs Kints, ou leurs livres de Religion: ils laiſſent même entrer juſques dans

le lieu le plus secret de leur Synagogue, où il ne leur est pas permis a eux-mêmes d'entrer. C'est un endroit réservé à leur *Cham-Kia*, c'est-à-dire, au Chef de la Synagogue, qui n'y entre qu'avec un profond respect.

Il y a sur des tables treize espéces de Tabernacles, dont chacun est environné de petits rideaux. Le Sacré *Kint*, ou le Pentateuque de Moyse, est renfermé en chacun de ces Tabernacles, dont douze représentent les douze Tribus d'Israël, & le treiziéme Moyse. Ces livres sont écrits sur de longs parchemins, & pliés sur des rouleaux. Ils sont écrits d'une écriture très-nette & très-distincte. Un de ces livres fut heureusement sauvé de la grande innondation du Fleuve *Hoambo*, (c'est une des plus grandes Rivieres de la Chine) qui submergea la Ville de *Caifomfou*, Capitale de la Province de Honan. Comme les lettres de ce livre ont été mouillées, & qu'elles sont presque à demi effacées, ces Juifs ont eu soin d'en faire faire

douze Copies, qu'ils gardent ſoigneu-
ſement dans les douze Tabernacles
dont nous venons de parler.

On voit encore en deux autres
endroits de cette Synagogue pluſieurs
nciens coffres, où ils conſervent
vec ſoin un grand nombre de petits
ivres, dans leſquels ils ont diviſé
e *Pentateuque* de Moyſe, qu'ils ap-
ellent *Takien*, & les autres livres de
eur Loi. Ils ſe ſervent de ces livres
our prier. Il y en a quelques-uns
ui ſont écrits en Hébreu. Les uns
ont neufs, & les autres vieux & à
emi déchirés. Tous ces livres ſont
onſervés avec plus de ſoin, que s'ils
toient d'or ou d'argent.

Il y a au milieu de leur Synagogue
ne Chaire magnifique & fort éle-
ée, avec un beau Couſſin brodé.
'eſt la Chaire de Moyſe, dans la-
uelle les ſamedis, (ce ſont leurs
imanches) ou les jours les plus
lennels, ils mettent le livre du
entateuque, & en font la lecture.
n y voit auſſi un *Van-ſcripai*, ou un

tableau où est écrit le nom de l'Empereur : mais il n'y a ni Statues, ni Images. Leur Synagogue regarde l'Occident : quand ils prient Dieu, ils se tournent de ce côté-là ; & ils l'adorent sous les noms de *Tien*, de *Cham-tien*, de *Cham-ti*, de *Teovan-voëtcher*, c'est-à-dire de Gouverneur de l'univers. Ils ont pris ces noms des livres Chinois, & ils s'en servent pour exprimer l'Etre suprême, & la premiere Cause.

En sortant de la Synagogue on trouve une Salle, où l'on ne voit qu'un grand nombre de Cassolettes. C'est le lieu où ils honorent leurs *Chingins*, ou les grands hommes de leur Loi. La plus grande de ces Cassolettes, qui est pour le Patriarche Abraham, le chef de leur Loi, est au milieu de cette Salle. Après celle là, sont celles d'Isaac, de Jacob, & de ses douze enfans, qu'ils appellent *Chel-cumpaise*, les douze lignées, ou les douze Tribus d'Israël ; ensuite sont celles de Moyse, d'Aaron, de

Josué, d'Esdras, & de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Si l'on confronte les noms & la Chronologie de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, & du Deutéronome, ce qui compose le Pentateuque de Moyse, on trouvera que ces livres ont une parfaite conformité avec le Pentateuque, que ces Juifs conservent avec tant de soin. Ils appellent ces cinq livres *Bereſith*, *Veeleſemoth*, *Vaiiera*, *Vaiedabber*, & *Haddebarim*. Ils les divisent en cinquante-trois volumes ; la Genèse en douze, l'Exode en onze, & les autres livres suivans en dix Volumes chacun, qu'ils appellent *Kim*.

Pour ce qui est des autres livres de la Bible, ils en ont quelques-uns : mais les autres leur manquent, & il y en a qu'ils ne connoissent pas. Ce qui doit paroître étonnant, est que leurs anciens Rabbins ayent mêlé plusieurs contes ridicules avec les véritables faits de l'Ecriture, & cela jusques dans les cinq livres de Moyse.

Ce qui donne lieu de penſer, que ces Juifs pourroient bien être des Talmudiſtes (*a*), qui corrompent le ſens de la Bible.

Ces Juifs que l'on appelle à la Chine *Tiao kin kiao*, ſoit qu'ils ſoient Talmudiſtes, ou qu'ils ne le ſoient pas, gardent encore pluſieurs cérémonies de l'Ancien Teſtament. Par exemple, la Circonciſion, qu'ils diſent avoir commencé au Patriarche Abraham; les Azimes, l'Agneau Paſcal, en mémoire, & en action de graces de la ſortie d'Egypte & du paſſage de la Mer rouge à pied ſec; le Sabath, & d'autres Fêtes de l'ancienne Loi.

Les premiers Juifs qui parurent à la Chine, y vinrent ſous la dinaſtie des *Hans* (*b*). Ils étoient dans les

(*a*) Le Talmud eſt un livre fort eſtimé des Juifs, qui contient leurs Loix, leurs Coûtumes & les Prédictions de leurs Rabbins. On appelle Talmudiſtes, ceux qui ſuivent la Doctrine de ce livre.

(*b*) Des vingt-deux Familles qui ont poſſédé l'Empire de la Chine depuis l'an 2697. avant la naiſſance de J. C. la Famille de *Han* eſt la cinquiéme, & l'une

commencemens plusieurs familles : mais leur nombre étant diminué, il n'en reste présentement que sept, qui s'allient les unes aux autres, sans se mêler avec les Idolâtres, avec lesquels ils n'ont rien de commun, soit pour les livres, soit pour les cérémonies de Religion. Il n'y a pas même jusqu'à leurs Moustaches, qui sont tournées d'une autre maniere.

Ils n'ont de Synagogue que dans la Ville Capitale de la Province de Honan. On n'y voit point d'Autel, mais seulement la Chaire de Moïse avec une Cassolette, une longue table, & de grands chandeliers avec des chandelles de suif. Leur Synagogue a quelque rapport aux Eglises d'Europe. Elle est partagée en trois nefs. Celle du milieu est occupée par la Table des Parfums, par la Chaire de

des plus illustres, puisqu'elle a donné vingt-cinq Empereurs à la Chine, & qu'elle a gouverné cet Empire pendant 426. ans, depuis l'année 206. avant la naissance de J. C. jusqu'à l'année 220. après sa naissance.

Moyſe, & par le *Vanſcripai* ou le tableau de l'Empereur, avec les tabernacles, où ils gardent les treize exemplaires du *Kchia-Kim*, ou du Pentateuque de Moyſe. Ces tabernacles ſont faits en maniere d'Arche; & cette nef du milieu eſt comme le Chœur de la Synagogue. Les deux autres ſont deſtinées à prier & à adorer Dieu. On va tout autour de la Synagogue par le dedans.

Il y a eu autrefois, & il y a encore aujourd'hui parmi eux des Bacheliers & des *Kien-ſens*, qui eſt un degré au deſſous des Bacheliers. Tous ces lettrés Juifs conviennent, qu'ils honorent Confucius de la même maniere, que les autres lettrés Gentils de la Chine l'honorent, & qu'ils aſſiſtent avec eux aux cérémonies ſolennelles, qui ſe font dans les ſalles de leurs Grands hommes. Au printems, & à l'automne ils rendent à leurs Ancêtres les honneurs, qu'on a coûtume de leur rendre à la Chine, dans la ſalle qui eſt auprès de la Synagogue. Ils ne leur préſentent pas à la vérité des vian-

es de cochon, mais d'autres animaux.
ans les cérémonies ordinaires, ils
contentent de préſenter des Porce-
ines pleines de mets & de confi-
res, ce qu'ils accompagnent de
ofondes révérences ou proſterne-
ens. Dans la ſalle de leurs morts,
ne ſe ſervent ni de tablettes, ni
images, mais ſeulement de quel-
ues caſſolettes. Il faut cependant en
cepter leurs Mandarins, pour leſ-
uels ſeuls on met dans le *Tſutam*,
la ſalle des Ancêtres, une tablette,
leur nom & le degré de leur Mar-
rinat ſont marqués.

Ces Juifs dans leurs inſcriptions
pellent leur Loi la Loi d'Iſrael,
élao Kiao. Ils diſent que leurs An-
tres venoient d'un Royaume d'Oc-
dent nommé le Royaume de Juda,
e Joſué conquit après être ſorti de
gypte, & avoir paſſé la Mer rouge
le déſert; que le nombre des Juifs
i ſortirent d'Egypte étoit de ſoixan-
vans, c'eſt-à-dire, de ſix cens mille
nes.

Ils parlent des livres des Juges,

de David, de Salomon, d'Ezéchiel, qui ranima les ossemens secs & arides de Jonas, qui fut trois jours dans le ventre de la Baleine ; d'où l'on peut voir, qu'outre le Pentateuque de Moyse, ils ont plusieurs autres livres de l'Ecriture sainte.

Leur Alphabet a vingt-sept lettres : mais dans l'usage ordinaire, ils ne se servent que de vingt-deux ; ce qui s'accorde avec ce que dit S. Jerôme, que les Hébreux ont vingt-deux lettres, dont cinq sont doubles. Ils appellent leur Secte en Chinois *Tiao Kin Kiao*, pour signifier, qu'ils s'abstiennent de sang, & qu'ils coupent les nerfs & les veines des animaux qu'ils tuent, afin que tout le sang s'écoule plus aisément.

Les Gentils leur donnerent d'abord ce nom, qu'ils reçurent volontiers pour se distinguer des Idolâtres, qu'ils appellent *Heemakiao*. Ils nomment leur Loi *Konkiao*, l'ancienne Loi, *Tien Kiao*, la Loi de Dieu, ou la Loi d'Israël : ils n'allument point de feu & ne font rien cuire le

medi, mais ils préparent dès le
endredi tout ce qui leur eſt néceſ-
ire pour ce jour-là. Lorſqu'ils liſent
Bible dans leur Synagogue, ils ſe
uvrent le viſage avec un voile
nſparent, en mémoire de Moyſe,
i deſcendit de la Montagne le vi-
ge couvert, & qui publia ainſi le
calogue, & la Loi de Dieu à ſon
uple.

Outre la Bible, ces Juifs Chinois
encore d'autres livres Hébreux
s par les anciens Rabbins. Ces
es, qu'ils appellent *Santeo*, & qui
t pleins d'extravagances, contien-
t leurs Rituels, & les Cérémonies
t ils ſe ſervent encore aujour-
ui.

e qu'il y a de certain, eſt 1°. que
Juifs adorent le Créateur du
& de la Terre, & qu'ils l'ap-
ent *Tien-chanti chamtien*, & com-
il paroît évidemment par leurs
ennes inſcriptions; 2°. Qu'il eſt
tant que leurs Lettrés rendent
nfucius les honneurs, que les au-
Chinois Gentils ont coûtume de

lui rendre ; 3°. Qu'il eſt ſûr qu'ils
honorent leurs morts dans le *Tſuram*,
ou la Salle des Ancêtres, avec les
mêmes cérémonies dont on ſe ſert
à la Chine, mais ſans tablettes, dont
ils ne ſe ſervent pas, parce qu'il leur
eſt défendu d'avoir des Images ou
choſes ſemblables ; 4°. Qu'il eſt cer-
tain que dans leurs inſcriptions, il
eſt fait mention de leur Loi, qu'ils
appellent la Loi d'Iſrael ; de leur
origine, de leur ancienneté, de leur
deſcendance, de leurs Patriarches
Abraham, Iſaac & Jacob ; des douze
Tribus d'Iſrael, de leur Légiſlateur
Moyſe, d'Aaron, de Joſué, d'Eſ-
dras ; du *Chim-Kim*, ou du Penta-
teuque qu'ils ont reçu de Moyſe, &
qui eſt compoſé des livres *du Bere-
ſith*, de *Veele-ſemoth*, de *Vaiera*, de
Vaiedabber, & de *Haddebarim*, qu'ils
appellent, quand ils ſont joints
enſemble, *Taura*, & S. Jerôme
Tora.

REMARQUES

Sur ce qui vient d'être rapporté.

I. La Synagogue dont nous venons
parler, eſt fort différente de celles
ue l'on voit en Europe, puiſqu'elle
préſente plutôt un Temple, qu'une
ynagogue ordinaire des Juifs. En
fet, dans la Synagogue de la Chine,
lieu Sacré, où il n'eſt permis qu'au
and Prêtre d'entrer, marque aſſez
turellement le *Sancta Sanctorum*, où
oit l'Arche d'Alliance, la Verge de
oyſe & d'Aaron. L'eſpace qui en
t ſéparé, repréſente l'endroit où
aſſembloient les Prêtres & les Lévi-
s dans le Temple de Jéruſalem,
où l'on faiſoit les Sacrifices. Enfin,
Salle qui eſt à l'entrée, où le Peu-
le fait ſa priere, & où il aſſiſte à
outes les Cérémonies de la Religion,
eſſemble à ce qu'on appelloit autre-
ois le Veſtibule d'Iſrael, *Atrium*
raelis.

II. Les inſcriptions en langue

Hébraïque qu'on voit ſur les murailles de la Synagogue de la Chine, marquent que les Juifs de ce Pays-là gardent ſur ce point la même coûtume, qui s'obſerve dans les Synagogue d'Europe. Mais les Inſcriptions des Juifs Européens ne ſont que les premieres lettres de certains mots, qui compoſent une ou pluſieurs Sentences.

III. Pour ce qui eſt des Tabernacles, ou des Tentes de Moyſe, & des douze Tribus, cela eſt particulier aux Juifs de la Chine. On ne voit rien de ſemblable dans les Synagogue d'Europe. Il y a ſeulement du côté de l'Orient une eſpéce de coffre ou d'armoire, où l'on enferme les cinq livres de la Loi.

IV. Les petits livres que les Juifs Chinois conſervent, ſont apparemment les cinquante-trois Sections du Pentateuque, que les Juifs d'Europe liſent tous les Samedis l'une après l'autre dans leurs Synagogues. Ils les partagent avec tant de juſteſſe, que chaque année ils liſent les cinq livres de Moyſe.

V. On ne doit pas s'étonner que
s Juifs de la Chine ſe tournent vers
Occident, lorſqu'ils font leurs prie-
s, au lieu que les Juifs d'Europe
gardent l'Orient. La raiſon de cette
férence eſt que parmi les Juifs,
ſt une Loi très-ancienne de ſe tour-
r au temps de la priere du côté de
ruſalem. Or Jéruſalem, qui au re-
rd de l'Europe eſt ſituée à l'Orient,
regard de la Chine eſt ſituée à
Occident. D'ailleurs il eſt certain
e le Temple de Jéruſalem étoit
poſé de telle ſorte, que les Iſraé-
es faiſant leurs priéres, étoient
rnés vers l'Occident; & les Juifs
la Chine ſuivent peut-être cet
ge.

VI. Il n'eſt point ſurprenant, qu'il
ait point d'Autel dans la Syna-
gue dont il eſt ici parlé: comme
Juifs ne font plus de Sacrifices,
qu il ne leur eſt permis de ſacrifier
à Jéruſalem, un Autel leur ſeroit
t inutile.

VII. Lorſque l'on dit que les Hé-
ux ont vingt-ſept lettres, on doit

comprendre dans ce nombre les cinq lettres finales dont parle S. Jerôme, qui ne ſont pas proprement des caractéres différens ; mais une différente maniere d'écrire certains caractéres, en allongeant les traits à la fin des mots, au lieu de les recourber, comme on fait au commencement & au milieu, excepté le ם qui eſt entiérement fermé.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

ecret pour faire des Parfums, & pour donner à la vapeur qui s'éleve, une figure agréable; Pour conſerver du feu ſur l'eau ſans s'éteindre; Pour ſe procurer du Mercure, en le tirant du Pourprier ſauvage. Secret de changer le Plomb en Etain, & de donner à l'Etain l'éclat de l'Argent. Moyen de vivifier une Bouſſole, ſans avoir recours à l'Aiman. Secret de la pierre Philoſophale, en uſage à la Chine.

Es Chinois aiment fort les Parfums : ils en ont de toutes les ortes, de ſimples & de compoſés, e ceux qui ſe trouvent dans leur ropre pays, & d'autres qu'ils font enir des pays étrangers, comme Arabie & des Indes. Tantôt ils en ont des paſtilles odoriférantes, tantôt ils forment des bâtons de diverſes

poudres de senteur, qu'ils plantent dans un brasier plein de cendres : ces bâtons ayant pris feu par une des extrémités, exhalent lentement une douce & légere vapeur ; & à mesure qu'ils se consument, les cendres tombent dans le brasier sans se répandre au dehors. Pour ce qui est des autres Parfums, tels que l'Encens, & les poudres odoriférantes, ils les jettent comme nous sur les charbons allumés dans le brasier.

Un célébre Auteur Chinois remarque, pour ceux qui s'étudient à allier ensemble différentes sortes de Parfums, ils ont soin d'y mêler du Coton ou de la Bourre d'Armoise, afin que l'agréable vapeur de ces corps odoriférans se réunisse, & s'éleve à une certaine hauteur en forme de colomne, sans s'éparpiller aux environs. Il veut qu'on y ajoûte des amandes, des jujubes aigres, après les avoir pilées dans un mortier ; c'est en cela que consiste tout le secret : mais en même tems il avertit, que ce qu'on appelle à la Chine Coton, ou Bourre

l'Armoise, n'est autre chose que la
ine mousse qu'on trouve sur de vieux
Pins. On a débité autrefois, qu'un
eméde souverain contre les douleurs
e la Goute, étoit d'allumer des
outons d'Armoise, & de les laisser
e consumer sur la partie affligée.
i ceux qui ont essayé ce reméde n'en
nt pas été soulagés, il se pourroit
ien faire que par les boutons d'Ar-
noise, on n'entendoit, ainsi que les
Chinois, autre chose que la fine
nousse, dont les vieux Pins sont re-
êtus en certains endroits.

Le même Auteur ajoute un autre
ecret, pour donner à la vapeur des
arfums une figure agréable, lors-
u'elle s'éleve en l'air. C'est assez l'u-
ge parmi les Chinois d'avoir de
rands vases dans leurs jardins, où
s cultivent des fleurs de Nénuphar.
orsque vers le mois de Juin le Né-
uphar pousse ses larges feuilles, frot-
z-en quelques-unes de miel : peu
e jours après il se formera une es-
ece de petits vers, qui rongeront
ute la substance verte de la feuil-

le, de laquelle il ne reſtera que le ſquelette en forme de gaze. Ces filamens ſeront bientôt deſſéchés : c'eſt alors qu'il faut le cueillir, & en ôter le pellicule un peu groſſier ; après quoi vous réduirez cette gaze en une poudre très-fine. Lorſqu'enſuite vous voudrez brûler diverſes ſortes de parfums ſur un braſier, & les allier enſemble, joignez-y un peu de cette pouſſiere ; la vapeur ſe réunira comme en un corps, en s'élevant aſſez haut, & ſe terminera en forme de nuage, ou en figure de chiffres à pluſieurs traits.

Les ſecrets ſuivans que rapporte le même Auteur, ſont comme une ébauche des lampes ſépulchrales & inextinguibles, qui étoient en uſage du tems des premiers Empereurs Romains, & des feux Grégeois, dont il ne nous reſte plus que le nom. Il enſeigne le moyen de faire une boule, qui étant allumée, flotte ſur l'eau ſans s'éteindre. Compoſez-la, dit-il, de *Tchangrao*, c'eſt-à-dire, de Camfre de la Chine, qui n'eſt pas fort cher,

& qui étant purifié & chriſtalliſé, donneroit en moindre quantité un canfre équivalent à celui de Bornéo. Prenez donc une dragme de canfre, joignez-y une demi-dragme de réſine de pin, liez le tout enſemble avec de bonne eau-de-vie, allumez cette maſſe, & placez-la immédiatement ſur l'eau : elle brûlera lentement, & ne s'éteindra, que lorſqu'elle ſera entiérement conſumée.

Pour avoir une lampe qui dure & qui éclaire l'eſpace d'un mois, cueillez au mois de Juillet une once de l'herbe *Féon-ping*. (Elle croît ſur la ſurface de l'eau, dans les lacs, & vers le bord des riviéres peu rapides : c'eſt le *ſemper vivum*.) De plus une quantité égale de *Guen-tem* (petites racines de *Ko-ſuen*) c'eſt une eſpéce de coquillage & de *Hoang-han*. Réduiſez le tout en une poudre très-fine ; & ſur une once d'huile, ſemez une dragme de cette poudre ainſi préparée.

Un autre Ecrivain Chinois apprend à faire une bougie, qui durera toute

la nuit, & qui dans sa longueur ne se consumera que d'un pouce, ou de deux travers de doigt. Le fond de cette bougie est un mélange de cire jaune, de résine de pin, & de fleurs d'acacia, une once & six dragmes de chaque espéce. On y joint une dragme de *Féouche*; c'est une pierre légére & poreuse. On fait fondre d'abord la résine & la cire, on ajoute ensuite les fleurs d'acacia, & la pierre *Féo-cho*. On incorpore bien ces matieres, dont on a soin d'empreindre & de couvrir la méche; & c'est ainsi que se forme cette espéce de bougie.

Si l'on employoit du vernis sec, de la résine, du salpétre rafiné, du soufre, de l'encens, & qu'on réduisît le tout en poudre; qu'ensuite avec du vernis on formât de petites boules grosses comme des pois, & que posant un de ces pois sur une plaque de fer, on y mît le feu au commencement de la nuit, quelque vent qu'il fasse, il restera allumé au grand air jusqu'au lendemain.

Le ſecret ſuivant paroîtra plus ſurprenant encore : mais l'épreuve n'en eſt pas difficile ; & ſans avoir égard aux avantages qu'on en pourroit retirer, la ſeule curioſité peut porter à en faire l'expérience. Il y a un moyen, dit l'Auteur Chinois, de ſe procurer du Mercure, en le tirant du pourpier ſauvage. Pour cela, il n'y a qu'à prendre de petites feuilles de pourpier, les briſer dans un mortier avec un pilon de bois d'acacia, & les expoſer au ſoleil levant durant trois jours ou environ. Lorſqu'elles ſeront ſéches, faites-les brûler, ſans pourtant en détruire la nature & les vertus : enfermez cette maſſe dans un vaſe de terre verniſſée ; ayez ſoin de le bien boucher, & de l'enfouir dans la terre, où vous le laiſſerez quarante-neuf jours ; après quoi retirez le vaſe, & vous y trouverez le vif argent bien formé.

Rien n'eſt plus certain que ce ſecret ; & dans les boutiques à *Péking* on vend deux ſortes de Mercure, l'un qui ſe tire des mines, & qui

s'appelle *Chanchoueir*; & l'autre qui se tire des plantes, & qu'on nomme *Tsao-chonien*.

Si différentes opérations de Chimie nous ont découvert, que dans les principes des plantes il y avoit du fer, cela ne nous disposé-t'il pas à croire, que l'on peut trouver du Mercure en certaines plantes; & si en réfléchissant sur la nature des plantes, nous cherchions qu'elle est celle, qui plus vraisemblablement renfermeroit du vif argent dans sa composition, ne seroit-il pas plus naturel de penser au pourpier? Car enfin, l'Herbier Chinois, qui en cela s'accorde avec le sentiment des plus sçavans Botanistes d'Europe, donne au pourpier des vertus qu'on attribue au Mercure. Le pourpier, dit-il, est froid de sa nature; il fait mourir les vers & toute sorte de vermines: on l'employe utilement contre les humeurs malignes qu'il dissout; & parce que de sa nature il est volatile, il débouche, il tient libres & ouverts les divers canaux, & les différens conduits du corps humain. Quoi-

Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-pro-
able que le vif argent tiré des plan-
es par la ſolution & la ſéparation
es principes, ſeroit dégagé de plu-
eurs impuretés, que celui qui vient
es mines a naturellement ; car pour
re exalté dans les plantes en par-
es très-ſubtiles, il a dû ſe décharger
es fibres rameuſes & ſulphureuſes,
ui l'embarraſſent plus ou moins, &
nt on le délivre, en le purifiant &
paſſant au travers de la peau de
namois.

Si par l'expérience on trouve que
tte recette ſoit ſûre, on en tirera
double avantage; le premier eſt
e par tout & en aſſez peu de tems,
pourra ſe procurer une qua tité
ſonnable de Mercure. Le ſecond,
eſt le plus conſidérable, eſt que
le vif argent qu'on aura tiré du
rpier, on jugera mieux de divers
ges de cette plante, & l'on dé-
minera plus certainement, avec
lle conſtance ou avec quelle pré-
tion on doit s'en ſervir, ſelon les
érentes ſituations des perſonnes

saines ou malades. D'ailleurs son suc préparé jusqu'à un certain point, pourra même agir sur les métaux disposés à le recevoir.

Voici d'autres secrets, qui feront encore mieux connoître quelle est l'action du suc des plantes, lorsqu'on le mêle à des métaux mis en fusion. Un Auteur Chinois dit que du plomb fondu, qu'on fait cuire dans le suc exprimé de la Fumeterre à fleurs jaunes, se changera en *Sila*; c'est l'étain de la Chine, qui est plus beau que l'étain d'Europe.

Cette recette aidée de la suivante pourra perfectionner les épreuves qu'on en voudra faire. On trouve dans un autre Livre Chinois, que l'on donnera à un vase d'étain la fermeté du fer & l'éclat de l'argent, en le tenant sur le feu dans du *Chang-ka* (limaille d'acier) dans du *Pepi* (l'arsénic) & dans du sel.

Un autre Auteur prétend, qu'en frottant de l'étain de la Chine avec une poudre fine composée d'une once de *Tan-fan* (couperose) & dans deux

ragmes de *Pefan* (alun) ce frotte-
nent donnera à l'étain la couleur de
or; & que ſi l'on en frotte du fer,
deviendra rouge. Peut-être que la
maniere dont les Chinois préparent
e fer pour le dorer, a la vertu de l'a-
oucir, & de le rendre plus propre à
tre pénétré de la couperoſe & de
alun. Telle eſt la préparation qu'ils
apportent.

Ils mêlent enſemble une écuellée
e ſuc de *Tſung* (oignons & porreaux)
utant de ris aigri, trois têtes d'ail
lées, & le poids de cinq dragmes
e graiſſe de chien. Ils mettent le
r dans de l'eau avec cette mixtion,
'ils font cuire, juſqu'à ce qu'on
perçoive que le fer prend la cou-
ur d'un blanc pâle.

Ce que le même Livre rapporte de
maniere dont les Chinois animent
iguille d'une bouſſole, afin qu'elle
tourne vers les poles, paroîtra ſans
ute fort extraordinaire. Ils n'ont
int recours comme nous à la
erre d'aimant, quoique la Chine
ſoit abondamment pourvue, &

que d'ailleurs ſes vertus, & ſur-tout celle qu'elle a d'attirer le fer, ne leur ſoit pas inconnue, puiſqu'ils lui donnent le nom de *Hibiéche*, c'eſt-à-dire, pierre qui attire le fer. Cette connoiſſance qu'ils ont de ſes propriétés, a donné lieu à la fable qu'ils racontent d'un lac, où l'on n'oſe pas expoſer des vaiſſeaux, parce qu'il y a, diſent-ils, au fond de ce lac, une ſi grande quantité de pierres d'aimant, que tous les ferremens qui lient enſemble les membres du bâtiment, étant attirés en bas, il faut néceſſairement qu'il s'en aille en piéces. De-là vient pareillement cette fauſſe opinion où ſont les Médecins Chinois, que faiſant entrer de la poudre d'aimant dans une emplâtre, elle attirera les parcelles de fer reſtées dans une plaie.

Mais enfin, ſi les Chinois n'emploient pas l'aimant, pour vivifier l'aiguille de la bouſſole, de quels moyens ſe ſervent-ils? C'eſt à quoi il faut ſatisfaire, en rapportant la recette qu'ils preſcrivent.

Prenez, disent-ils, en premier lieu du *Tchucha* (c'est du vrai Cinabre, qui est rare en Europe) en second lieu du *Hiun-hoang* (de l'orpiment) il y en a qu'on appelle *Tse Loangtse*, c'est-à-dire femelle, qui est le plus cher; & d'autre qu'on appelle *Hoang hiung*, c'est-à-dire, mâle. Celui-ci pourroit bien être le Réalgal, ou la Sandaraque jaune tirant sur le rouge. Au cinabre & à l'orpiment joignez de la limaille d'aiguille: réduisez tout cela à poids égal en une poudre fine, que vous lierez ensemble, & que vous mélangerez bien avec du sang tiré des crêtes de coqs blancs; après quoi vous prendrez vingt ou trente aiguilles fines, que vous couvrirez de tous côtés de cette mixtion, & après les avoir empaquetées dans du papier, vous les tiendrez pendant sept jours & sept nuits dans un petit fourneau, sous lequel vous entretiendrez constamment un feu clair de charbon de bois. Après cette opération, enveloppez ces mêmes aiguilles, & portez-les durant trois jours appli-

quées sur la chair. Faites alors l'épreuve de vos aiguilles : vous trouverez qu'elles se tourneront avec justesse vers les poles, & qu'elles seront très-propres pour les usages de la Boussole.

Il faut convenir que la vertu des ingrédiens qui composent cette recette, ne paroît guére avoir de liaison avec la juste direction des aiguilles vers le pole.

En premier lieu on doit mettre ces aiguilles pendant long-tems sur un feu clair ; & il est certain que le meilleur aimant, & l'aiguille la mieux aimantée, perdent leur force & leur vertu par l'action du feu. En second lieu la mixtion dont on couvre ces aiguilles, est composée de minéraux, qui ne sont nullement propres à aimanter ; le soufre, le vif argent, l'arsénic y dominent : s'il y entre du fer, il est en poussiere, & n'a plus l'arrangement de ses parties & de ses pores propres à communiquer la vertu magnétique. Enfin, les parties sulphureuses & graisseuses du sang des crê-

tes de coq, qui lie les ingrédiens, & la tranſpiration fuligineuſe du corps humain, qu'on recommande, arrêtent l'action la plus forte de l'aimant.

Du reſte on auroit encore plus lieu d'être ſurpris, ſi en faiſant l'épreuve de cette recette, on trouvoit qu'une aiguille ainſi préparée pour l'uſage de la bouſſole fût moins ſuſceptible des déclinaiſons & des variations, qui ſe trouvent dans les aiguilles aimantées, & qui embarraſſent ſi fort les voyageurs. Il ſemble que les Chinois ignorent ces variations; du moins ils n'en font aucune mention.

Le ſecret chimérique de la pierre philoſophale a été en vogue parmi les Chinois, long-tems avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. Ils parlent dans leurs Livres en termes magnifiques de la ſemence d'or, & de la poudre de projection; & ce que nos Charlatans appellent grand œuvre, ils le nomment *Lien-tan*, & promettent de tirer de leurs creuſets, non-ſeulement de l'or, mais

encore un reméde ſpécifique & univerſel, qui procure à ceux qui le prennent une eſpéce d'immortalité.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans les Livres où il eſt traité de cette matiere, eſt que les Chinois prétendent que les dépoſitaires d'un ſi précieux ſecret, quelque habiles qu'ils ſoient, & quelque dépenſe qu'ils faſſent, courent riſque d'échouer dans leur entrepriſe, s'ils n'ont pas une vertu épurée, qui attire la bénédiction du ciel ſur des opérations ſi importantes & ſi délicates.

Mais s'il y a eu des ſoufleurs de bonne foi, qui s'étant entêtés de cette chimere, n'en ont point été détrompés, qu'après avoir converti leurs biens en charbons, il y en a encore plus de fourbes, qui par des promeſſes trompeuſes ont réuſſi à ſurprendre les peuples, & ſe ſont véritablement enrichis aux dépens de leur crédulité. En voici un exemple trop ſingulier, pour ne pas être rapporté.

Un de ces fourbes, qui ſe faiſoit paſſer pour un des premiers Maîtres

de l'Art, affectoit par-tout un grand air de probité, & sur-tout de désintéressement, tel qu'il peut être dans un homme à qui l'or naît sous la main. Il trouva le moyen de se faire connoître à un riche Seigneur, qui après avoir occupé les premiers Emplois de l'Empire, s'étoit retiré dans sa Province. Il s'insinua adroitement dans sa maison; & peu à peu il sçut si bien ménager son esprit par ses complaisances, & ses soupleſſes, qu'il gagna entiérement ses bonnes graces. Alors laissant échapper dans divers entretiens certains traits de son habileté dans la transmutation des métaux, la curiosité du Mandarin fut extraordinairement piquée; & le Charlatan lui avoua enfin, qu'il avoit trouvé le secret de la pierre philosophale. Il s'offrit même à lui communiquer ce secret, uniquement par reconnoissance de ses honnêtetés, & des marques singulieres qu'il recevoit de son affection.

Le crédule Seigneur donna dans le piége, & s'entêta si fort de l'Al-

chimiſte, qu'il étoit dans l'impatience de voir commencer les opérations. Il n'avoit garde de s'effrayer de la dépenſe, perſuadé, comme il l'étoit, de trouver dans ſa maiſon une mine d'or intarriſſable, & ce qui le flattoit le plus, un moyen infaillible de prolonger ſes jours.

L'Alchimiſte ne ſe fit pas long-tems prier. Il choiſit dans le vaſte Palais du riche Vieillard un appartement commode & agréable, où l'on n'épargna rien pour le bien régaler, lui, ſa prétendue femme, & ſes domeſtiques. Car cette femme n'étoit rien moins que ſon épouſe; c'étoit une Courtiſane d'une rare beauté, qu'il avoit aſſociée à ſa charlatanerie, & qui devoit y jouer le principal rôle.

Dès qu'on ſe mit en devoir de commencer le travail, on apporta de groſſes ſommes à l'Alchimiſte, pour les précieux ingrédiens qu'il devoit mettre dans le creuſet, mais qu'il fit paſſer auſſi-tôt dans ſes coffres. Ce qui impoſoit encore plus au Vieillard, c'étoit de voir les ſoins que le Char-

latan se donnoit, pour s'assûrer de la protection du ciel. Il se prosternoit sans cesse : il brûloit quantité de parfums ; & il exhortoit continuellement le Mandarin, à ne pas entrer dans le laboratoire, sans s'être purifié auparavant, parce que la moindre souillure ruineroit le travail de plusieurs jours. La Dame de son côté se montroit souvent à la dérobée, & laissoit, comme par mégarde, entrevoir ses attraits.

L'ouvrage alloit toujours son train ; & au bout de quelque tems, l'Alchimiste fit voir au crédule Seigneur d'heureuses transmutations, qui annoncoient un terme assez court pour la perfection du grand œuvre. Ce fut pour lui un grand sujet de joie : mais cette joie fut bien-tôt troublée par la nouvelle que le Charlatan reçut de la mort de sa mere. Il étoit trop bon fils, & trop exact observateur des Loix de l'Empire, pour n'aller pas sur le champ lui rendre les derniers devoirs. Il consola néanmoins le Mandarin, en l'assûrant

qu'il reviendroit dans peu de jours, & ajoutant que l'ouvrage ne seroit pas interrompu, parce qu'il laisseroit sa femme, & quelques domestiques, qui en sçavoient assez pour ce qui restoit à faire. La Dame parut fort touchée de cette courte séparation. Ses pleurs & ses gémissemens prouvoient le désir qu'elle avoit d'accompagner son mari, & de partager avec lui les devoirs de la piété filiale.

Pendant l'absence de l'Alchimiste, le riche Vieillard visitoit souvent le laboratoire. La Dame fit bien son personnage, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inspirer de la passion. Elle réussit au-delà de ses espérances. Le Vieillard fut bientôt épris de ses charmes. Les visites du laboratoire devinrent plus fréquentes, & les entretiens plus longs & plus secrets. Les domestiques s'en apperçurent; & c'étoit l'intention de la Dame que rien n'échappât à leur connoissance, parce que dans la suite ils devoient servir de témoins.

Cependant l'Alchimiste arrive. Cer-

tains signes que fit la Dame, l'instruisent d'abord de ce qui s'étoit passé. Après avoir reçu du Mandarin les complimens ordinaires sur son prompt retour, il va visiter l'ouvrage : il trouve tout en désordre, preuve certaine, s'écria-t'il, des infamies dont le laboratoire a été souillé ; & entrant en fureur, il renverse les creusets & les fourneaux, & veut tuer tout à la fois sa femme & ses domestiques. La Dame se jette à ses pieds, demande pardon avec larmes, & avoue qu'elle a été séduite. Les domestiques en pleurs détestent le jour où ils sont entrés dans une maison si abominable.

L'Alchimiste plus furieux que jamais tempête, crie, & jure qu'il va de ce pas porter ses plaintes aux Magistrats, & demander justice contre le Mandarin qui l'a déshonoré. A la Chine, un adultère prouvé est un crime digne de mort, & capable de ruiner les maisons les plus opulentes. L'infortuné Vieillard saisi d'effroi, & cherchant à éviter la honte du châ-

timent, & la perte de ſes biens, fait tous ſes efforts pour adoucir l'eſprit du furieux Alchimiſte. Il lui offre des ſommes conſidérables d'or & d'argent; & pour réparer le déshonneur de la Dame, il l'accable de pierreries & de bijoux de toutes ſortes. L'Alchimiſte & la Dame ne ſe laiſſant fléchir qu'avec peine, ils promettent enfin de ne pas pouſſer plus loin cette affaire, & ils ſe retirent, en s'applaudiſſant dans le fond du cœur d'avoir ſi bien réuſſi à trouver la pierre philoſophale.

CHAPITRE VIII.

Langues différentes des Hurons, des Abnakis, des Algonkins, des Illinois, des Outaouaks, & de plusieurs autres Nations de la Nouvelle France : Leurs occupations, leurs habillemens, leur adresse à tirer de l'Arc, leur tendresse pour leurs enfans ; Cérémonies de leurs funérailles ; Maniére cruelle dont ils traitent leurs Prisonniers de Guerre.

LA Langue des Hurons est la maîtresse Langue des Sauvages du Canada ; & quand on la posséde, en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq nations Iroquoises. C'est la plus majestueuse, & en même temps la plus difficile de toutes les Langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accens ; car souvent deux mots composés des mêmes ca-

racteres ont des significations toutes différentes.

Chaque nation Sauvage à sa Langue particuliere ; ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis ont chacun leur Langue. On n'a point de livres pour s'instruire de ces différentes Langues : l'usage est le seul maître qui puisse les apprendre.

Les *Abnakis* habitent une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec. Leurs cabannes sont rangées à peu près comme les maisons dans les Villes. Une enceinte de pieux hauts & serrés forme une espéce de muraille, qui les met à couvert des incursions de leurs ennemis.

Leur cabannes sont bientôt dressées ; ils plantent des perches qui se joignent par le haut, & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de leur Cabanne. Ils étendent tout autour des nattes de jonc, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour, & prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement

L'habillement des hommes consiste en une Casaque de peau, ou bien en une piéce d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture, qui leur prend depuis le col jusqu'au milieu des jambes, & qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête, qui leur descend jusqu'aux pieds, & qui leur sert de manteau : leurs bas ne vont que depuis les genoux jusqu'à la cheville du pied. Des chaussons de peaux d'Elan, garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire, pour s'ajuster aux raquettes par le moyen desquelles ils marchent commodément sur la neige. Ces raquettes faites en figure de Losanges ont plus de deux pieds de longueur, & sont larges d'un pied & demi.

L'invention de ces raquettes leur est d'une grand utilité, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à

la chaſſe des bêtes, & ſur-tout de l'Orignal. Ces animaux plus gros que les plus gros Bœufs de France, ne marchent qu'avec peine ſur la neige : ainſi il n'eſt pas difficile aux Sauvages de les atteindre ; & ſouvent avec un ſimple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent, ſe nourriſſent de leur chair, & après avoir bien paſſé leur peau, en quoi ils ſont habiles, ils en trafiquent avec les François & les Anglois, qui leur donnent en échange des caſaques, des couvertures, des chaudiéres, des fuſils, des haches & des couteaux.

Si l'on veut ſe former quelque idée d'un Sauvage, il faut ſe repréſenter un grand homme, fort agile, d'un teint bazané, ſans barbe, avec des cheveux noirs, & dont les dents ſont plus blanches que l'yvoire. Il n'a pour toute parure que des Raſſades, qui ſont une eſpéce de Coquillage ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on en-

file de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-régulieres qui ont leur agrément. C'est avec ces Rassades que les Sauvages nouent leurs cheveux sur les oreilles, & par derriere. Ils en font des pendans d'oreilles, des colliers, des jarretieres, & de larges ceintures.

L'occupation des hommes est la Chasse ou la Guerre ; celle des femmes est de rester au Village, & d'y faire avec l'écorce des panniers, des sacs, des boëtes, des écuelles, des plats. Elles cousent l'écorce avec des racines, & en font divers Meubles fort proprement travaillés. Les Canots sont pareillement d'une seule écorce : mais les plus grands ne peuvent guére contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces Canots, faits d'une écorce qui n'a guére que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de Mer, & qu'ils navigent sur les plus dangereuses Rivières, & sur des Lacs de quatre à cinq cens lieuës de tour.

Rien n'égale la tendresse que les

Sauvages ont pour leurs Enfans. Dès qu'ils ſont nés, ils les mettent ſur un petit bout de planche couverte d'une étoffe, & d'une petite peau d'ours dans laquelle ils les enveloppent : c'eſt là leur berceau. Les Meres les portent ſur le dos, d'une maniere commode pour les Enfans & pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc ; ils y deviennent ſi adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans, ils ne manquent pas de tuer l'oiſeau qu'ils tirent.

Rien de plus dégoûtant, que la maniere dont ils prennent leur repas. Après avoir rempli de Viande leur Chaudiére, ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heures ; après quoi ils la retirent de deſſus le feu, ils la ſervent dans des Ecuelles d'écorce, & la partagent à tous ceux qui ſont dans la Cabanne : chacun mord dans cette Viande, comme on feroit dans un morceau de pain.

Ils aiment paſſionnément le Tabac :

hommes, femmes & filles, tous fu-
ment preſque continuellement. Au
commencement de Juin ils ſément
du Blé d'Inde. Leur façon de le ſemer
eſt de faire avec les doigts, ou avec
un petit bâton, différens trous en
erre, & de jetter dans chacun huit
ou neuf grains, qu'ils couvrent de
a même terre qu'ils ont tirée pour
aire le trou; leur récolte ſe fait à la
n d'Août.

Les *Miſilimakinaks* ſont éloignés de
Québec d'environ quatre cens lieues;
s s'attribuent une origine auſſi in-
enſée que ridicule. Ils prétendent
rtir de trois familles; & chaque
mille eſt compoſée de cinq cens
erſonnes.

Les uns ſont de la Famille de
lichabon, c'eſt-à-dire, du grand
évre. Ils prétendent que ce grand
évre étoit une homme d'une pro-
gieuſe grandeur: qu'il tendoit des
ets dans l'eau à dix-huit braſſes
profondeur; & que l'eau lui ve-
it à peine aux aiſſelles: qu'un jour
ndant le déluge, il envoya le

Castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la Loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écume : qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite Isle ; qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette Isle devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la Terre. Ils ajoûtent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au Ciel ; mais qu'avant que de quitter la Terre, il ordonna que quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent plus aisément s'envoler vers le Ciel : que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la Terre ; que leurs Lacs & leurs Rivieres demeureroient glacés, & que ne pouvant pas même pêcher de Poisson, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au Printems.

La seconde famille des *Outaonaks*

prétend être ſortie de *Mamcipik*, c'eſt-à-dire de la Carpe. Ils diſent qu'une Carpe ayant fait des œufs ſur le bord de la Riviere, & le ſoleil y ayant dardé ſes rayons, il s'en forma une Femme, de laquelle ils ſont deſcendus. Ainſi ils ſe diſent de la famille de la Carpe.

La troiſiéme famille attribue ſon origine à la patte d'un *Machova*, c'eſt-à-dire d'un Ours; & ils ſe diſent de la famille de l'Ours, ſans expliquer de quelle maniere ils en ſont ſortis. Lorſqu'ils tuent quelques-uns de ces animaux, ils lui font un feſtin de ſa propre chair. Ils lui parlent, ils le haranguent. N'aye point de penſée contre nous, lui diſent-ils, parce que nous t'avons tué : tu as de l'eſprit, tu vois que nos enfans ſouffrent la faim; ils t'aiment, ils te veulent faire entrer dans leurs corps : ne t'eſt-il pas glorieux d'être mangé par des Enfans de Capitaine ?

Il n'y a que la famille du grand Lievre qui brûle les Cadavres; les deux autres familles les enterrent.

Lorſque quelque Capitaine eſt décédé, on prépare un vaſte Cercueil, où après avoir couché le Corps revêtu de ſes plus beaux habits, on y renferme avec lui ſa couverture, ſon fuſil, ſa proviſion de poudre & de plomb, ſon arc, ſes fléches, ſa chaudiere, ſon plat, des vivres, ſon caſſetête, ſon calumet, ſa boëte de vermillon, ſon miroir, des colliers de Porcelaine, & tous les préſens qui ſe ſont faits à ſa mort ſelon l'uſage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage, il fera plus heureuſement ſon voyage en l'autre monde; & qu'il ſera mieux reçû des grands Capitaines de la Nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuſte dans le Cercueil, les Parens du mort aſſiſtent à la cérémonie, en pleurant à leur maniere; c'eſt-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, & en remuant en cadence un bâton, auquel ils ont attaché pluſieurs petites ſonnettes.

Où la ſuperſtition de ces Peuples paroît le plus extravagante, c'eſt dans le

le culte qu'ils rendent à ce qu'ils ap-
pellent leur *Manitou*. Comme ils ne
connoiſſent guére que les Bêtes avec
eſquelles ils vivent dans les Forêts, ils
maginent dans ces Bêtes, ou plutôt
ans leurs peaux ou dans leur plu-
nage, une eſpéce de Génie qui gou-
erne toutes choſes, & qui eſt le
naître de la vie & de la mort. Il
a ſelon eux des *Manitous* communs
toutes les nations ; & il y en a
e particuliers pour chaque perſonne.
uſſakita, diſent-ils, eſt le grand
Manitou de toutes les Bêtes qui mar-
ent ſur la terre, ou qui volent
ns l'air. Ainſi, lorſqu'ils vont à la
aſſe, ils lui offrent du Tabac, de
Poudre, du Plomb, & des Peaux
n apprêtées, qu'ils attachent au bout
ne perche, & qu'ils élevent en
r. *Ouſſakita*, lui diſent-ils, nous te
nnons à fumer ; nous t'offrons de
oi tuer les Bêtes : daigne agréer
préſens, & ne permets pas qu'el-
échappent à nos traits ; laiſſe-
s-en tuer en grand nombre, &
plus graſſes, afin que nos Enfans

ne manquent ni de vêtemens, ni de nourriture.

Ils nomment *Michibichi* le *Manitou* des Eaux & des Poissons; & ils lui font un Sacrifice à peu près semblable, lorsqu'ils vont à la Pêche, ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce Sacrifice consiste à jetter dans l'eau du Tabac, des Vivres, des Chaudieres, en lui demandant que les eaux de la Riviere coulent plus lentement, que les rochers ne brisent pas leurs Canots, & qu'il leur accorde une Pêche abondante.

Outre ces *Manitous* communs, chacun a le sien particulier, qui est un Ours, un Castor, une Outarde, ou quelque Bête semblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chasse, & dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, & qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un Sauvage veut se donner un *Manitou*, le premier animal qui se présente à son imagination durant le sommeil, est ordinairement celui

ſur lequel tombe ſon choix. Il tue une bête de cette eſpece : il met ſa peau ou ſon plumage, ſi c'eſt un oiſeau, dans le lieu le plus honorable de ſa Cabanne : il prépare un feſtin à ſon honneur, pendant lequel il lui fait ſa Harangue dans les termes les plus reſpectueux ; après quoi il eſt reconnu pour ſon *Manitou*.

Les Illinois ſont éloignés de Québec de près de huit cens lieues : ces Sauvages ne ſe couvrent que vers la ceinture, & du reſte ils vont tous nuds. Divers compartimens de toutes ſortes de figures qu'ils ſe gravent ſur le corps d'une maniére ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverſes couleurs, dont ils font des Guirlandes & des Couronnes, qu'ils ajuſtent aſſez proprement. Ils ont ſoin ſur tout de ſe peindre le viſage de diverſes couleurs, entr'autres de vermillon. Ils portent des colliers & des pendans d'oreilles faits de petites pierres, qu'ils taillent en forme de pierres précieuſes. Il y en a de bleües,

de rouges, & de blanches comme de l'albâtre, à quoi il faut ajoûter une plaque de porcelaine, qui termine le collier.

Lorſque les Illinois ne ſont point occupés à la guerre ou à la chaſſe, leur temps ſe paſſe en jeux, en feſtins, & en danſes. Ils ont de deux ſortes de danſes : les unes qui ſont en ſigne de réjouiſſance, & auxquelles ils invitent les femmes & les filles les plus diſtinguées ; les autres ſe font pour marquer leur triſteſſe à la mort des plus conſidérables de la Nation. C'eſt par ces danſes, qu'ils prétendent honorer le défunt, & eſſuyer les larmes de ſes parens. Tous ont droit de faire pleurer de la ſorte la mort de leurs proches. Les danſes durent plus ou moins de temps, à proportion du prix & de la valeur des préſens ; enſuite on les diſtribue aux danſeurs. Leur coûtume n'eſt pas d'enterrer les morts. Ils les enveloppent dans des peaux, & les attachent par les pieds & par la tête au haut des arbres.

Hors le temps des jeux, des feſtins

& des danſes, les hommes demeurent tranquilles ſur leurs nattes, & paſſent le temps ou à dormir, ou à faire des arcs, des fléches, des calumets, & autres choſes de cette nature; pour ce qui eſt des femmes, elles travaillent depuis le matin juſqu'au ſoir comme des Eſclaves. C'eſt à elles à cultiver la terre, à ſemer le Bled d'Inde pendant l'été; & dès que l'hiver commence, elles ſont occupées à faire des nattes, à paſſer des peaux, & à beaucoup d'autres ouvrages.

De toutes les Nations du Canada, il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes que les Illinois. Leurs Rivieres ſont couvertes de Cygnes, d'Outardes, de Canards & de Sarcelles. A peine fait-on une lieüe, qu'on trouve une multitude prodigieuſe de Coqs d'Inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cens; il y en a qui peſent juſqu'à trente-ſix livres.

Les Ours & les Cerfs y ſont en très-

grande quantité ; on y voit auſſi une infinité de Bœufs & de Chevreuils. On voit dans les prairies, à perte de vûe, des quatre à cinq mille Bœufs qui y paiſſent. Ils ont une boſſe ſur le dos, & la tête extrêmement groſſe. Leur poil, excepté celui de la tête, eſt friſé, & doux comme de la laine. La chair en eſt naturellement ſallée, & ſi légére, que quoi qu'on la mange toute cruë, elle ne cauſe aucune indigeſtion. Lorſqu'ils ont tué un Bœuf, qui leur paroît trop maigre, ils ſe contentent d'en prendre la langue, & en vont chercher un plus gras.

Les fléches ſont les principales armes, dont ils ſe ſervent à la guerre & à la chaſſe. Ces fléches ſont armées par le bout d une pierre taillée, & affilée en forme de langue de ſerpent : faute de couteaux, ils s'en ſervent auſſi pour habiller les animaux qu'ils tuent. Ils ſont ſi adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup ; & ils le font avec tant de viteſſe, qu'ils auront plutôt

décoché cent fléches, qu'un autre n'auroit chargé ſon fuſil.

Ils ſe mettent peu en peine de travailler à des filets, parce que l'abondance des Bêtes de toutes les ſortes qu'ils trouvent pour leur ſubſiſtance, les rend aſſez indifférens pour le Poiſſon. Cependant, quand il leur prend fantaiſie d'en avoir, ils s'embarquent dans un Canot, avec leurs arcs & leurs fléches: ils s'y tiennent debout, pour mieux découvrir le Poiſſon; & auſſi-tôt qu'ils l'ont apperçû, ils le percent d'une fléche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer de l'eſtime, eſt comme chez les autres Sauvages, de ſe faire la réputation d'habile Chaſſeur, & encore plus de bon Guerrier. Ils ſont ſi paſſionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieues au milieu des forêts, pour faire un Eſclave, ou pour enlever la chévelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues, ou le long jeûne qu'ils ont à ſupporter, ſur-tout lorſ-

qu'ils approchent des terres ennemies, de crainte que les bêtes n'étant que bleſſées, ne s'enfuient avec la fléche dans le corps, & n'avertiſſent leurs ennemis de ſe mettre en état de défenſes. Car leur maniere de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, eſt de ſurprendre leurs ennemis : c'eſt pourquoi ils envoient à la découverte, pour obſerver leur nombre, & leur marche, ou pour examiner, s'ils ſont ſur leurs gardes. Selon le rapport qui leur eſt fait, ou bien ils ſe mettent en embuſcade, ou ils font irruption dans les Cabanes, le Caſſe-tête en main ; & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns, avant qu'ils ayent pû ſonger à ſe défendre.

Le Caſſe-tête eſt fait d'une corne de Cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une groſſe boule. Ils tiennent le Caſſe-tête d'une main, & un Couteau de l'autre : auſſi-tôt qu'ils ont aſſené leur coup ſur la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec le couteau, & lui en-

levent la chévelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un Sauvage revient dans son Pays chargé de plusieurs chévelures, il y est reçû avec de grands honneurs ; mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des Prisonniers, & qu'il les amene vifs : dès qu'il arrive, tout le Village s'assemble, & se range en haye sur le chemin où les Prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle ; les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles, quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les Anciens s'assemblent, pour délibérer ils accorderont la vie à leurs Prisonniers, ou s'ils les feront mourir. lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs Guerriers a été tué, & qu'ils gent devoir le remplacer dans sa abane, ils donnent à cette Cabane n de leurs Prisonniers, qui tient la ace du défunt ; & c'est ce qu'ils

appellent reſſuſciter le mort.

Quand le Priſonnier eſt condamné à la mort, ils plantent auſſi-tôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains. On lui fait chanter ſa Chanſon de mort ; & tous les Sauvages s'étant aſſis autour du poteau, on allume à quelque pas de-la un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de Fuſil, & d'autres ferremens : enſuite ils viennent les uns après les autres, & les lui appliquent tout rouges ſur les diverſes parties du corps. Il y en a qui les brûlent avec des tiſons ardens : quelques uns leur déchiquetent le corps avec des couteaux ; d'autres leur coupent un morceau de chair déja rôtie, & la mangent en ſa préſence. On en voit qui rempliſſent ſes plaies de poudre, & lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu : enfin, chacun le tourmente ſelon ſon eſprit, & cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de

es tourmens lui fait jetter, ſont ai-
us & perçans, plus le ſpectacle eſt
gréable & divertiſſant pour ces Bar-
ares. Ce ſont les Irroquois, qui ont
nventé cet affreux genre de mort ;
ce n'eſt que par droit de repréſail-
s, que les Illinois à leur tour trai-
nt leurs Priſonniers avec une égale
uauté.

CHAPITRE IX.

*u Nitre, du Sel Armoniac, des Pier-
res & Marbres d'Egypte, des Fours
à Poulets, des Pierres d'Aigle, de la
métamorphoſe du Bois en Pierre.*

E Natron, ou nitre d'Egypte, eſt
produit dans deux Lacs. L'un de
s deux Lacs nitreux, nommé le
and Lac, occupe un terrein de qua-
e ou cinq lieues de long ſur une
ue de large dans le Déſert de Scitie
Nitrie. Il n'eſt qu'à une grande
urnée à l'Oueſt du Nil, & à deux

de Memphis vers le Caire ; & autant de Naucrate vers Alexandrie & la Mer.

L'autre Lac, nommé en Arabe, *Nebidé*, a trois lieues & demie de long, ſur une & demie de large : il s'étend au pied de la Montagne à l'Oueſt, & à douze ou quinze milles de l'ancienne *Hermopolis* par eau, aujourd'hui *Damanchour*, Capitale de la Province *Beheire*, aſſez près de la *Marcole*, & à une journée d'Alexandrie.

Ces Lacs ſont à ſec pendant le Printemps, l'Eté & l'Automne. Ils tranſpirent pendant l'Hiver une liqueur nitreuſe, qui monte quelquefois juſqu'à quatre ou cinq pieds de hauteur. Cette liqueur eſt d'un rouge obſcur ou couleur de ſang. Le fond de ces Lacs eſt toujours ferme, & uni comme un marbre, quand même ils ſont couverts d'eau.

Le nitre eſt tantôt d'un noir ſale, tantôt d'un beau rouge incarnat ; le premier eſt plus eſtimé. Les Ouvriers occupés à tirer le nitre ſont tous

ds au milieu du Lac, avec des bar-
s de fer longues de six pieds, &
aisses comme le doigt. Ils frappent
ces barres pointues par le bas,
mme on fait en France dans les
rrieres, & font tomber des mor-
aux de cette matiere assez sem-
bles à des pains de Savon.
Dans les deux Lacs dont nous par-
ns, le nitre est couvert d'un pied
deux d'eau. Il s'enfonce en terre
qu'à quatre ou cinq pieds de pro-
deur. Ce que l'on en tire une an-
e est remplacé l'année suivante,
quelques années après, par un
uveau Sel *nitré*, qui sort du suc
la terre. Pour entretenir sa fé-
dité, les Arabes ont soin de rem-
les places vuides de matieres
ngeres, telles qu'elles soient;
le, boue, ossemens, cadavres
nimaux, chameaux, chevaux,
s & autres. Toutes ces matieres
éduisent en vrai nitre; de sorte
les Travailleurs revenant un ou
x ans après dans les mêmes
rtiers qu'ils avoient épuisés, y

trouvent une nouvelle récolte à faire.

Pline se trompe, quand il dit que le Nil agit dans les Salines de Nitre, comme la Mer dans celles de Sel : ces deux Lacs sont inaccessibles par leur situation haute & supérieure aux innondations du Nil. Il est sûr pourtant que la pluie, la rosée, la bruine & les brouillards sont les véritables peres du nitre ; qu'ils en hâtent la formation dans le sein de la terre ; qu'ils le multiplient, & le rendent rouge. On voit du nitre blanc du jaune & du noir.

Quand on a tiré le nitre, on le charge tout d'un temps sur des chameaux, ou autres bêtes de somme, sans aucune déterſion, dépuration, l'ixivation, ou autre sorte de préparation. Le nitre sort de sa Mine pur & parfait.

Celui du grand Lac est voituré au Bourg de *Terrané* sur le Nil : on le met en piles & à l'air jusqu'à ce qu'on le vende. Celui de *Nébidé* est transporté à *Damanchour*, où on l'enferme dans des Magasins.

Le nitre ſert a blanchir le cuivre, le ſel, le linge. Il eſt employé par les Teinturiers, les Verriers, & les Orfévres. Les Boulangers en enflent le pain, en le mêlant avec la pâte ; les Rôtiſſeurs en attendriſſent la viande.

Les Payſans du diſtrict de *Terrané* ſont obligés de tranſporter tous les ans du grand Lac quarante mille quintaux de nitre : cette corvée leur tient lieu de la Taille, pour les Terres enſemencées.

Les Payſans d'autour de *Nébidé* ſont chargés pareillement d'apporter de leur Lac trente-deux mille quintaux par an, & à leurs frais à *Dananchour*.

Outre le nitre, on recueille encore dans certains quartiers des deux Lacs du ſel ordinaire, & fort blanc. On y trouve auſſi du ſel gemme, qui vient en petits morceaux d'une figure piramidale, c'eſt-à-dire, quarrée par le bas, & finiſſant en pointe. Ce dernier ſel ne paroît qu'au printems.

La matiere du ſel armoniac n'eſt

que de la suie, mais une suie qu'on racle des cheminées où l'on brûle des mottes de fiantes d'animaux paitries avec de la paille. Ces mottes empreintes de sels alkalis & urineux, impriment à la suie certaine qualité, qu'elle n'acquéreroit jamais de la fumée du bois ou du charbon, qualité pourtant indispensable pour la production du sel armoniac.

Les vases qui contiennent la matiere, ressemblent parfaitement à des bombes : ce sont de grandes bouteilles de verre rondes, d'un pied & demi de diametre, avec un col de deux doigts de haut. On enduit ces bombes de terre grasse ; on les remplit de suie jusqu'à quatre doigts près de leur col, lequel demeure vuide & ouvert. Il y entre environ quarante livres de suie, qui rendent à la fin de l'opération à peu près six livres de sel armoniac : la suie d'une excellente qualité fournit plus de six livres; celle qui est moindre, en fournit moins.

Les

Les fourneaux ſont diſpoſés comme nos fours communs, excepté que leurs voutes ſont entr'ouvertes par quatre rangs de fentes en long. Sur chaque fente il y a quatre bouteilles, qu'on range proprement, de telle ſorte, que le fond de la bouteille étant enfoncé & expoſé à la chaleur de la flamme, les flancs ſe trouvent engagés dans l'épaiſſeur de la voute, & le ſeul col de la bouteille demeure à l'air : quant au reſte de la fente, il eſt rebouché, & bien cimenté. Chacun des fourneaux contient ſeize bouteilles. Chaque grand laboratoire eſt compoſé de huit fourneaux, diſpoſés en deux chambres; ainſi chaque grand Laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt bouteilles.

Dans chaque fourneau on entretient pendant trois jours & trois nuits un feu continuel, avec de la fiante d'animaux, mêlée de paille. Le four eſt profond; le feu eſt éloigné des bouteilles, pour éviter qu'elles ne ſe caſſent. Le premier jour le phlegme groſſier de la ſuie s'exhale

par une fumée épaisse, qui sort du col de la bouteille, lequel demeure ouvert. Le second jour, les sels arides s'exaltant avec les alkalis, s'accrochent vers le haut de la bouteille, dont ils bouchent le col en s'unissant & se coagulant. Le troisiéme jour la coagulation continue, s'épure & se perfectionne ; alors le maître fait un petit trou à l'épaule de chaque bouteille, un doigt au-dessous du col, pour voir si la matiere est assez cuite, & s'il n'y a plus rien à exhaler. Après avoir exactement observé son état, il rebouche le trou avec de la terre grasse, & le rouvre de temps à autre pour connoître le progrès de son opération.

Lorsqu'il la voit parvenir au point où elle doit être, il tire le feu, casse la bouteille, rejette les cendres qui restent au fond, prend cette masse ronde, blanche & transparente de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, attachée & suspendue contre le col. Cette masse est ce que l'on nomme sel armoniac. Sous ce sel armoniac,

il s'attache une croute noire de deux ou trois doigts d'épaiſſeur, nommée *Aradi*; ſous cette croute les cendres demeurent au fond de la bouteille : on jette les cendres ; mais on reçoit la croute noire dans les bouteilles. De cette croute ſe forme un ſel armoniac le plus pur & le plus blanc, qu'on nomme *Mecarrar* ; & ce ſel eſt beaucoup plus cher que l'autre.

Dans les deux Bourgs du *Delta* voiſins l'un de l'autre, nommés *Damanger*, à une lieue de la Ville de *Maſſoure*, il y a vingt-cinq grands Laboratoires, & quelques petits. Il s'y fait tous les ans quinze cens ou deux mille quintaux de ſel armoniac : dans le reſte de l'Egypte, il n'y a que trois Laboratoires ; deux ſont dans le Delta, & le troiſiéme au Caire, d'où il ne ſort par an que vingt ou trente quintaux de ce ſel.

L'uſage du ſel armoniac eſt connu chez les Blanchiſſeurs de vaiſſelle de cuivre : chez les Orfévres, les Fondeurs de plomb, & particuliérement chez les Chymiſtes & les Médecins.

L'Egypte abonde en Marbre de différentes sortes.

1°. Le Marbre Granit, ou le Marbre Thébain, est moucheté de diverses couleurs : le rouge domine dans les uns, & le noir dans les autres. Toutes ces espéces de Granit ont leurs Carrieres au fond de l'Egypte supérieure, près du Nil, entre les premieres Cataractes & la Ville d'*Assouan*, jadis *Syené*.

2°. Le Marbre blanc, & le Marbre noir, se trouvent au nord d'*Assouan*, sur le bord oriental du Nil.

3°. Il y a des Carrieres de Marbre jaune, rouge & noir, près du fameux Monastére de S. Antoine, dans le Désert de la Thébaïde, au pied Occidental du Mont *Golzim*, dans la plaine d'*Araba*, à sept ou huit lieues de la Mer rouge.

4°. On avoit trouvé autrefois des Carrieres de ces différens Marbres & de Porphyre en certains endroits de l'Egypte, & hors de l'Egypte ; on ne les connoît plus aujourd'hui. L'avarice & l'indolence des Turcs

leur ont fait oublier depuis long-tems le chemin de ces Carrieres. Ils profitent des débris des anciens Edifices, pour en tirer les Marbres dont ils ont besoin. Le Mont Sinaï, & toutes les Montagnes qui l'environnent, ne sont que Granit, aussi-bien que les Vallons & les Montagnes à deux journées au Nord de Sinaï. Le Mont de Ste Catherine est d'un Granit plus fin, & rayé de lignes noires, en façon d'arbrisseaux.

5°. Vers Assouan, entre le Nil & la Mer rouge, on taille une pierre blanche & ronde nommée *Beram*, dont on fait communément dans tout le *Saïd* & au Caire des marmites & autres ustenciles de cuisine. Cette pierre résiste au feu; & quand elle vient à se briser par accident, on en rejoint proprement les piéces avec des liens de fer, & on cimente les jointures avec de la poudre de la même pierre.

6. On trouve dans la Province de *Fioum*, autrefois *Arsinoite*, une espéce de petite pierre oblongue bru-

ne, parsemée de petits points jaunes presqu'insensibles ; elle se forme d'un sable de la même couleur, dans une plaine de deux cens pas de long, & autant de large. Les gens du pays appellent cette pierre noisette, à cause de sa figure.

7°. A deux lieues au Levant du Caire, il y a une plaine de sable nommée *Sabil el allam*, parsemée de cailloux, dont quelques-uns enferment une espéce de petit diamant brut. On casse le caillou, d'où l'on tire cette petite pierre brillante ; lorsqu'elle a été travaillée & polie, on en fait des bagues & des brasselets.

Le four à poulets est un bâtiment construit dans un lieu enfoncé en terre, & en forme de dortoir ; l'allée qui est au milieu, a quatre ou cinq chambres à ses côtés de part & d'autre.

La porte de l'allée est fort basse & fort étroite : elle est bouchée avec de l'étoupe, pour conserver une chaleur continuelle dans toute l'étendue du four.

La largeur des chambres eſt de quatre ou cinq pieds ; & la longueur en a trois fois autant.

Les chambres ont double étage. Celui d'en bas eſt à rez de chauſſée : celui d'en haut a ſon plancher inférieur, & ce plancher a une ouverture ronde au milieu ; le plancher ſupérieur eſt vouté en dôme, & pareillement ouvert.

Au lieu de porte, chaque étage a une petite fenêtre d'un pied & demi en rond.

L'étage inférieur eſt rempli de quatre ou cinq mille œufs, & même plus ; car plus il y en a, & mieux l'Entrepreneur y trouve ſon compte. D'ailleurs, cette multitude d'œufs contribue à entretenir la chaleur, qui ſe communique à tous les œufs accumulés les uns ſur les autres.

L'étage ſupérieur eſt pour le feu. Il y eſt allumé durant huit jours, mais non pas de ſuite ; car la chaleur en ſeroit exceſſive & nuiſible. On l'allume ſeulement une heure le matin, & autant le ſoir ; c'eſt ce qu'on ap-

pelle le dîner & le ſouper des poulets. Ce feu ſe fait avec de la bouze de vache, ou de la fiente d'autres animaux ſéchée & mêlée avec de la paille. On en exclut le bois & le charbon, qui feroient un feu trop violent.

La fumée ſort par l'ouverture de l'étage ſupérieur : mais il faut remarquer, que pendant que cet étage ſupérieur demeure ouvert, on ferme exactement avec de l'étoupe la petite fenêtre de l'étage inférieur, & le trou rond du dôme, afin que la chaleur ſe communique par l'ouverture du plancher dans cet étage d'en bas, où ſont les œufs.

Le huitiéme jour paſſé, la ſcéne change. On ſupprime le feu : l'étage où il étoit ſe trouvant vuide, eſt rempli d'une partie des œufs qu'on tire d'en bas, pour les mettre au large, & les diſtribuer également dans les deux étages ; les portes ou petites fenêtres de ces deux étages qui avoient été ouvertes, ſe ferment, & on ouvre à demi le trou du dôme, pour donner de l'air.

Cet

Cet état des œufs ſans feu eſt aidé ſeulement d'une chaleur douce, & concentrée durant treize jours; car ces treize jours joints aux huit premiers, font vingt-un jours. C'eſt environ au dix-huitiéme, qu'un eſprit vivifique commence à remuer le blanc de l'œuf, & ſon germe déja formé. On le voit à travers la coque, s'agiter & ſe nourrir du jaune, qu'il ſuce par le nombril.

Deux jours après, c'eſt-à-dire, le vingtiéme, le pouſſin applique ſon bec à la coque, & la fend; l'ouvrier avec ſon ongle élargit tant ſoit peu la bréche, pour aider les foibles efforts du pouſſin.

Le vingt-uniéme après midi, ou le vingt-deuxiéme au matin, toutes les coques ſe rompent; une armée de petites volatiles s'élance, & ſe dégage chacune de ſa priſon: le ſpectacle en eſt raviſſant. Huit chambres paroiſſoient hier couvertes de coquilles inanimées, & on les voit remplies de preſqu'autant d'oiſeaux vivans; je dis preſque, car le nombre des co-

ques excéde celui des pouſſins. Le Directeur du four ne répond que des deux tiers des œufs : ainſi l'Entrepreneur remettant, par exemple, ſix mille œufs entre les mains de l'ouvrier, n'exige de lui que quatre mille pouſſins à la fin de l'opération. Le reſte eſt abandonné au hazard, & il en périt près d'un tiers.

Mais comme il arrive preſque toujours que les œufs réuſſiſſent au-delà des deux tiers, tout le profit n'eſt pas uniquement pour l'ouvrier ; l'Entrepreneur y a ſa bonne part. L'ouvrier eſt obligé de rendre à celui-ci, pour ſix médins, chaque centaine de pouſſins éclos au-delà des deux tiers ; & il faut obſerver, que l'Entrepreneur vendra les cent pouſſins, tout au moins trente médins.

Ce qui doit paroître ſurprenant, eſt que dans ce grand nombre d'hommes, qui habitent l'Egypte, où il y a trois à quatre cens fours à poulets, il n'y ait que les ſeuls habitans du Village de Bermé, ſitué dans le *Delta*, qui ayent l'induſtrie hé-

réditaire de diriger ces fours ; le reſte des Egyptiens l'ignorent entiérement. Si on veut en ſçavoir la raiſon, la voici.

On ne travaille à l'opération des fours que durant les ſix mois d'Automne & d'Hiver, les autres ſaiſons du Printems & de l'Eté étant trop chaudes, & contraires à ce travail.

Lorſque donc que l'Automne approche, on voit trois ou quatre cens *Berméens* quitter les lieux où ils ſe ſont établis, & ſe mettre en chemin, pour aller prendre la direction des fours à poulets conſtruits en différens Bourgs de ce Royaume. Ils y ſont néceſſairement employés, parce qu'ils ſont les ſeuls, qui ayent l'intelligence de cet Art; ſoit qu'ils aient l'induſtrie de le tenir ſecret, ſoit que nul autre Egyptien ne veuille ſe donner la peine de l'apprendre & de l'exercer.

Les Directeurs des fours à poulets ſont nourris par l'Entrepreneur. Ils ont pour gages quarante ou cinquante écus ; ils ſont obligés de faire le

choix des œufs qu'on leur met entre les mains, pour ne conſerver que ceux qu'ils croyent pouvoir réuſſir. Ils s'engagent de plus à veiller jour & nuit, pour remuer continuellement les œufs, & entretenir le degré de chaleur convenable à cette opération ; car le trop de froid ou de chaud, pour petit qu'il ſoit, la fait manquer.

Malgré toute la vigilance & l'induſtrie du Directeur, il ne ſe peut faire, que dans ce grand nombre d'œufs entaſſés les uns ſur les autres dans le fourneau, il n'y en ait pluſieurs qui ne viennent pas à bien : mais l'habile Directeur ſçait profiter de ſa perte ; car alors il ramaſſe les jaunes d'œufs inutiles, & en nourrit pluſieurs centaines de poulets qu'il éleve, & qu'il engraiſſe dans un lieu ſéparé & fait exprès. Sont-ils devenus gros & forts, il les vend, & en partage fidélement le profit avec l'Entrepreneur.

Chaque fourneau a vingt ou vingt-cinq Villages, qui lui ſont attachés

à lui en particulier. Les Habitans de ce Village ſont obligés, par ordre du Bacha, & du Tribunal ſupérieur de la Juſtice, de porter tous les œufs au fourneau qui leur eſt aſſigné ; & il leur eſt défendu de les porter ailleurs, ou de les vendre à qui que ce ſoit, ſinon au Seigneur du lieu, ou aux Habitans des Villages, qui ſont du même diſtrict : par ce moyen il eſt facile de comprendre, que les fourneaux ne peuvent manquer d'ouvrage.

Les Seigneurs retirent tous les ans des fourneaux dont ils ſont ſeigneurs, quinze ou vingt mille pouſſins, pour les élever ſans qu'il leur en coute rien. Ils les diſtribuent chez tous les Habitans de leur Seigneurie, à condition de moitié de profit de part & d'autre, c'eſt-à-dire, que le Villageois qui a reçu quatre cens pouſſins de ſon Seigneur, eſt obligé de lui en rendre deux cens, ou en nature, ou en argent.

Ces Directeurs des fours ayant été interrogés, ſi leur Art réuſſiroit en

France, ils ont assûré qu'ils n'en doutoient pas, & qu'il leur seroit facile de diriger ces fours de façon, que la différence du climat ne mît aucun obstacle au succès de leur opération.

On rencontre près de *Terrané*, Village situé sur le bord du Nil, la grande mer du désert, que les Arabes appellent *Bharbelama* (a), parce que c'est une mer sans eau.

A mesure qu'on avance dans cette plaine, ou lac sans eau, le fond se creuse profondément, & se perd en certains endroits, comme en des abysmes; ensuite ce fond se releve, & s'étend en canaux larges, qui aboutissent à d'autres creux & à d'autres abysmes. Rien en effet ne ressemble davantage à un lac desséché, que ces enfoncemens différens. Sur le dos de la plaine, & au bord de ces vastes fossés, on voit de distance en distance des mats couchés par terre, avec des piéces de bois flotté, qui paroissent venir du débris de quelques bâtimens: mais quand on veut y porter

(a) D'autres l'appellent *Baharlabaama*.

la main, tout ce qui paroiſſoit bois, ſoit mats entiers, ſoit ais briſés, ſe trouve être de pierre ; changement qui ne peut être attribué qu'au nitre, dont ce climat abonde. On compte plus de cent cinquante de ces mats pétrifiés ; & l'on en trouve encore en plus grand nombre, lorſqu'on marche plus avant.

La métamorphoſe du bois en pierre n'eſt pas la ſeule merveille, que l'on voye dans la plaine de *Bharbelama* ; le ſable s'y change en pierre d'Aigle. Cette pierre ſe trouve en une infinité d'endroits, à deux ou trois doigts au-deſſus de la ſurface de la terre, & dans de petites carrieres ou mines de quelques pas de long & de large, éloignées les unes des autres d'un demi mille ou environ. La terre pouſſe de ſon ſein une eſpéce de matiere métallique, qui fermente avec le ſable brûlant qu'elle rencontre : en fermentant, elle s'arrondit bizarrement, & s'attache un nouveau ſable voiſin plus groſſier ; puis elle ſe cuit, s'endurcit peu à peu, & ſe noircit par

la chaleur du ſoleil. Ainſi ſe forme cette pierre creuſe, ſonnante & raboteuſe, qui porte le nom d'aigle.

Il eſt à remarquer, que toutes les aérites, ou pierres d'aigle, ne ſont pas noires dans leur principe ; elles ſont quelquefois violettes, ou jaunes, ou cendrées. L'aérite dans ſa mine a trois qualités, qu'elle perd hors de-là. Elle eſt tendre & caſſante comme un œuf ; elle eſt muette, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſonne point : elle eſt d'une couleur vive & peu foncée ; mais après avoir été expoſée à l'air, elle ſe durcit peu à peu comme le corail. L'argile renfermé dans ſon ſein venant à ſe deſſécher, occupe moins de place, & par conſéquent elle ſonne quand on la remue : ſa couleur d'ailleurs jaunâtre ou violette, ſe brunit & s'obſcurcit.

Pour connoître ſi la mine eſt bonne, voici l'obſervation qu'on fait. Si la terre que vous grattez eſt chaude, moitte & bigarrée de diverſes couleurs, alors les pierres d'aigle ſe préſentent à foiſon, & toutes excellentes. Au

contraire l'argile eſt-elle ſéche, froide & de couleur uniforme, vous n'y rencontrerez rien, ou très-peu de choſe.

Les Naturaliſtes anciens ont débité bien des fables ſur la pierre d'aigle; quelques-uns ſe ſont imaginé une eſpéce de propagation. La pierre d'aigle eſt nommée par les Arabes *Maské*, c'eſt-à-dire retenante, vraiſemblablement parce qu'elle retient dans ſa concavité une eſpéce de gravier, qui étant deſſéché & détaché de toutes parts, rend la pierre ſonnante lorſqu'on l'agite. Il n'eſt pas pourtant eſſentiel à cette pierre d'avoir des concavités.

Dans la même plaine de *Bharbela*, on trouve un vaſte monceau de ſable, qu'on nomme la colline des pierres d'aigle, parce qu'elle en eſt toute couverte, non pas par petits cailloux, mais par de gros rochers. C'eſt la matiere même des petites pierres d'aigle, à cela près qu'ils ne ſont pas creux.

CHAPITRE X.

Des différentes Pêches qui se font en Egypte; des oiseaux du Nil; des Hyppopotames & des Crocodiles.

CE sont les seuls Négocians de Damiette & de Rosette, qui transportent sur les côtes de la Syrie la Saline qui sort d'Egypte; & ce sont les seuls Riverains des Lacs de *Manzalé*, de *Brulos* & de la *Béhire*, qui fourniſſent la Saline qui est transportée hors du Royaume. Les Riverains des autres Lacs ne vendent que du poisson frais, qu'ils débitent sur les lieux.

Le Lac de *Manzalé* commence à l'Est, à demi-lieue de Damiette, autrefois *Thamiathis*, & finit au Château de Thiné, anciennement Peluse. Il a vingt-deux lieues de long à l'Est-Ouest, & cinq à six lieues de large au Nord-Sud. Le fond en est boueux, & plein

d'herbes. Il n'y a que quatre pieds d'eau, ou environ, en quelque endroit que ce ſoit, & il n'eſt ſéparé de la mer, que par une langue de ſable, qui a tout au plus une lieue de large. Cela n'empêche pas que ce Lac n'ait communication avec la mer. Il l'a au Nord par trois embouchures, ſçavoir, par celle de Thiné qui eſt la plus Orientale, nommée autrefois l'embouchure du Nil Peleuſiaque; par Damme Furrege, autrefois nommée la Tannitique; & par Dibé ou Peſquiene, autrefois Mendenneſie.

Outre cette communication avec la mer, le Nil tombe dans ce Lac par pluſieurs canaux au Sud. C'eſt ce qui fait que pendant deux ou trois mois de l'année, c'eſt-à-dire, pendant l'Eté, qui eſt le tems de l'accroiſſement du Nil, les eaux du Lac *Manzalé* ſont douces; au lieu que dans les neuf autres mois de l'année, elles ſont ſalées & approchantes de celles de la mer. Cela n'eſt pas ſurprenant; car alors les canaux du Nil ſont ou à ſec, ou ſi peu rem-

plis d'eau, qu'à peine en coule-t'il dans le Lac.

Le Lac de *Brulos* a quinze à dix-huit lieues de longueur, & quatre à cinq lieues de largeur. Il eſt ſitué entre Damiette & Roſette.

Le Lac de *Béhéire* n'a tout au plus que ſept lieues de tour, & eſt ſitué entre Roſette & Alexandrie.

Tout le monde n'a pas droit de pêcher. Ce droit eſt affermé : on compte deux mille Pêcheurs. Chaque Pêcheur paye environ quarante francs. L'Aga du Lac retire cette ſomme, & en rend compte au Bacha du Caire. Ce n'eſt pas tout : le tiers de la pêche, tant fraîche que ſalée, appartient au Tréſor Royal. On paye pour le reſte certains droits de Douane, de ſorte que le tout monte à quatre-vingt bourſes par an. Le ſeul Lac de *Manzalé* produit par an quarante mille écus au Grand Seigneur.

On eſt ſurpris de voir la quantité de batteaux, qui ſont continuellement employés à la pêche ſur le La *Manzalé* ; l'on en compte juſqu

nille. Il eſt vrai que ces batteaux ont tout au plus quatre braſſes de ong, & une de large. Ils ſont plats par leſſous, & pointus par la poupe & ar la proue.

La maniere de pêcher eſt ſingu-iere & fort divertiſſante. Les Pê-heurs entourent d'un long filet des nceintes de joncs, qu'ils ont plan-és dans le Lac, pour engager & re-enir le poiſſon. Chaque Pêcheur eſt ropriétaire d'une ou de pluſieurs de es enceintes.

Quelquefois ils ſe contentent de êcher avec un filet rond: alors, vant que de ſe ſervir du filet, ils ttent dans l'eau à dix pas d'eux, ne corde longue de deux braſſes, ui a à un bout une groſſe pierre ropre à aller au fond, & à l'autre n morceau de bois qui ſurnage; ils couvrent enſuite de leur filet. Le oiſſon qui s'eſt raſſemblé vers la erre, comme à une proie, qu'il herchoit à dévorer, ſe trouve pris ns le filet.

Il faut remarquer que le Lac *Man-*

zalé est rempli de petites Isles couvertes de roseaux, de joncs & de broussailles. Or c'est dans ces Isles que les Pêcheurs portent leurs pêches, lorsqu'ils veulent habiller, saller & boucaner le poisson. Pour le poisson qu'ils veulent vendre frais, ils le portent à Damiette, ou aux Villes & Villages qui sont aux environs du Lac. Ces Isles sont charmantes par la multitude d'oiseaux différens, & d'une beauté surprenante, qui n'en sortent, que pour voler d'une Isle à une autre. Le pélican, la poule de ris, la macreuse, la poule d'eau, l'oye du Nil, le canard commun, le canard à tête verte, la sarcelle, l'ibis noir, l'ibis blanc & noir, le cormoran gris blanc, le cormoran blanc à bec rouge, le chevalier, le plongeon, la grue entre autres oiseaux, y sont à milliers.

Les Pêcheurs sont tous, & en tout tems, en simple caleçon, & ont le reste du corps absolument nud.

Les poissons que l'on pêche dans ces trois Lacs, se réduisent à sept ou huit sortes; sçavoir, le *Queiage*, le

ourd, le *Jamal*, le *Geran*, le *Noqt*, e *Karous*, le *Boutri* autrement le *Muge* & le *Dauphin*.

Le *Queiage*, qui eſt le meilleur oiſſon du Lac, eſt de la groſſeur d'u- e aloſe, & verd ſous le muſeau. e *Sourd* & le *Jamal* ſont beaucoup lus gros que le *Queiage*, & ſont d'ex- ellens poiſſons. Le *Geran*, le *Ka- us* & le *Noqt*, qui a cela de parti- ulier, qu'il eſt picoté, peuvent paſ- r pour de bons poiſſons, ayant ce oût exquis & fin, que donnent natu- llement les eaux du Lac *Manzalé* à ut le poiſſon qu'on y pêche. Les *auphins* fourmillent dans ces Lacs, r-tout vers les embouchures, qui mmuniquent à la mer. Le *Boutri* anmoins eſt encore en plus grand mbre que le *Dauphin*.

On ſale le *Boutri*, tant mâle que fe- elle, & on le fait ſécher ou au ſo- l, ou à la fumée, avec cette dif- ence, qu'on vend quelquefois du *utri* mâle frais, mais jamais du *Bou-* femelle, parce qu'auſſitôt qu'on a ché, on enleve la *Boutarque*; ain-

si il n'eſt plus tems de l'expoſer en vente ; & on eſt obligé de le ſaler.

On ſale auſſi le *Queiage* ; & ce ſont là les deux ſortes de poiſſons, dont les Egyptiens font proprement leur commerce de poiſſon ſalé, auſſi-bien que de la *Boutarque*. Ils portent l'un & l'autre en Syrie, en Chypre, & à Conſtantinople ; & ils en fourniſſent toute l'Egypte en abondance.

On ne voit en Egypte de poiſſon ſalé venu des pays étrangers, que le *Carier*, qui vient de la mer noire.

Les Egyptiens en échange de leurs poiſſons, apportent d'autres Marchandiſes de Chypre, du Carouge, du Lodanum, & du Vin ; de Syrie, du coton & du tabac ; de l'Archipel, des éponges : mais par la mer Rouge, les autres Négocians ont de l'encens, du caffé, & des étoffes des Indes. Quand les Européens apportent de l'ambre jaune & du corail, les Marchands Egyptiens n'achetent ces marchandiſes, que pour les porter au Caire, & de-là dans l'Iemen & en Ethiopie.

Le

Le poiſſon frais eſt très-commun ; & ceux qui demeurent aux environs des Lacs, en font leur nourriture ordinaire. La chaleur du climat eſt cauſe qu'on ne peut le tranſporter, comme on fait en France, aux Villes un peu éloignées. Les Habitans du Caire ne mangent de poiſſon frais, que celui qu'on pêche dans le Nil, qui en général n'eſt ni de bon goût, ni de bonne qualité, parce que le Nil a dans ſon lit beaucoup de limon, dont les poiſſons ſe nourriſſent, & conſervent l'odeur. Tels ſont le *Boulti*, qui eſt une eſpéce de carpe, le *Bauri*, le *Bayard*, le *Chalbé*, le *Ray*, le *Chilon*, le *Lébis*, l'*Aloſe*, qui ſont les principaux poiſſons dont le Nil eſt infecté, & que tout autre que le peuple du Caire ne mangeroit pas.

Mais il y a dans le Nil quatre eſpéces de poiſſons d'un goût exquis, & d'une bonté ſi grande, que les Egyptiens anciennement leur ont élevé des Temples, & ont bâti des Villes de leur nom. Ces quatre eſpéces ſont, la *Variole*, le *Quéchoué*, le *Bunni* & le *Quarmond*.

La *Variole* est d'une grosseur prodigieuse, & pese jusqu'à cent & deux cens livres.

Le *Quéchoué* est de la grandeur d'une alose, & a un museau fort pointu. C'est l'*Oxirinchus* des Anciens.

Le *Bunni* est assez gros, & pese jusqu'à vingt à trente livres ; c'est le *Lépidolus* si vanté par les anciens Egyptiens.

Le *Quarmond* connu dans les Auteurs sous le nom de *Phayob*, est noir, & un des poissons des plus voraces. On en trouve d'aussi gros que le *Bunni*.

Au reste ce ne sont pas là des poissons passagers ; on en trouve en abondance pendant toute l'année dans le Nil. Il faut ajouter que la pêche en est facile ; quelque gros que soit le *Quarmond* & le *Bunni*, on les prend avec un simple filet, tendu de la même maniere que l'on fait en France.

Les Egyptiens pourroient prendre des oiseaux de mer & de riviere, comme sont les macreuses, les plon-

geons, & autres dont le Nil eſt ſouvent couvert; mais ils s'attachent uniquement à prendre des macreuſes. Pour cela le Pêcheur ſe met pendant la nuit dans l'eau juſqu'au col, ayant la tête couverte d'un bonnet noir; il s'approche doucement, & ſans bruit des macreuſes, & lorſqu'il en eſt proche, il jette ſur elles ſon filet.

On voit ſur le Nil deux ſortes d'oiſeaux, & en ſi grande quantité, que cela eſt ſurprenant. Les uns ſont communs & connus en Europe; ſçavoir, le *Flaman*, le *Chevalier*, le *Courlis*, le *Courlis* à bec recourbé en haut, le *Héron* à bec recourbé ſans eſpatule, le *Pélican*, la *Grue*, la *Bécaſſine*, le *Pluvier*, le *Butor*, la *Sarcelle*, le *Canard* à tête verte, la *Macreuſe*, le *Cormoran*, le *Plongeon*, &c. mais les Egyptiens ne chaſſent point; & au Caire, les payſans n'apportent que des Canards & des Sarcelles, qu'ils prennent au lacet. Ils prennent de la même maniere les Pélicans, & laiſſent multiplier à l'infini les autres oiſeaux.

L'*Ibis*, l'*Oye* à plumage doré, la *Poule de Ris*, ou Poule de Damiette, le *Saqſaq*, connu autrefois ſous le nom de *Trochlus*, ſont proprement les oiſeaux du Nil. S'il y en a autre part, comme ſur le Lac de *Manzalé*, ils y ſont venus du Nil.

Il n'y a dans le Nil que les *Hippopotames* & les *Crocodiles*, qui puiſſent être appellés monſtres marins. Les *Hippopotames*, ou chevaux marins, ſont très communs dans la haute Egypte, ſur-tout vers les Cataractes. A peine en paroît-il, ſoit aux environs du Caire, ſoit dans la baſſe Egypte. Ces animaux ne vont jamais en troupe, & rarement on en voit deux enſemble. Ils ſont ſi défiants, & s'échappent avec tant de viteſſe de ceux qui les pourſuivent, que perſonne ne tente d'en prendre, ou par adreſſe, ou autrement.

Il n'en eſt pas de même des Crocodiles : on les prend de deux manieres; la premiere eſt toute ſimple. On prend la freſſure d'une vache, ou d'un buffle, ou de quelqu'autre ani-

mal Au milieu de cet appas, on met un croc : on l'attache enſuite a une longue corde, dont un bout eſt amené à terre ; on jette dans le Nil l'autre bout auquel eſt attaché la freſſure. Comme elle flotte ſur l'eau, le Crocodile ſe jette deſſus, & gobe l'amçon ; alors le Pêcheur tire ſa corde, amene le Crocodile juſqu'au bord, où les Arabes, qui ſont ſtilés à cela, l'aſſomment,

L'autre maniere eſt plus dangereuſe. On épie le Crocodile lorſqu'il eſt à terre, & qu'il dort étendu le long de quelque butte de ſable : un homme ſe coule doucement derriere la butte ; & dès qu'il eſt à portée de l'animal, il lui darde ſous l'aiſſelle ou ſous le ventre un pieu armé d'un crampon, qui tient à une longue corde. Le Crocodile bleſſé court ſe plonger dans le Nil, & entraîne avec lui le pieu ; le Pêcheur le ſuit, ſe ſaiſit de la corde, la tire, & amene le monſtre marin ſur le rivage, où il le tue. La pêche du Marſouin eſt à peu près ſemblable.

La chair du Crocodile eſt blanche, graſſe; & eſt un mets exquis, quand l'animal eſt jeune. Les femelles ne font jamais leurs œufs que ſur le ſable. Choſe bien ſinguliere, c'eſt que leurs petits ne ſont pas plutôt éclos, qu'ils ont la force de courir à toutes jambes vers le Nil. La mere n'a pas beſoin de les défendre, & de prendre garde qu'on les lui enleve.

Les Crocodiles croiſſent aſſez vîte, & ils ont ordinairement vingt à vingt cinq pieds de long. Plutarque ne leur donne que quarante ans de vie; mais les Arabes, qui les connoiſſent mieux, diſent qu'il y en a qui vivent juſqu'à cent ans.

CHAPITRE XI.

De l'Arbre qui porte la Ouate ; du Poivrier, & de la Laque ; de la Cire produite par les Lauriers ſauvages.

L'ARBRE qui porte la Ouate, ou cette eſpéce de Coton fin, ont on ſe ſert pour remplir des couſ-ns, pour fourrer des robes de cham-e, des veſtes, des courtepointes, c. croît de lui même en pleine cam-gne & ſans culture Les Siamois ez qui on en trouve beaucoup, le mment *Tonnchiou.*

L'Ouatier eſt de deux eſpéces diffé-ntes. Il y en a de grands & de tits ; les grands qui ſont de deux rtes, reſſemblent aſſez aux Noyers, ur la forme & la diſpoſition de urs branches. Le tronc eſt d'ordi-ire plus haut & plus droit, à peu ès comme le tronc des chênes.

L'écorce eſt hériſſée en certains endroits de groſſes épines courtes, larges par la baſe, rangées en file, & fort ſerrées. Les feuilles tiennent également des feuilles du Noyer, & des feuilles du Chataignier. Elles croiſſent toujours cinq à cinq. Leurs pédicules qui ſont fort courts, s'uniſſent à un ſixiéme qui eſt commun, lequel a ſouvent plus d'un pied de longueur. La fleur eſt de la forme & de la grandeur d'une Tulipe médiocre; mais ſes feuilles ſont plus épaiſſes, & elles ſont couvertes d'un duvet aſſez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas eſt épais, & d'un verd clair, ponctué de noir, & de la forme de celui des noiſettes, à la réſerve qu'il n'eſt pas haché & effilé par le haut, mais ſeulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci eſt commun aux deux eſpéces de grands Ouatiers. Voici maintenant en quoi ils différent. Les uns portent la fleur avant la feuille, les autres les feuilles avant les fleurs. Les premiers ſont plus épineux, &

plus

plus fournis de branches que les
derniers : ils ont la fleur de couleur
e Citron, & assez douce au tou-
her ; & les seconds sont rudes, &
'un rouge foncé au dedans, mais
âle & jaunâtre par dehors. Dans
s uns & dans les autres, il part du
nd de la fleur un grand nombre de
lets ou baguettes surmontées de pe-
ts sommets, lesquels sont en plus
and, ou plus petit nombre, mais
rtagées en quatre petits bouquets
dix baguettes chacun, placés au
nd de la fleur : à l'entre-deux des
uilles, & entre ceux-ci, il s'en
ve un cinquiéme, composé de seize
ces baguettes, au milieu desquel-
il s'éleve une espece de pistile un
ouvert par le haut. Dans ceux-là
contraire, les baguettes sont en
n plus grand nombre ; mais sans
re, & sans distinction. Pour ce
est du fruit, ou plutôt de l'étui
renferme la ouate, il est de fi-
e oblongue, & semblable aux
ues bananes anguleuses, que les
tugais appellent *Figos-carocas.*

L'Ouatier de la seconde, ou pour mieux dire de la troisiéme espéce, est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc & son branchage sont assez semblables à ceux de l'Acacia. Ses feuilles sont d'une grandeur médiocre, de figure ovale, & terminées en pointe. Elles sont couvertes par-dessus & par-dessous d'un petit duvet fort doux au toucher. Les maîtresses fibres, qui partent de la côte de la feuille, sont fort distinguées, & très-bien rangées. Les étuis qui renferment la ouate sont composés de deux tubes, terminés en pointe aux deux extrémités, & unis ensemble; ils sont ordinairement de la longueur de neuf à dix pouces & de la grosseur du petit doigt. Il y en a qui ont plus d'un pied de longueur : quand on les rompt dans leur verdeur, il en sort un lait gluant fort blanc, & l'on trouve au dedans la ouate bien pressée avec plusieurs pepins jaunes, de figure oblongue. Ces étuis pendent à des pédicules ligneux, lesquels ne son

que la branche de l'Arbre continuée,
qui forment cinq petits feuillages de
ſon écorce même à l'endroit où elle
y eſt unie.

Venons maintenant au Poivrier ;
c'eſt un Arbriſſeau rampant, qui pour
s'élever a beſoin d'appui. On le plante
au pied de quelque arbre, afin qu'il
puiſſe s'y attacher : on ſe ſert pour
cela à Siam d'un petit Arbre épi-
neux ; ou bien on lui met des Per-
ches en forme d'échalas, comme on
fait aux Haricots en Europe. La tige
a ſes nœuds ſemblables à ceux de la
Vigne. Le bois même quand il eſt
ſec, reſſemble parfaitement à du
carment, au goût près, qui eſt fort
acre. Cette tige pouſſe quantité de
branches de tous côtés, qui s'atta-
chent au hazard. La feuille quand
l'Arbre eſt jeune, eſt d'un verd uni
& blanchâtre, qui devient plus foncé
à meſure que l'Arbre croît. Elle gar-
de toujours ſa blancheur par-deſſus.
La figure eſt ovale ; mais vers l'ex-
trémité elle diminue, & ſe termine
en pointe. Elle a ſix nervures, dont

cinq qui partent de la principale vers le bas, pour venir s'y rejoindre en haut, forment trois autres ovales ſemblables à la premiere. On ne diſtingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures ſe communiquent les unes aux autres par un tiſſu de fibres aſſez groſſieres. Les plus grandes feuilles ont ſix pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. Les grains, avant leur maturité, ſont verds. Ils ſont attachés ſans pédicule. Ils ſont de la forme & de la groſſeur d'un gros plomb. Le Poivre, quoique verd, a déja beaucoup de force. Cet Arbre charge peu; il ne porte guére que ſept à huit onces de Poivre.

Pour ce qui eſt de la Laque, c'eſt principalement à Lahos, & à Camboye, qu'on la ramaſſe autour de deux diverſes ſortes d'arbres. Ce ſont certains Inſectes rouges aſſez ſemblables aux Fourmis, qui la travaillent à peu près de même, que les Abeilles travaillent la Cire, pratiquant au-dedans de petites cellules de

la même maniere. On croit que la Laque se forme de l'excrément de ces Insectes. D'autres assurent qu'elle se trouve autour de certains Arbrisseaux, qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a guére qu'un pouce ou un pouce & demi de diamétre : qu'elle se forme d'une espéce de rosée qui tombe tous les ans au mois de Juin & de Juillet ; & que certaines Fourmis rouges, friandes de cette rosée, couvrent en peu de temps tous ces Arbres. Ces deux relations si différentes en apparence peuvent, ce semble, se concilier, si l'on dit que ces Insectes, ou fourmis rouges, font de cette rosée non pas la Laque, qui est une espéce de marc, comme l'est la Cire par rapport au miel, mais ce suc qu'on en tire, & qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées ; & que pour la Laque, ils la font ou de leur propre excrément, qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussiere de certaines fleurs, ou d'autres matiéres terrestres, qu'ils ramas-

ſent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans ſes productions.

Les Iſles de la Mer, ſituées entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre, ſont bordées de Lauriers ſauvages, qui portent en Automne des grainès à peu près ſemblables à celles des Genevriers. On en remplit des Chaudieres, & on les fait bouillir avec de l'eau. A meſure que l'eau bout, la Cire vierge ſurnage, & ſe tient au-deſſus de l'eau. D'un minot de cette graine, on tire près de quatre livres de Cire. Elle eſt très-pure, & très-belle; mais elle n'eſt ni douce, ni maniable. Après quelques épreuves, on a trouvé qu'en y mêlant autant de ſuif de Bœuf, de Mouton, ou d'Agneau, que de Cire, on en faitdes Cierges beaux, fermes, & d'un très-bon uſage. Avec vingt-quatre livres de Cire, & autant de ſuif, on fera deux cens bougies, longues de plus d'un pied de Roi. On trouve une infinité de

ces lauriers dans les bois, & sur les bords de la Mer. Une seule personne cueilleroit aisément quatre minots de graine par jour. Cette graine pend par grappes aux branches de l'Arbre.

CHAPITRE XII.

Des Sauvages Natches ; Leur Religion, leurs Loix, leurs Assemblées, leurs Fêtes : Forme de leur Gouvernement : Cérémonies de leurs Mariages, & de leurs Funérailles : leur maniere de faire la Guerre, leurs Marches, leurs Campemens : Comment ils reçoivent les Ambassadeurs, qui viennent traiter de Paix.

LEs Sauvages Natches habitent sur la droite du Fleuve de Missisipi, à cent-vingt lieues de son embouchure : ce sont les seuls de ce continent-là qui paroissent avoir un culte réglé. Leur Religion, en certains points, approche assez de celle

des anciens Romains. Ils ont un Temple rempli d'Idoles : ces Idoles ont différentes figures d'Hommes & d'Animaux, pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur Temple ressemble à un four de terre, qui auroit cent pieds de circonférence : on y entre par une porte haute de quatre pieds, & qui n'en a que trois de largeur ; on n'y voit point de fenêtres. La voute de l'édifice est couverte de trois rangs de Nattes, posées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie. Par-dessus, & en dehors, sont trois figures d'Aigles de bois, peints en rouge, en jaune & en blanc. Au-devant de la porte est une espéce d'appenti avec une contre-porte, où le gardien du Temple est logé. Tout autour régne une enceinte de Palissades, sur laquelle on voit exposés les cranes de toutes les têtes, que leurs Guerriers ont rapportées des combats.

Dans l'intérieur du Temple, il y a des Tablettes posées à certaine dis-

tance les unes sur les autres. On y a placé des panniers de cannes, de figure ovale, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens Chefs, & à côté ceux des Victimes, qui se sont fait étrangler, pour suivre leurs Maîtres dans l'autre monde. Une autre Tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs Idoles.

Ils ont soin d'entretenir dans ce Temple un feu perpétuel; & leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec de Noyer, ou de Chêne. Les Anciens sont obligés de porter chacun à leur tour une grosse buche dans l'enceinte de la Palissade. Le nombre des gardiens du Temple est fixé, & ils servent par quartier : celui qui est en exercice, est comme en sentinelle sous l'appenti, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre; il l'entretient avec deux ou trois grosses buches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne se mettent jamais l'une sur l'autre, pour éviter la flâme.

De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand Chef, qui ayent la liberté d'entrer dans le Temple. Cette entrée est défendue à toutes les autres, aussi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux Manes de leurs Parens, dont les ossemens reposent dans le Temple. Les mets se donnent au gardien, qui les porte à côté de la corbeille, où sont les os du mort. Cette cérémonie ne dure que pendant une Lune : les plats se mettent ensuite sur les Palissades de l'enceinte, & sont abandonnés aux bêtes fauves.

Le Soleil est le principal objet de la vénération de ces Peuples : leur grand Chef prend la qualité de frere du Soleil, & a une autorité despotique sur tout le Peuple. Sa Cabanne est élevée sur une butte, & est de même construction que le Temple. Tous les matins le grand Chef honore de sa présence le lever de son frere aîné ; & le salue par plusieurs hurlemens, dès qu'il paroît sur l'Horison ; ensuite il donne ordre qu'on

allume ſon Calumet, (grande Pipe) & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire : puis élevant les mains au-deſſus de ſa tête, & ſe tournant de l'Orient à l'Occident, il lui enſeigne la route qu'il doit tenir dans ſa courſe.

Il y a dans cette Cabanne pluſieurs lits à gauche en entrant ; mais ſur la droite, il n'y a que le lit du grand Chef, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne conſiſte que dans une Paliſſade de cannes, & de joncs fort durs, avec une buche quarrée, qui lui ſert de chevet. Au milieu de la Cabanne, on voit une petite borne : perſonne ne doit approcher du lit, qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent ſaluent par un hurlement, & avancent juſqu'au fond de la Cabanne, ſans jetter les yeux du côté droit, où eſt le Chef ; enſuite on fait un nouveau haut, en élevant les bras au-deſſus de la tête, & hurlant trois fois. Si c'eſt une perſonne que le Chef conſidére, il répond par un petit ſoupir, & lui

fait ſigne de s'aſſeoir ; on le remercie de ſa politeſſe par un nouvel hurlement. A toutes les queſtions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre ; & avant que de prendre congé de lui, on fait traîner un ſeul hurlement juſqu'à ce que l'on ſoit hors de ſa préſence.

Lorſque le grand Chef meurt, on démolit ſa Cabanne, & on en conſtruit une nouvelle pour ſon ſucceſſeur. Les *Natches* croyent l'immortalité de l'ame ; lorſqu'ils quittent ce monde, ils vont, diſent-ils, en habiter un autre, pour y être récompenſés ou punis. Les récompenſes qu'ils ſe promettent, conſiſtent principalement dans la bonne chére ; & le châtiment, dans la privation de tout plaiſir. Ils obéiſſent ſi aveuglément aux volontés du grand Chef, qu'il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuſer ſa tête, s'il la demandoit. Un des principaux articles de leur Religion, ſur tout pour les Domeſtiques du grand Chef, eſt d'honorer ſes funérailles en mourant avec lui, pour

aller le servir dans l'autre monde, où ils esperent de jouir du plus grand bonheur à la suite de leur Chef.

Pour se faire une idée de cette étrange cérémonie, il faut savoir, que dès qu'il naît un grand Chef, un Héritier présomptif, chaque famille, qui a un enfant à la mammelle, doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince; & dès qu'ils ont l'âge compétant, on leur donne un emploi conforme à leurs talens: les uns passent leur vie ou à la chasse, ou à la pêche pour le service de sa table; les autres sont employés à l'agriculture; d'autres ne servent qu'à lui faire cortége. S'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie, pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux justemens, & se rendent à la Place qui est vis-à-vis du Temple, & où tout le Peuple est assemblé. Après avoir dansé, & chanté assez longtems, ils se passent au col une corde

de poil de bœuf avec un nœud coulant ; & auſſi tôt les Miniſtres prépoſés à cette exécution viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur Maître, & de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables, que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Cette même cérémonie s'obſerve pareillement à la mort des freres & des ſœurs du grand Chef. Les femmes ſe font toutes étrangler pour les ſuivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à la mammelle. On en voit néanmoins, qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler.

Ce Gouvernement eſt héréditaire : mais ce n'eſt pas le fils du Chef régnant qui ſuccéde à ſon pere ; c'eſt le fils de ſa ſœur, ou de la premiere Princeſſe du ſang : cette politique eſt fondée ſur la connoiſſance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne ſont pas ſûrs, diſent-ils, que les enfans de leurs femmes ſoient du ſang

Royal, au lieu que le fils de la sœur du grand Chef l'est du moins du côté de la mere.

Les Princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, & n'ont qu'un mari ; mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, & d'en choisir un autre parmi ceux de la nation, pourvû qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princesse lui fait casser la tête à l'instant : elle n'est point sujette à la même Loi ; car elle peut se donner autant d'amans qu'elle veut, sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect : il ne mange point avec elle ; & il la salue en hurlant, comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait, est d'être exempt de travail.

C'est le grand Chef qui nomme aux charges les plus considérables de l'Etat. Tels sont les deux chefs de Guerre, les deux maîtres des Cérémonies pour le culte qui se rend dans

le Temple ; les deux Officiers qui préſident aux autres cérémonies qu'on doit obſerver, lorſque des Etrangers viennent traiter de la paix ; celui qui a inſpection ſur les ouvrages ; quatre autres chargés d'ordonner les feſtins, dont on régale publiquement la nation, & les Etrangers qui viennent la viſiter.

Chaque année le Peuple s'aſſemble, pour enſemencer un vaſte champ de blé d'Inde, de féves, de citrouilles, & de melons. On s'aſſemble de la même maniere pour faire la récolte. Chaque Eté vers la fin de Juillet, le Peuple ſe raſſemble par ordre du grand Chef, pour aſſiſter au grand feſtin qui ſe donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits. Les uns apportent du gibier, les autres du poiſſon. Ce ſont des danſes preſque continuelles. Le grand Chef & ſa ſœur ſont dans une loge élevée & couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs Sujets. Les Princes, les Princeſſes, & ceux qui par leurs emplois ont un rang diſtin-

gué,

gué, se tiennent assez près du Chef, auquel ils marquent leurs respects & leurs soumissions par une infinité de cérémonies.

Rien de plus simple que les cérémonies de leurs mariages. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au pere de la fille, ou à son défaut, au frere aîné : on convient du prix, qui se paye en pelleteries, ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pourvû qu'ils croyent qu'elle changera de conduite, quand elle sera mariée. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier, ou excellent laboureur : ces qualités diminuent le prix, qu'on auroit droit d'exiger de lui pour le mariage. Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse avec ses amis ; & lorsqu'il a ou en gibier, ou en poisson, de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se ras-

ſemble chez les parens de la fille : on ſert en particulier les nouveaux mariés, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de ſa femme, & enſuite ſes propres parens; après quoi tous les conviés ſe retirent. Les nouveaux mariés reſtent enſemble juſqu'au lendemain ; & alors le mari conduit ſa femme chez ſon beau-pere : il y loge, juſqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une Cabanne particuliere.

Les Loix permettent aux *Natches* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent ; mais ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilége de faire cultiver leurs champs par le peuple, ſans lui donner de ſalaire, le nombre des femmes ne leur eſt point à charge. Ils ſe contentent d'envoyer querir le pere de la fille qu'ils veulent épouſer; & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes : dès-lors le mariage eſt fait. Quoiqu'ils ayent plu-

ſieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs Cabannes ; les autres reſtent chez leurs parens, où ils les vont voir quand il leur plaît.

Il y a certains tems de la Lune, où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. Ils ſont ſi peu jaloux, qu'ils prêtent quelquefois leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence vient de la liberté qu'ils ont de changer de femmes quand bon leur ſemble ; cependant, lorſqu'il leur eſt né quelqu'enfant de leur mariage, il n'y a que la mort qui puiſſe les ſéparer.

Lorſque cette nation fait un détachement pour aller à la guerre, le chef du parti plante deux eſpéces de mays bien rougis depuis le haut juſqu'en bas, ornés de plumes rouges, de fléches, & de caſſe-têtes rougis. Ces mays ſont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le Chef de guerre. Cette harangue conſiſte en

mille protestations de service, par lesquels ils l'assurent, qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile guerrier l'art de lever des chévelures, & qu'ils ne craignent ni la faim, ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés.

Lorsqu'un nombre suffisant de guerriers s'est présenté au Chef de guerre, il fait préparer chez lui un breuvage, qu'on appelle la médecine de guerre. C'est un vomitif, composé d'une racine, qu'on fait bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'eau. Les guerriers, quelquefois au nombre de trois cens, s'étant assis autour de la chaudiere, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie est de les avaler d'un seul trait, & de les rendre aussi-tôt par la bouche, avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le Chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la Campagne. Pendant ce tems-là les guerriers se rendent soir

& matin dans la Place, où après avoir bien danſé, & raconté en détail leurs grand exploits, ils chantent leur chanſon de mort.

Mais ces braves ſont ſi ſuperſtitieux, qu'après avoir fait toutes les cérémonies dont nous venons de parler, on les voit rompre tout-à-coup leur voyage, parce qu'ils auront, par exemple, entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files; quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent les devans, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue, pour obſerver toutes choſes, & en rendre compte auſſi-tôt. Ils campent tous les ſoirs à une heure de ſoleil, & ſe couchent autour d'un grand feu, ayant chacun ſon arme auprès de ſoi. Avant que de camper, ils ont ſoin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demi-lieue aux environs du Camp, afin d'éviter toute ſurpriſe. Jamais ils ne poſent de ſentinelles pendant la nuit; mais auſſi-tôt qu'ils

ont ſoupé, ils éteignent tous les feux. On indique un canton où ils doivent ſe rallier, en cas qu'ils ſoient attaqués pendant la nuit, & mis en déroute.

Comme les Chefs de guerre portent toujours avec eux leurs Idoles, ou ce qu'ils apellent leurs eſprits, bien enfermés dans des peaux, le ſoir ils les ſuſpendent à une petite perche rougie, qu'ils plantent de biais, en ſorte qu'elle ſoit panchée du côté des ennemis. Les guerriers avant que de ſe coucher, le caſſe-tête en main, paſſent les uns après les autres en danſant devant ces prétendus eſprits, & faiſant de grandes menaces du côté où ſont leurs ennemis.

Lorſque le parti de guerre eſt conſidérable, & qu'il entre ſur les terres ennemies, ils marchent ſur cinq ou ſix colomnes. Ils ont beaucoup d'eſpions, qui vont à la découverte; s'ils s'apperçoivent que leur marche ſoit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir ſur leurs pas. Il n'y a qu'une petite troupe de

douze ou vingt hommes qui se séparent, & qui tâchent de surprendre quelques chasseurs écartés des Villages. A leur retour, ils chantent les chévelures, qu'ils ont levées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter & danser quelques jours devant le Temple ; après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en larmes pendant cette cérémonie ; & essuyant leurs larmes avec les chévelures qui ont été enlevées, ils se cottisent pour récompenser les guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les *Natches*, comme tous les autres peuples de la Louysiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Pour mériter le nom de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves, ou levé vingt chévelures. Ceux qui pour la premiere fois ont fait un esclave, ou levé une chévelure, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, & ne mangent d'aucune

viande. Ils ne doivent se nourrir que de poisson & de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué, les feroit mourir par sortilége; qu'ils ne remporteroient plus d'avantages sur leurs ennemis, & que les moindres blessures qu'ils recevroient leur seroient mortelles.

On a un extrême soin que le grand Chef n'expose point sa vie, lorsqu'il va à la guerre. Si le cas arrivoit qu'il fût tué, les chefs du parti, & les autres principaux guerriers seroient mis à mort à leur retour: mais ces sortes d'exécutions sont sans exemple, par les précautions qui se prennent, pour le préserver de ce malheur.

Cette nation a comme toutes les autres ses médecins, qui sont ordinairement des vieillards, dont tout l'art consiste en diverses jongleries. Ils dansent, chantent, fument, en avalant la fumée du Tabac; & font des contorsions si violentes, que quoi qu'ils soient tout nuds, & qu'ils

doivent

doivent souffrir du froid, leur bouche est toujours écumante. Ils ont un petit panier, où ils conservent ce qu'ils appellent leurs esprits, c'est-à-dire, de petites racines de différentes espéces; des têtes de hiboux; de petits paquets de poil de bêtes fauves; quelques dents d'animal; des petites pierres ou cailloux, & d'autres fariboles. Ils ne mangent presque point tout le tems qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades.

Il paroît que pour rendre la santé à leurs malades, ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort,& étourdit les serpens par son odeur. Après s'être frottés les mains & le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux, sans craindre leur piqure qui est mortelle. D'autres incisent avec une pierre à fusil la partie affligée du malade; puis ils en sucent tout le sang qu'ils en peuvent tirer, & en le rendant ensuite dans un plat, ils crachent en même tems un petit morceau de bois, de

paille, ou de cuir, qu'ils avoient caché ſous la langue; & en le faiſant remarquer aux parens du malade : voilà, diſent-ils, la cauſe de ſon mal. Ces médecins ſe font toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain eſt aſſez conſidérable; mais s'il meurt, ils ſont aſſûrés d'avoir la tête caſſée par les parens, ou par les amis du mort. C'eſt à quoi l'on ne manque jamais : les parens même des médecins n'y trouvent point à redire, & n'en témoignent aucun chagrin.

Il en eſt de même de quelques autres Jongleurs, qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau tems. Ce ſont d'ordinaire des Vieillards fainéans, qui voulant ſe ſouſtraire au travail, que demande la chaſſe, la pêche & la culture des campagnes, exercent ce dangereux métier, pour faire ſubſiſter leur famille. Vers le Printems, la Nation ſe cottiſe, pour acheter de ces Jongleurs un tems favorable aux biens de la terre. Si la récolte ſe trouve abondante, ils gagnent conſidérablement; mais ſi elle

est mauvaise, on s'en prend à eux, & on leur casse la tête. Ainsi ceux qui s'engagent dans cette profession, risquent le tout pour le tout ; du reste leur vie est fort oisive : ils n'ont d'autre embarras que de jeûner, & de danser avec un chalumeau à la bouche, plein d'eau, & percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air, du côté des nuages les plus épais. Ils tiennent d'une main le *Sirouet*, qui est une espéce de hochet ; & de l'autre, leurs esprits, qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux, pour l'inviter à crever sur leurs campagnes.

Si c'est du beau tems qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs chalumeaux ; mais ils montent sur les toits de leurs cabannes, & du bras ils font signe au nuage, en soufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter sur leurs terres, & de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré, ils chantent & dansent autour de leurs esprits, qu'ils posent proprement sur une espéce d'oreiller ;

ils redoublent leur jeûne ; & quand le nuage eſt paſſé, ils avalent de la fumée de tabac, & préſentent leurs pipes au ciel.

Quoiqu'on ne faſſe point de grace à ces Charlatans, lorſqu'on n'obtient pas ce qu'on demande, cependant le profit qu'ils retirent, quand par hazard ils réuſſiſſent, eſt ſi grand, qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages, qui ne craignent point d'en courir les riſques. Il eſt à obſerver, que celui qui entreprend de donner de la pluie, ne s'engage jamais à donner du beau tems. C'eſt une autre eſpéce de Charlatans qui a ce privilége; & quand on leur en demande la raiſon, ils répondent que leurs eſprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorſqu'un de ces Sauvages meurt, ſes parens viennent pleurer ſa mort, pendant un jour entier. Enſuite on le couvre de ſes plus beaux habits, c'eſt-à-dire, qu'on lui peint les cheveux & le viſage, & qu'on l'orne de ſes plumages ; après quoi on le porte dans la foſſe qui lui eſt préparée, en

mettant a ſes côtés ſes armes, une chaudiere & des vivres. Pendant l'eſpace d'un mois, ſes parens vont dès le point du jour, & à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure ſur ſa foſſe ; chacun nomme ſon degré de parenté : Si c'eſt un pere de famille, la femme crie : mon cher mari, ah que je te regrette ! Les enfans crient : mon cher pere ; d'autres, mon oncle, mon couſin. Ceux qui ſont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois ; ils ſe coupent les cheveux en ſigne de deuil, ils ceſſent de ſe peindre le corps, & ne ſe trouvent à aucune aſſemblée de réjouiſſance.

Lorſque quelque nation étrangere vient traiter de paix avec les ſauvages *Natches*, on envoye des couriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le Grand Chef ordonne aux Maîtres de Cérémonies, de préparer toutes choſes pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les Etrangers ; car

ce n'eſt jamais le Chef qui fait cette dépenſe : ce ſont toujours ſes Sujets. On nettoye enſuite les chemins, on balaye les cabannes, on arrange les bancs dans une grande Salle, qui eſt ſur la butte du Grand Chef, à côté de ſa cabanne. Son ſiége qui eſt ſur une élévation, eſt peint & orné ; le bas eſt garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambaſſadeurs doivent faire leur entrée, toute la Nation s'aſſemble. Les Maîtres des Cérémonies font placer les Princes, les Chefs des Villages & les anciens Chefs de famille près du Grand Chef. Quand les Ambaſſadeurs arrivent, & qu'ils ſont à cinquante pas du Grand Chef, ils s'arrêtent, & chantent la paix. Cette Ambaſſade eſt ordinairement de trente hommes & de ſix femmes. Six des mieux faits, & qui ont les meilleures voix, marchent de front ; ils ſont ſuivis des autres qui chantent pareillement, réglant la cadence avec le hochet : les ſix femmes font le deſſus.

Quand le Chef leur fait dire de

s'approcher, ils s'avancent. Ceux qui ont les calumets, chantent & danſent avec beaucoup de légéreté, tournant tantôt autour les uns des autres, & tantôt ſe préſentant en face, mais toujours avec des mouvemens violens & des contorſions extraordinaires. Quand ils ſont entrés dans le cercle, ils danſent autour du ſiége ſur lequel le Chef eſt aſſis. Ils ſe frottent de leurs calumets depuis les pieds juſqu'à la tête; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui ſont à leur ſuite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous enſemble auprès du Chef, & le font fumer: ils pouſſent la premiere gorgée vers le ciel, la ſeconde vers la terre, & les autres autour de l'horizon; après quoi ils préſentent ſans cérémonie la pipe aux Princes, & aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambaſſadeurs en ſigne d'alliance vont frotter leurs mains ſur l'eſtomac du Chef, & ſe frottent eux-mê-

mes tout le corps; puis ils posent leurs calumets devant le Chef sur de petites fourches. Celui des Ambassadeurs qui est chargé particuliérement des ordres de sa Nation, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux Etrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du Grand Chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée; ensuite le Maître des Cérémonies allume un grand calumet de paix, & fait fumer les Etrangers, qui avalent la fumée du tabac. Le Grand Chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils se portent bien : ceux qui l'environnent, vont les uns après les autres leur faire la même politesse ; après quoi on les conduit dans la cabanne qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le soir, au soleil couchant, les Ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le Grand Chef, & le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabanne : ils étendent

à terre une grande peau, où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derriere lui, & posant ses mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie, qui se fait soir & matin pendant quatre jours, le Grand Chef retourne dans sa cabanne. Lorsqu'il rend la derniére visite aux Ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau, au pied duquel ils s'asseyent; les Guerriers de la Nation prennent leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau, & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre. Ils font ensuite aux Ambassadeurs des présens, qui consistent en des chaudiéres, des haches, des fusils, de la poudre, des balles, &c.

Le lendemain de cette derniére cérémonie, il est permis aux Ambassadeurs de se promener par tout le Village; ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. On leur donne alors tous les soirs des spectacles, c'est-à-

dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'aſſemblent dans la place, & danſent juſques bien avant dans la nuit. Quand ils ſont prêts à s'en retourner, les Maîtres des Cérémonies leur font fournir les proviſions néceſſaires pour le voyage.

Tel eſt le génie, telles ſont les coûtumes ſinguliéres des Sauvages *Natches*.

CHAPITRE XIII.

Adreſſe ſinguliere des Chinois à faire des fleurs artificielles, à imiter les fruits, les inſectes, les papillons : Arbriſſeau qui fournit la matiere dont on fait ces fleurs ; couleurs qu'on leur applique ; maniere de leur donner le luſtre.

LES Ouvriers Chinois, ſur-tout ceux qui ſont au Palais, manient la ſoie avec beaucoup d'adreſſe, & ſçavent peindre à l'aiguille toutes ſor-

es de fleurs sur des feuilles de pa-
ier. Elles ressemblent assez à ces
eaux colifichets, dont la broderie
epréſente des deux côtés les mê-
nes figures.

Les fleurs dont nous allons parler,
qui imitent si bien la nature, ne
ont faites ni de soie, ni d'aucune es-
éce de toile ou de papier ; c'est un
oseau, ou une espéce de canne, qui
orme la matiere qu'on y employe.
Du reste, on ne met en œuvre ni son
corce, ni sa racine, qui pourroit ce
emble s'effeuiller. C'est toute autre
hose ; mais il faut faire auparavant
onnoître quel est ce roseau, ou cet-
e espéce d'arbrisseau, d'où se tire
ette matiére.

Le *Tong-Tsao*, c'est l'arbrisseau dont
s'agit, croît dans des fonds om-
ragés & fort couverts. On lui a don-
é le nom de *Tongt-mou*,(il est aussi ap-
ellé ainsi) parce que, selon les Mé-
ecins Chinois, il est apéritif, laxa-
f, propre à ouvrir les pores, & à
ter les obstructions. Cet arbrisseau
roît sur le côté des montagnes. Ses

feuilles reſſemblent à celles du *Palma Chriſti*; le milieu de ſon tronc eſt rempli d'une moele blanche très-légére, & cependant aſſez unie & agréable à la vûe : on en fait des ornemens pour les perſonnes du ſexe.

La plante croît à la hauteur de plus d'une braſſe : ſes feuilles, dit un célébre Auteur Chinois, reſſemblent à celles du Nénuphar ; mais elles ſont plus graſſes : on trouve au milieu du tronc, ſous un bois ſemblable à celui des cannes, une ſubſtance très blanche. Elle eſt moins ſerrée que la chair du melon ; mais elle eſt auſſi unie, moins ſpongieuſe que les autres moëles, & en particulier, que celle du ſureau. Ce corps léger tient un milieu entre la nature du bois & des moëles ordinaires. Lorſque ces roſeaux ſont encore tendres, on les cuit, & on en fait un Rob. Ce ſuc épaiſſi en conſiſtance approchante des électuaires mols, (par exemple, du Thériaque ou du réſiné,) eſt doux & agréable ; ſi on le mêle avec des fruits il en reléve le goût, & les rend meilleurs.

Sa tige, dit le même Auteur, eſt
iviſée, comme le *Bambou*, par di-
ers nœuds, qui laiſſent entre deux
es tuyaux longs quelquefois d'un
ied & demi. Ces tuyaux ſont plus
ros au bas de la plante. On coupe
arbriſſeau tous les ans, & l'année
uivante il repouſſe. Pour préſerver
a moële de l'humidité qui lui eſt
ontraire, lorſqu'elle eſt hors de ſes
uyaux, il faut la tenir bien enfer-
née dans un lieu ſec, ſans quoi l'on
e pourroit plus la mettre en œu-
re.

Peut-être s'imaginera-t'on que le
Tong-tſao pourroit être la même cho-
e, que la plante appellée *Papyrus*,
ui croît dans des marais & dans des
oſſés autour du Nil, à la hauteur de
x coudées, & dont les Anciens ti-
oient la moele renfermée dans la ti-
e, & en faiſoient une eſpéce de
ouillie, dont enſuite ils lavoient des
euilles propres à écrire. C'eſt qu'en
ffet on tire de la moele du *Tong-tſao*
ne eſpéce de feuille, qu'on prend
'abord pour du papier; mais ces

feuilles ſont tout-à-fait différentes de celles du Papyrus. Elles ne conviennent enſemble, qu'en ce que leurs parties ligneuſes ſont également inflammables.

Les vertus médicinales qu'on attribue au *Tong-tſao*, le feront peut-être regarder, comme une eſpéce de ſureau plus moëleux.

Si ces connoiſſances peuvent aider à trouver en Europe un arbriſſeau ſemblable à celui, qui fournit aux Chinois la matiere dont ils font leurs fleurs artificielles, il ne ſera pas difficile à un Ouvrier Européen d'imiter & même de ſurpaſſer l'adreſſe Chinoiſe dans cette ſorte de travail; & il pourra bien plus finement appliquer les couleurs convenables ſur une matiere qui eſt très-propre à les recevoir, & à les conſerver dans leur vivacité & leur fraicheur. C'eſt ce artifice des Ouvriers Chinois, qu reſte à expliquer.

La premiére opération, qui conſiſte à réduire ces bâtons de moële en feuilles minces & déliées, n'eſt pa

'ouvrage de ceux qui font les fleurs. On les apporte ainſi préparées de la Province de *Kianguan*. On les prendroit d'abord pour de véritables feuilles de papier, que l'on auroit ainſi coupées pour quelque deſſein particulier.

La piéce de moële plus ou moins groſſe & longue, ſelon que l'on veut les feuilles plus ou moins larges, ſe met ſur une plaque de cuivre, entre deux autres plaques fort déliées; & en même tems que d'une main on la fait gliſſer doucement dans cet entre-deux des plaques, de l'autre main, avec un couteau ſemblable au tranchet dont les cordonniers coupent leur cuir, on enleve une mince ſuperficie qui ſe développe, de même qu'on enleve avec le rabot des eſpéces de rubans de deſſus une piéce de bois bien polie: ce qu'on leve ainſi de la moële, reſſemble à de larges bandes de papier ou de parchemin très-fin; on en fait des paquets, & les Ouvriers les employent à faire leurs fleurs artificielles. Sur quoi il

faut obſerver, que pour empêcher ces bandes ou pellicules de moele de ſe déchirer en les maniant, lorſqu'il s'agit de les peindre ou de les façonner, il faut les tremper dans l'eau d'une main légére, en les y plongeant, & en les retirant à l'inſtant. Il ſuffiroit même de les laiſſer quelque tems avant cette opération dans un lieu frais & humide. Avec cette précaution, il n'y a point à craindre qu'elles ſe rompent, ou qu'elles ſe déchirent.

Il y a une autre obſervation à faire ſur les couleurs qu'on applique. Les Ouvriers Chinois n'y employent que des couleurs douces, où il n'entre ni gomme, ni mercure, ni ceruſe, ni alun, ni vitriol. Ces couleurs ſont ſimplement à l'eau, & ne ſont pas plus fortes. On voit dans le lieu où travaillent ces ouvriers, diverſes petites feuilles auxquelles on a donné différentes teintures; c'eſt là comme la préparation aux autres couleurs, que différens Peintres doivent leur appliquer pour les peindre au naturel. Ce travail, lorſqu'on veut y faire

re de la dépense, est fin & recherché. Il est cependant vrai que ces ouvrages ne se vendent pas bien cher, quoiqu'il faille plus d'un jour, pour achever les plus petites fleurs avec leurs pieds & leurs feuilles. On leur donne les différentes figures qu'elles doivent avoir, en les pressant sur la paume de la main avec des instrumens faits pour cela. C'est avec des pincettes déliées, que les Ouvriers les saisissent, & ils les unissent avec de la colle de *Nomi*, qui est une espéce de ris bien cuit & épais. Le cœur des fleurs, par exemple, des roses, se fait des filamens de chanvre très-déliés & colorés. Les petites têtes que portent les filamens, sont de la même matiere.

Les Ouvriers Chinois donnent le lustre aux fleurs, en appliquant les pellicules du *Tong-tsao* déja peintes sur de la cire fondue. Mais il faut joindre beaucoup d'adresse à une grande attention, pour que la cire ne soit ni trop chaude, ni refroidie, l'un ou l'autre de ces inconvéniens

étant capable de gâter l'ouvrage. Il faut de plus choisir un jour serein, parce qu'un tems pluvieux n'est point propre a ce travail. Ils ont un moyen plus aisé ; c est de tremper un pinceau dans la cire fondue, de le passer délicatement sur la feuille, & de la frotter avec un linge.

C'est avec la moële du même arbrisseau, qu'ils imitent parfaitement les fruits, les petits insectes qui s'y attachent, & sur-tout les papillons. On ne peut rien voir de plus naturel. Voici comment ils s'y prennent. S'ils veulent, par exemple, faire une pêche, & la rendre semblable à la pêche naturelle, ils font avec des cannes très-déliées, & fendues finement, la carcasse de la figure & de la grosseur de la pêche. Ils rempliſſent le dedans d'une pâte composée de la sciure de ce bois odoriférant, dont on fait des bâtons de parfums, & ils y mêlent de la sciure d'un vieux pêcher, qui donne au fruit l'odeur de la pêche. Ensuite ils y appliquent la peau, qui consiste en une ou deux

couches des feuilles de *Tong-tsao*, qui représentent bien plus naturellement la peau d'une pêche, que ne fait la soie, & même la cire la mieux préparée ; après quoi ils y donnent les couleurs convenables.

Plus communément ils prennent des bâtons ou des piéces de moele de canne, ou de roseau ordinaire, qu'ils unissent avec de la colle forte, & dont ils font le corps du fruit. Après l'avoir perfectionné avec le ciseau, ils étendent une couche de pâte odoriférante, & quand tout est sec, ils y appliquent une feuille de papier, qu'ils couvrent ensuite de la feuille de *Tong-tsao* ; après quoi on peint le fruit, on le cire, & on le frotte avec un linge pour le lustrer.

Les ailes des papillons si artistement travaillées, qu'on les prendroit pour des naturelles, se font avec le même artifice que les feuilles de certaines fleurs. Ce sont ces papillons, qu'on nomme à la Chine *Yefer*, feuilles volantes. Il y en a dont les couleurs sont si brillantes &

si variées, qu'on leur donneroit volontiers le nom de fleurs volantes. Auſſi eſt-ce dans les parterres les mieux fleuris qu'ils s'engendrent.

On voit à la Chine un citron inconnu en Europe, & qui eſt fort eſtimé, & par ſa beauté, & par ſon odeur qui eſt très-douce, & qui dure long-tems. On le confit tout entier avec le ſucre, & c'eſt une excellente confiture. Sa figure extraordinaire le fait nommer par les Chinois *Fo-cheou*, c'eſt-à-dire, main du Dieu *Fo*. On croit voir en effet les doigts d'une main qui ſe ferme. Les Ouvriers qui imitent ce fruit avec la moële de *Tong-tſao*, mettent divers fils de fer ſous la matiere, qui figurent les doigts, & les tiennent en raiſon. Ce fruit eſt rare par ſa figure. On en trouve de la grandeur des plus gros citrons.

CHAPITRE IV.

Situation & Etendue de la petite Tartarie ; quelle eſt l'autorité, & quels ſont les revenus du Kan : Mœurs, Coûtumes & Religion des Tartares Précops, Nogais, Circaſſes, & Kalmouchs.

LE Kan de la petite Tartarie eſt Maître d'un fort grand Pays. Il eſt regardé comme l'héritier préſomptif de l'Empire Turc, au défaut des enfans mâles des Oſmans. Malgré tous ſes grands Titres, il ne laiſſe pas d'être Vaſſal du Grand Seigneur, qui l'établit & le dépoſe à ſa volonté, obſervant cependant de ne jamais faire mourir le Dépoſé, & de lui ſubſtituer toujours un des Princes du Sang.

Ces Princes du Sang de Tartarie, qu'on nomme Sultans, ne ſont pas éloignés des affaires, ni enfermés comme ceux de Turquie; on leur donne

les grands emplois, & chacun a ſa Maiſon & ſon Appanage. Le droit de leur naiſſance leur attache quantité de braves gens, qui ſe dévouent à leur intérêt & à leur fortune; ce qui cauſe ſouvent des mouvemens dans l'Etat, & en cauſeroit de plus fréquens, ſi ces Sultans étoient riches: mais ordinairement ils ne le ſont guére.

Le Kan lui-même l'eſt aſſez peu pour un Souverain. Les rentes de ſes terres, une partie des Doüanes, & quelques légers impôts font preſque tout ſon revenu; il eſt vrai auſſi qu'il n'a pas de grandes dépenſes à faire. Sa garde de près de deux mille hommes eſt entretenue par le Grand Seigneur. Les plus nombreuſes Armées ne lui coûtent rien, ni à lever, ni à faire ſubſiſter. Les Tartares ſont tous Soldats: le rendez-vous n'eſt pas plutôt aſſigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux, & toutes leurs proviſions. L'eſpérance du butin, & la licence de piller leur tient lieu de ſolde.

Les Tartares soumis à l'obéissance
u Kan portent les différens noms
e Précops, de Nogais, de Circasses,
c de Kalmouchs. On appelle Tar-
ares Précops, ceux qui habitent la
rande presqu'Isle de Krimée, qui
st la Chersonèse Taurique des An-
iens. On lui donne 70. ou 80. lieuës
e longueur, sur environ cinquante
euës de largeur. Sa figure ressemble
ssez à celle d'un triangle, dont la
ase du côté du Midi présente une
haîne de hautes Montagnes, qui
ur un front presqu'égal, s'avancent
ans le Pays à une profondeur de huit
u dix lieuës. Les deux côtés sont de
randes Plaines fort ouvertes, où les
ents s'engouffrent, & soufflent avec
ureur. Il n'y a dans toute la Krimée
ue six ou sept Villes, qui en méritent
e nom: Bagchsaray, Kaffa, Karasou,
Guelo, Orkapi, & la forteresse de
Tegnikalé.

Bagchsaray, Capitale du Pays, &
e séjour ordinaire du Kan, est située
u milieu des terres: c'est une Ville
l'environ mille feux, mal tenue, &
nal bâtie.

Les terres, quoique bonnes, ne ſon
pourtant pas cultivées ; celles don
on a ſoin produiſent d'excellent blé
Les jardins & les pâturages occupen
beaucoup de terrein. Les eaux vive
manquent dans les plaines ; on y
ſuppléé par quantité de puits fo
profonds, qui en fourniſſent abon
damment à des Villages entiers. L
climat ſeroit aſſez tempéré, ſi les ven
étoient moins furieux : mais en hive
le froid perçant du vent de Nord n'e
pas ſupportable.

Les Tartares Précops ont la taill
médiocre, & aſſez bien priſe. Leu
conſtitution eſt des plus robuſte
Accoûtumés de bonne heure à ſouf
frir la faim & la ſoif, le froid &
chaud, ils ſe contentent de peu quan
ils ont peu ; & quand la fantaiſie leu
en prend, ils font ſans s'incommode
les plus grands excès. Leur langue e
un jargon de Turc mal arrangé
mal prononcé, tel que ſeroit
François dans la bouche d'un Suiſſ
Leur Religion eſt le Mahométiſme
tel que les Turcs le profeſſent.

Quoiqu

Quoique la pluralité des femmes leur ſoit permiſe, il s'en trouve peu qui en ayent plus d'une ; ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre. La même Loi leur interdit l'uſage du vin ; ils ne font pourtant pas ſcrupule d'en boire quand ils en trouvent. Ils diſent qu'il eſt parfaitement bien défendu aux hommes d'une profeſſion tranquille, tels que ſont les gens de Loi & les Marchands ; mais qu'il donne du cœur au Soldat, tels qu'ils ſont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui ſubſtituent une autre boiſſon très-forte, & très enivrante, qu'ils font avec le lait aigre, & le millet fermenté, & qu'ils appellent *Boſa*. Leur nourriture ordinaire eſt la viande, le lait, & une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempé à l'eau. Ils ne mangent ni légumes, ni herbages ; ils diſent que c'eſt la nourriture des bêtes. La chair de cheval eſt pour eux un mets exquis. La maniere de l'apprêter eſt de lui donner une légere cuiſſon ſur les charbons, ou s'ils ſont en

voyage, de la laiſſer bien friander ſous la ſelle ; quand ils ont avec cela du lait de Cavale, leur repas leur ſemble délicieux. Les Précops ont deux grands défauts ; ils ſont hardis menteurs & extrêmement intéreſſés. Leur contingent en tems de guerre, eſt de vingt ou trente mille hommes.

Les Tartares Nogais ſont errans par les déſerts à la maniere des anciens Scythes, dont ils ont retenu l'humeur farouche, & toute la rudeſſe. Leur pays commence depuis la ſortie de l'Iſthme de Krimée, & s'étend ſur des eſpaces immenſes en Europe & en Aſie, depuis le Budziak juſqu'au fleuve Koubam, qui les ſépare d'avec les Tartares Circaſſes. Les Nogais ſont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voiſins, & plus méchans hôtes. On lit tout cela dans l'air de leur viſage, qui eſt affreux & difforme. Ils naiſſent les yeux fermés, & ſont pluſieurs jours ſans voir. Leur Langue n'eſt pas ſi mêlée de Turc que celle des Précops. Ils n'ont parmi eux ni

Bourgs, ni Villes, ni Habitations fixes. Leurs maisons sont des chariots couverts, sur lesquels ils transportent incessamment d'un lieu à l'autre leurs familles, & leurs bagages. Quand ils veulent faire halte quelque part, ou pour la commodité de quelque riviere, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espéces de grandes huttes couvertes de feutre, autour desquelles ils font des parcs de pieux pour la sureté de leurs familles & de leurs troupeaux. Ils ont un Chef, à qui ils donnent le nom de Bey. Ceux de Budziak sont gouvernés par un Seigneur de confiance, que le Kan a soin de leur envoyer, & qui est quelquefois Sultan. Leur nourriture est le lait, la chair & le boza, dont ils font des débauches outrées; quand il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin, où ils invitent leurs amis, & où ils boivent à crever. C'est des Nogais que le Kan tire les plus nombreuses troupes. Ils peuvent fournir

dans un beſoin juſqu'à cent mille hommes. Chaque homme a ordinairement quatre chevaux ; celui qu'il monte, un autre pour changer, & qui porte ſes proviſions, & les deux autres pour charger les eſclaves & le butin. Alors malheur aux Provinces ſur leſquelles ils tombent! Leurs marches reſſemblent aux incendies, & aux ouragans ; par-tout où ils paſſent, ils ne laiſſent que la terre nue.

Une coûtume aſſez ſinguliere des Nogais, eſt celle qu'ils obſervent à leurs mariages. Quelques parens & amis communs de l'époux & de l'épouſe ſe partagent en deux bandes, & combattent enſemble pour ſe faire de légeres playes, d'où il puiſſe ſortir quelque goutte de ſang; ce qui, ſelon eux, eſt un préſage, que les enfans mâles qui viendront un jour de ce mariage, ſeront de braves guerriers. C'eſt une autre coûtume établie parmi eux, qu'à la naiſſance de leurs enfans, les parens & les amis viennent à la porte du pere faire un grand bruit de chaudrons & de marmites,

pour effrayer, disent-ils, & faire fuir le Diable, afin qu'il n'ait aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Les Tartares Nogais payent pour tribut annuel au Kan 2000. moutons, qu'ils lui envoyent en trois différentes fois. Au grand Bairam, ils sont obligés de lui envoyer souhaiter les bonnes fêtes par quatre de leurs principaux Mirzas, (qui sont comme nos Gentils-hommes titrés) avec un présent de quelques chevaux, & de deux oiseaux de proye dressés pour la chasse. Le Kan donne à chacun de ces Mirzas un habit complet.

La justice de ce pays est brieve. Quand un Nogais a blessé mal-à-propos un de ses camarades, on fait venir tous les voisins du coupable, & les parens & amis du blessé avec un fouet à la main: on bat le criminel, jusqu'à le laisser souvent pour mort. Si c'est un assassinat, on fait mourir le meurtrier sans miséricorde; mais si c'est un duel dans les formes, & qu'on prouve que tout s'est passé sans aucune supercherie, qui est mort est mort.

On ne trouve dans tout leur pays que les reſtes d'une ancienne Ville, où il y a pluſieurs tombeaux de marbre, avec des Inſcriptions Grecques & Latines à demi effacées. Il y a une palanque près de la riviére qui vient des environs d'Azak, où ils tiennent une garde pour veiller ſur les Coſaques, & pour les empêcher d'entrer à l'improviſte dans leur pays.

Leurs tentes ont la figure d'un moulin à vent. La cheminée reſſemble à un paravent, qui tourne avec le vent, pour ne pas être incommodés de la fumée. On diſtingue la tente d'un Mirza des autres, par la forme d'un ſabre qui eſt au-dehors ſur la cheminée. Quand ils veulent célébrer une fête, ou faire un mariage, ils tuent un cheval: de la chair ils font des hachis, & ſervent la tête entiere. S'il y a dans la troupe une perſonne diſtinguée, on lui ſert le boyau gras du cheval, qui eſt le mets par excellence; dans leurs courſes, ils en portent de ſecs & de fumés, dont ils régalent ceux qui ſe diſtin-

guent dans le combat, ou qui font le plus gros butin, qu'ils ne laissent pas de partager par égales portions.

Ces Tartares peuvent soutenir la faim cinq à six jours. Les chevaux ont cela de commun avec eux. Ils entreprennent souvent des courses de trois mois, sans porter aucune provision, contens de ce que le hazard leur présente.

Il n'y a point de montagnes dans leur pays; ce sont de grandes plaines arrosées de quelques rivieres, dont ils cultivent les bords, & y sément leur millet. Dans les courses qu'ils font, quand ils approchent d'une Ville, ils disent, qu'ils en sentent l'air de plus de deux lieues, celui qu'ils respirent à la campagne étant infiniment plus pur que celui des Villes.

En tems de guerre, ils sont obligés de fournir au Kan quarante mille hommes; mais ils en fournissent toujours soixante, ne pouvant vivre que par le butin qu'ils font sur les terres de leurs ennemis ou de leurs voisins.

Les Gentils-hommes portent tou-

jours un oiſeau ſur le poing. Il n'y a rien qui puiſſe les engager à faire la moindre action qui déroge à leur nobleſſe, qu'ils ne connoiſſent pourtant que par tradition.

Voici la maxime qu'ils obſervent pour aller à la guerre. Ils regardent toutes les treiziémes années comme malheureuſes : un Nogai n'y va point avant l'âge de quatorze ans. Il n'y va point non plus dans ſa vingt-ſixiéme, trente-neuviéme année, &c. & il ne porte même dans ces années aucune ſorte d'armes, qui ſe tourneroient, diſent ils, contre lui, & qui lui procureroient la mort. Ils prétendent tenir cette révélation d'un de leurs Prophétes ; & ils aſſurent qu'on n'a vû revenir dans le pays aucun de leurs Guerriers, qui ſoit allé en courſe dans ces années malheureuſes. Ils paſſent ces années dans le jeûne & la priere. Il leur eſt encore défendu dans ce tems là de contracter mariage, ou de porter ſur leur corps le poids d'une livre peſant. Mais cette année climatérique paſſée, ils font un grand feſtin

t leurs parens & amis, où ils s'enni-
vrent de leur *Bosa* fait de millet fer-
menté, & qui a la force de l'eau-
de-vie.

Les Nogais n'ont ni bled, ni vin, ni sel, ni huile, ni épiceries. Ce mil-et, & le lait de leurs jumens, est eur nourriture ordinaire. Ils ne laiſ-ent pas d'avoir des bœufs, des mou-ons & de la volaille. Ils font bouillir e lait jusqu'à ce qu'il devienne dur omme une pierre : alors ils le met-ent en pelottes, & le font encore écher au soleil ; quand ils veulent 'en servir ils le délayent dans de eau, & en font une boisson qui leur aroît délicieuse dans les grandes haleurs.

Les Tartares Circasses habitent 'Adda, qui confine du côté du Nord vec les Nogais, du côté du Sud à a Mer noire, du côté de l'Est à a Georgie, & du côté du Couchant u Bosphore cimmérien, & au golfe qui les sépare de la Krimée. ur ce golfe il y a une échelle, ou ort de Mer d'un très-grand trafic,

nommé Taman. On en tire du Cavar, de la mantegue, des cuirs, du miel, de la cire, &c. La Douane se paye moitié au Grand Seigneur, & moitié au Kan; chacun en retire trois pour cent.

Les Circasses des montagnes font leur demeure dans les bois, & ne sont pas si sociables que les autres; ceux des plaines ont des Villages & quelques petites Villes sur la Mer noire, où il y a du commerce. Les Beys, ou les Seigneurs qui les gouvernent, trafiquent de leurs vassaux; & les peres & meres de leurs enfans. Les Circasses passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse, que vaillans à s'en servir dans le combat; on peut dire que ce sont les moins belliqueux de tous les Tartares.

Un côté de la Circassie est plein de hautes montagnes, & de profondes vallées, ombragées de quantité de grands arbres. La Capitale de ce canton est Kabartha. C'est de-là que le Kan de Krimée tire ses plus grandes richesses en esclaves. Tout le monde

y eſt d'une beauté enchantée. On n'y voit perſonne marquée de la petite vérole, par la maniere dont ces peuples gouvernent leurs enfans dans leur jeuneſſe.

Il y a un Bey qui commande dans cette province, ſous l'autorité du Kan, & qui a pluſieurs autres Gouverneurs ſous lui. Ils ſont obligés de donner pour tribut au Kan 300. eſclaves, ſavoir 200. jeunes filles, & 100. garçons, qui ne paſſent pas l'âge de vingt ans. Souvent les Beys donnent leurs propres enfans, pour encourager les peres & meres à ne pas ſouſtraire les leurs.

Lorſque les Beys Circaſſes ne ſont pas d'accord entr'eux, ils envoyent demander au Kan un Aga, & quelquefois un Prince du Sang, pour terminer leurs différends. Ces Commiſſaires ne s'en retournent pas les mains vuides. On leur fait préſent de ce qu'il y a de plus beau & de mieux fait : on peut dire enfin, que l'on fait en Circaſſie un trafic d'hommes & de femmes, comme l'on fait ailleurs des autres marchandiſes.

Les Tartares Circaſſes ſe nourriſſent mieux que les Nogais Ils mangent tous les jours du bœuf, du mouton, & de la volaille, & preſque jamais du cheval. Leur pain eſt un peu différent de la nourriture des Nogais. Il eſt de farine de millet pétrie à l'eau, dont ils font une pâte molaſſe, qu'ils cuiſent à demi dans des moules de terre, & qu'ils mangent preſque brûlante.

Le pays eſt beau, & rempli d'arbres fruitiers, mais ſans culture, & arroſé de bonnes eaux. L'air y eſt auſſi très-bon & très-ſain. Et voilà ſans doute ce qui contribue le plus à donner aux Circaſſes cette fleur de beauté, que les autres Tartares n'ont point.

Ces peuples eſtiment fort les Chrétiens; ils ſe diſent deſcendus des Génois, qui ont long-tems poſſédé la principale partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des Villes qu'ils y avoient bâties. Les Beys Circaſſes ſont généralement Mahométans, bons ou mauvais; & ils ne le ſont que

par complaiſance pour les Tartares, avec qui ils ont des rapports continuels. Pour le peuple, il n'eſt ni Chrétien, ni Mahométan. Il n'a l'uſage ni du baptême, ni de la circonciſion. Ils ont une langue particuliere, & toute différente de celle des autres Tartares; mais qui paroît être d'une grande douceur. On ne voit parmi eux d'autres exercices de religion, que quelques aſſemblées ſuperſtitieuſes, qu'ils font en certains tems ſous de grands arbres auxquels ils attachent des bougies, pendant que celui qui leur ſert de Papas, fait à leur tête trois fois le tour de l'arbre en marmotant quelques prieres. Ils mangent généralement, & publiquement de la chair de pourceau.

Les Circaſſes, qui ſont un ſi beau peuple, ont d'un côté pour voiſins les Tartares Kalmouks, qui ſont des monſtres de nature. Quand on les regarde en face, on ne ſait de quelle couleur eſt leur viſage, ni où ſont leurs yeux, & leur nez. Une partie de ces Kalmouks eſt tributaire du

Kan, & l'autre partie du Czar. Ils ſont obligés tous les ans au grand Bairam d'envoyer une députation au Kan de Krimée, pour lui ſouhaiter les bonnes fêtes, & lui apporter le tribut, qui conſiſte en deux chariots couverts; un attelé de quatre chevaux, l'autre de deux chameaux, dans lequel il y a deux peliſſes de martres zibelines, l'une pour le Prince, & l'autre pour la Sultane Validé ſa mere, ou pour la premiere de ſes femmes. Ils donnent auſſi des peliſſes de martres aux premiers Princes fils ou freres du Kan, de même qu'à ſon premier Viſir, & au Moufti.

Le Chef de la députation eſt un des principaux Kalmouks. Quand ils ſont à la porte ou à l'Iſtme de la Krimée, ils font avertir le Kan de leur arrivée. On appelle en François Porte-Or, & en Turc Or-Kapi, la petite Ville bâtie ſur cette langue de terre, qui joint la Krimée à la terre ferme. Dès que le Kan eſt averti que les Députés Kalmouks ſont à Or-Kapi, il leur envoye un Chiaoux, avec

rdre de les faire entrer, & de les
efrayer jusqu'a la Capitale. Ils sont
lmis à l'audience le second jour.
e Kiaia du Visir va les prendre à
ur logement, & les conduit au
alais avec leurs présens. On leur
onne le Kaftan; ensuite deux Ka-
gis Bachis les prennent chacun par-
essous les bras, & ils sont menés de
sorte jusqu'à l'appartement. Alors
se prosternent jusqu'à terre, &
i baisent le bas de la veste. Le Kan
ur dit qu'ils sont les bien venus. Le
emier Député l'assure de la fidélité
tous les Kalmouks, & lui offre
s présens. Un moment après on
s fait tous passer à l'appartement
Visir où ils sont régalés de
ffé, de sorbec, de parfum, suivant
coûtume des Turcs. Le Kan leur
it fournir pendant leur séjour à
agchsaray une subsistance journa-
ere, en pain, viande, volailles,
iceries, beurre, bois, orge & paille
our leurs chevaux. Il leur donne
es vestes de drap à l'audience de
ongé.

On ſçait que les Kans des Tartares prennent le nom de *Guirai* ; voici d'où leur vient ce nom. Il y a environ deux ſiécles, que les petits Tartares ſe trouverent dans une grande confuſion de guerres civiles, où tous leurs Princes périrent, à l'exception d'un ſeul âgé de dix ans qu'un laboureur nommé *Guirai* ſauva par compaſſion. Les Tartares ſe partagerent en pluſieurs factions ; & la guerre devint parmi eux longue & ſanglante. S'en étant enfin laſſés, & ne pouvant s'accorder ſur le choix d'un Prince, ils convinrent enfin que s'ils pouvoient en trouver un de la race de leurs Kans, ils le mettroient ſur le Trône. Alors *Guirai* préſenta le jeune Prince qui avoit dix-huit ans & qu'il fit reconnoître à pluſieurs marques certaines. Les Tartares ſe ſoumirent à lui, & la tranquillité fut rétablie. Le jeune Kan voulant donner à ſon nourricier & à ſon libérateur des marques de ſa reconnoiſſance, le fit appeller, & lui demanda quelle grace il déſiroit de lui. Le

bo

bon laboureur lui dit, qu'à ſon âge
es richeſſes & les emplois ne le tou-
choient plus ; mais que ſenſible en-
core à l'honneur, il le prioit de
prendre ſon nom, & d'obliger les
Princes ſes deſcendans à le porter :
c'eſt depuis ce tems-là, que les
Princes Tartares joignent le nom de
Guirai à leur nom de Circonciſion.

CHAPITRE XV.

Cours du Gange ; opinion que les Indiens ont de ce fleuve : Description de l'Iſle de Ceylan : Du nom des Empereurs Mogols ; du fameux Pagode de Cachi, de Ponticheri, de Saint Thomé, de Golconde, de Maduré, & de quelques autres principales Villes des Indes.

LEs Indes Orientales ſont partagées naturellement par cette chaîne de Montagnes de Gate, qui s'étendent depuis l'extrémité de la Mer méridionale, juſqu'à la partie la plus ſeptentrionale. Elles commencent au Cap de Comorin, & ſe terminent au mont Ima. Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens Géographes, ils ont appellé de ce nom tous les Peuples qui étoient au-delà de ce fleuve, juſqu'à la Mer orientale; & parce que Delhi a été long-tems

le séjour des Souverains, on l'a regardée comme la Capitale des Indes : aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays, qui est renfermé entre l'Indus & le Gange.

On ne peut dire certainement en quel endroit l'Indus prend sa source. C'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens ; d'autres la mettent plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le Midi comme le Gange : avec cette différence que le Gange va un peu vers l'Orient, & que l'Indus au contraire se détourne vers l'Occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand, & le plus fameux fleuve de toute l'Asie. Sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute céleste : c'est, disent ils, un de leurs Dieux, qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima. C'est de-là que traversant divers Etats, & dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs Villes célébres, dont la plus fameuse, disent

les Indiens est *Cachi* : puis il passe dans le Royaume de Bengale, & se jette dans la Mer par plusieurs embouchures différentes.

A entendre les Indiens, le Gange est une riviére sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux pour mourir sur ses bords, sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange; que les malades se font porter sur ses bords; que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, & les envoyent jetter dans ce fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde, est d'un grand profit aux Pénitens Indiens. Ils en rempliſſent des Bambous, qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds; & mettant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher

une eau si salutaire. Ils prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais se corrompre. Cette haute idée que les Indiens ont du Gange, leur vient de la persuasion où sont presque tous les peuples idolâtres, que les grandes rivières sont la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. De plus il est certain que les Indiens ont oui parler du Paradis Terrestre, du fleuve qui l'arrose, & de l'arbre de vie; & il est vraisemblable que ne connoissant point de plus belle rivière que le Gange, ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du Paradis terrestre, qu'ils ont reçue par tradition de leurs peres, ils ont mêlé dans la suite, selon leur génie, plusieurs fables: par exemple, que le Gange traverse un jardin délicieux, dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent, & leur donnent un siécle de vie; en sorte que celui qui à la fin de chaque siécle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assûrer une vie sans fin. Ils ajoutent,

comme une chose certaine, qu'on en a vû qui ont vécu jusqu'à 300. ans, parce que, disent ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années ; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du quatriéme siécle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit l'Indus & le Gange, parcourons maintenant les endroits les plus remarquables qui sont sur les deux côtes de l'Inde, & commençons par la fameuse Isle de Ceylan. Le Roi de Portugal ayant un jour demandé des nouvelles de cette Isle à un de ses Officiers, qui revenoit des Indes, cet Officier lui répondit : que c'étoit une Isle dont les mers qui l'environnoient étoient semées de perles, dont les bois étoient de cannell, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cristal, en un mot, le lieu que Dieu avoit choisi pour le Paradis Terrestre. Cette description est sans doute exagérée ; mais on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle Isle

ui ſoit au monde. Les Indiens l'ap-
ellent *Cachi* ; & tous les Idolâtres de
Aſie la regardent comme le ſéjour
e leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui
ſt une des principales Divinités In-
iennes, y a demeuré, à ce qu'ils pré-
endent. Les Pégouans aſſûrent qu'*A-*
ouman, Singe célébre qu'ils adorent,
a accompagné Vichnou métamor-
hoſé en *Ramen*. Les Siamois diſent,
ue leur Dieu *Somonacodon* a un de
es pieds marqué dans l'Iſle. Les Chi-
ois eux-mêmes, qui ne veulent rien
evoir aux Etrangers, avouent qu'une
e leurs principales Idoles eſt venue
e Ceylan. Cette Iſle a environ 200.
eues de tour, & eſt arroſée de quan-
té de belles riviéres ; les moiſſons y
ont très-abondantes.

Pontichéri eſt le plus grand établiſ-
ment, que les François ayent aux In-
es. On y voit une Forteresſe régu-
ére, où il ne manque aucun des
uvrages néceſſaires pour une bonne
éfenſe. La Ville eſt grande ; & les
ues y ſont tirées au cordeau. Les
aiſons des Européens ſont bâties de
riques ; celles des Indiens ne ſont

que de terre enduite de chaux : mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les Tisserans travaillent ces belles toiles de coton si fort estimées en Europe. La différence du tems entre le Méridien de Paris & celui de Pontichéri, est de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés.

En allant de Pontichéri vers le Nord, & suivant la côte, on trouve la Ville de Saint Thomé : on l'appelle aussi Méliapam, ou, pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*, c'est-à-dire, la Ville des Paons, parce que les Princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le faisoient peindre sur leurs étendards. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon si riche & si beau sur le ciel de leur Trône. Le fond de ce ciel est tout couvert

de

de perles & de diamans, & eſt entouré d'une frange de perles: au deſſus du ciel fait en forme de voute, ſe voit un Paon, dont la queue relevée eſt de ſaphirs & d'autres pierres de couleur; le corps eſt d'or émaillé ſemé de pierreries : enfin on lui voit un gros rubis au milieu de l'eſtomac, d'où pend une perle en forme de poire de cinquante carats.

Les Indiens ne parlent pas en termes moins magnifiques de *Cachi*, que du Gange. C'eſt, ſelon eux, un lieu ſacré & divin; c'eſt le ſéjour de leurs Divinités. *Ramen* & les plus célébres Hermites ont accompli leurs pénitences dans les bois qui environnent Cachi. Quiconque meurt dans une terre ſi ſainte, ſes péchés lui ſont pardonnés; il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de Cachi, eſt par cette ſeule raiſon infiniment reſpectable, n'eût-il aucun mérite : d'ailleurs c'en eſt un grand que d'avoir été à Cachi. Enfin ils ſe plaignent de n'avoir pas d'expreſſions aſſez nobles, pour repréſenter di-

gnement la ſainteté d'un lieu ſi vénérable.

Pour ce qui eſt de la Ville de *Cachi* qui ne peut être que Banarès, elle eſt la Ville la mieux bâtie des Indes. Preſque toutes les maiſons y ſont de pierre de taille ou de briques. On y voit de très-beaux Caravanſeras (bâtimens deſtinés à loger les Voyageurs) les rues y ſont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville : la ſituation en eſt belle, le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple juſqu'au Gange, il y a pluſieurs marches de pierre, interrompues de tems en tems par des plates-formes. Ce récit eſt conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de Cachi ; ce qui prouve que *Banarès* & Cachi ſont la même choſe.

La Ville qu'on appelle aujourd'hui *Golconde*, n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la Forteresſe qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar* ; & dans la ſuite le nom de Golconde lui eſt reſté. Elle eſt à peu près de la grandeur d'Or-

ans. Elle eſt bien ſituée, & les rues
n ſont belles. La riviére qui y paſ-
e, & qui va ſe jetter dans la Mer
e *Maſſulipatan*, eſt large, & roule
es eaux fort claires. On y a bâti un
ont ſuperbe; le Palais eſt magnifi-
ue. Depuis que cette Ville eſt de-
enue la conquête du Mogol, elle
'eſt plus autant peuplée qu'elle l'é-
oit auparavant. *Aureng-Zeb* la pilla
ntiérement, avant que de prendre
a Fortereſſe. C'eſt dans le Royaume
e Golconde, que ſe trouve la fameu-
e mine de Diamans.

Maduré eſt la Capitale du Royaume
e ce nom. Elle eſt environnée d'une
ouble muraille. Chaque muraille eſt
ortifiée à l'antique de pluſieurs tours
uarrées avec des parapets, & garnie
'un bon nombre de canons. La For-
ereſſe dont la forme eſt quarrée, eſt
ntourée d'un foſſé large & profond,
vec une eſcarpe & contreſcarpe
rès-forte. Il n'y a point de chemins
ouverts à l'eſcarpe. Au lieu de gla-
is, on voit quatre belles rues, qui
épondent aux quatre côtés de la For-

tereſſe. On peut en faire le tour en deux heures. Les maiſons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne, qui eſt belle & fertile.

L'intérieur de la Fortereſſe ſe diviſe en quatre parties ; celles qui ſont à l'Orient & au Midi contiennent le Palais du Roi. C'eſt un labyrinte de rues, d'étangs, de bois, de ſalles, de galeries, de colonnades & de pluſieurs maiſons ſemées çà & là. Quand on y a une fois pénétré, il n'eſt pas aiſé d'en trouver l'iſſue. Lorſque les Rois de Maduré y faiſoient leur ſéjour, on n'y trouvoit que des femmes & des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken* qui a le plus contribué aux embelliſſemens de ce Palais, y tenoit pluſieurs femmes renfermées. Les ſalles publiques où l'on donnoit audience, étoient magnifiques.

A l'entrée ſe trouvoit une grande galerie, ſoutenue par vingt groſſes colonnes de marbre noir bien travaillées. De-là on paſſoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps

e logis qui répondoient aux quatre
arties du monde. Chaque corps de
ogis avoit au milieu un Dôme fort
levé, & chargé d'ouvrages de ſculp-
ure. Ces quatre Dômes étoient réu-
is par huit galeries, dont les angles
toient flanqués de tourelles. Le deſ-
ein de ce Palais avoit été dreſſé par
n Européen; on y voit effective-
ient pluſieurs ornemens d'Architec-
ure d'Europe, mêlés avec l'Archi-
ecture Indienne.

Dans la ſeconde partie de la for-
ereſſe eſt le Temple de *Chokanadon*.
'eſt l'idole qu'on adore au Maduré.
l'Orient du Pagode ſont pluſieurs
eaux Portiques. Au Nord d'un de ces
ortiques, ſe voit un char magnifi-
ue deſtiné à porter l'Idole en triom-
ne le jour de ſa Fête. Le Pagode
t environné d'une triple muraille;
entre chaque muraille ſont plu-
eurs belles allées de grands arbres
ès-unies & bien ſablées. On trouve
uatre grandes tours à l'entrée de
es quatre principales portes du Pa-
is. Le reſte de l'eſpace intérieur

de la Forteresse est partagé en plusieurs rues, en des étangs, & en des places publiques.

La riviere qui passe auprès de *Maduré* seroit belle, si on ne la faisoit pas couler dans de grands étangs qui la tarissent, & qui la font dégénérer en ruisseau. Au dessous de la Ville il y a un canal qui va du Nord au Sud, & qui se jette dans cinq beaux étangs à l'Oüest de Maduré. Il y a dans ces étangs d'autres canaux, qui conduisent l'eau dans les fossés.

A l'Orient de la Forteresse, on voit trois autres chars de triomphe, qui sont magnifiques, quand ils sont ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes; ce qui n'est pas surprenant, vû l'énorme grandeur de cette machine. On y fait monter jusqu'à quatre cens personnes, dont les fonctions sont différentes. De grosses poutres forment cinq étages, & chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de piéces de

soie de diverses couleurs, de banderoles, d'étendards, de parasols, de festons de fleurs représentant différentes figures, & que tout cela se voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que ce spectacle ne soit très-agréable. Ce char est traîné au son des tambours, des trompettes, des haubois, & de plusieurs autres instrumens ; & il est traîné si lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la Forteresse.

Du côté du Nord, au-dessus de la Forteresse, dans la rue qui va Est & Oueſt, étoient autrefois les Eglises des Chrétiens, qui furent renversées, lorsque la Ville fut prise & ruinée entiérement par le Roi de *Mayssur*.

Maduré a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, depuis l'irruption des Mayssuriens, & depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali*, qui est une Ville fort peuplée, & d'une grande étendue. Elle contient plus de trois cens

mille ames. C'eſt la plus grande Fortereſſe, qui ſoit depuis le Cap de Comorin juſqu'à Golconde. De nombreuſes armées l'ont ſouvent aſſiégée, & toujours inutilement ; auſſi les Indiens diſent-ils qu'elle eſt imprenable. Elle a une double enceinte de murailles, fortifiées chacune de ſoixante tours quarrées, éloignées les unes des autres de quatre-vingt ou de cent pas. La ſeconde enceinte eſt plus élevée que la premiere, & eſt garnie de cent trente piéces de canon d'un aſſez gros calibre. Cette ſeconde enceinte eſt encore partagée en deux Fortereſſes, qu'ils appellent la Fortereſſe du Nord, & la Fortereſſe du Sud : celle-ci a la muraille intérieure plus baſſe que l'autre ; on y voit une haute montagne, qui ſert à découvrir l'ennemi : vers le milieu de la montagne eſt l'Arſenal, & au bas le Palais du Prince. Le dedans de la Fortereſſe intérieure eſt aſſez agréable. C'eſt un grand amphitéâtre quarré avec ſes degrés de tous côtés, pour monter ſur les remparts. Ou-

tre les tours qui accompagnent la double enceinte de murailles, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche, & les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'Arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de ris; & celui qu'on tire des greniers, est livré aux Soldats pour une partie de leur solde. La Garnison est d'environ six mille hommes, quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la Forteresse, est large & profond. Il est plein d'eau; & il y a quelques Crocodiles. *Trichirapali* a quatre grandes portes, dont il n'y en a que deux d'ouvertes. Celle d'Occident n'est libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la Place. La premiére au son des tambours & des trompettes, lorsque le jour baisse; la seconde vers neuf heures, avec un hautbois & quelques autres instrumens: la troisiéme se fait en silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatriéme à trois heures après minuit.

Il s'en faut bien que le Palais de *Trichirapali* ſoit auſſi ſuperbe que celui de Maduré. Il conſiſte dans un amas de ſalles, de galeries & d'appartemens intérieurs. Le Divan (Tribunal où l'on rend la juſtice) eſt ſoutenu par de beaux piliers fort élevés, contre la coûtume des Indiens. On voit au-deſſus une très-belle plateforme. Les jardins ne ſont rien moins que ſuperbes. On y voit quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée de ces jardins, une grande ſalle ouverte de tous côtés, & entourée de foſſés aſſez profonds. On les remplit d'eau, quand la Reine y vient prendre le frais; les piliers qui ſoutiennent cette ſalle ſont alors couverts d'or, & le haut de la ſalle eſt orné de feſtons de fleurs, & de piéces de damas de différentes couleurs.

CHAPITRE XVI.

Maniere d'inſérer la petite Vérole en uſage chez les Chinois ; recette de ce qu'il faut obſerver : Reméde dont on doit uſer dans la petite Vérole artificielle : Secret ſingulier pour détourner ou pour modérer la petite Vérole.

ON ne ſera pas peu ſurpris de voir qu'une méthode à peu près ſemblable à celle qui eſt venue de Conſtantinople en Angleterre, ſoit en uſage depuis plus d'un ſiécle à la Chine. Eſt-ce dans cet Empire même que cette invention a pris naiſſance, ou l'y a t'on reçue des Pays voiſins ? Si l'on en croit les Anglois, les Grecs de Conſtantinople ont tiré ce ſecret des Pays voiſins de la Mer Caſpienne ; ce qui pourroit faire penſer que la Chine le tiendroit de la même ſource, par le moyen des Caravanes des

Marchands Arméniens & autres, qui viennent depuis bien des années à la Chine. Néanmoins cette conjecture prouveroit également, que c'eſt de la Chine, que ce ſecret a paſſé chez les habitans des environs de la Mer Caſpienne.

Mais un préjugé qui montre que cette nouveauté ne s'eſt pas introduite à la Chine par la Tartarie, c'eſt que les Tartares ont abſolument ignoré cette méthode d'inſérer la petite vérole, & de la rendre par-là plus benigne & plus traitable. Ils regardent cette maladie comme une eſpéce de peſte; & dès que quelqu'un d'eux en eſt atteint, il eſt abandonné de tout le monde, & n'a guére de reſſource que dans la bonté de ſon tempérament.

Quoiqu'il en ſoit de ces conjectures, on ne peut diſconvenir que les différentes recettes preſcrites par les médecins Chinois pour l'inſertion de la petite vérole, ne puiſſent être d'une très-grande utilité. Voici la premiére de ces recettes.

Quand vous aurez trouvé un Enfant depuis un an juſqu'à ſept inclusivement, dont la petite vérole eſt ſortie heureuſement ſans aucun ſigne de malignité ; qui l'a eüe clair ſemée, & qui en a été quitte le treiziéme ou le quatorziéme jour, en ſorte que les écailles des puſtules ſoient tombées : recueillez ces écailles ou pellicules des puſtules deſſéchées ; renfermez-les dans un vaſe de porcelaine, dont vous fermerez bien l'ouverture avec de la cire : ce ſera le moyen de conſerver leur vertu pendant pluſieurs années, laquelle s'évaporeroit au bout de cent jours, s'il y avoit au vaſe la moindre ouverture.

On ſuppoſe d'abord que l'enfant à qui l'on veut procurer la petite vérole ſe porte bien, & a du moins un an accompli. Si les écailles miſes en réſerve ſont petites, prenez-en quatre ; ſi elles ſont grandes, deux ſuffiſent. Vous y mêlerez le poids d'un grain de muſc, en telle ſorte que le muſc ſe trouve entre deux écailles qui le preſſent. Le tout ſera

mis dans du coton en forme de tente, qu'on insinuera dans le nez, & dont on remplira la narine gauche, si c'est un garçon, ou la narine droite, si c'est une fille.

Il faut observer si l'enfant à la suture du crane tout-à-fait réunie à l'endroit le plus près du front nommé fontanelle. Si elle n'étoit pas consolidée, ou si l'enfant avoit pour lors le cours de ventre, ou quelque autre maladie, il ne conviendroit pas de lui procurer la petite vérole.

Quand le reméde a été insinué dans le nez, & que la fiévre est survenue, si les pustules ne paroissent qu'au troisiéme jour, on peut s'assurer que de dix enfans, on en sauvera huit ou neuf; mais si elles sortent dès le second jour, il y en aura la moitié qui courront grand risque. Enfin, si les pustules paroissent au premier jour que la fiévre se déclare, on ne peut répondre de la vie d'aucun d'eux.

Au reste dans l'usage de cette recette, il faut se conduire de la même

maniere que dans les petites véroles naturelles. Il ne faut uſer qu'une ſeule fois de remédes expulſifs, & du reſte donner au malade des potions, & des cordiaux qui fortifient.

Cette recette eſt chargée de circonſtances, peut-être plus importentes dans la pratique qu'il ne paroît. D'abord on choiſit la petite vérole des plus jeunes enfans pour ſervir de ſemence, parce qu'on juge plus ſurement, qu'elle eſt exempte de toute malignité étrangere, & que ſon levain n'eſt pas trop fort pour l'opération dont il s'agit. On aura jugé de même que les puſtules de la vérole volante ſont mieux nourries, & mieux conditionnées, à peu près comme il arrive aux fruits, qu'on laiſſe en petit nombre ſur un arbre. Quant au muſc, on le fait apparemment ſervir de véhicule: comme il eſt fort ſpiritueux, les ſemences morbifiques, avec leſquelles il eſt confondu, s'inſinuent plus aiſément. On a eu auſſi égard à ce que le bon muſc conforte le cerveau, for-

tifie le cœur, & par ſa chaleur ouvre les pores des vaiſſeaux ; ce qui a fait dire qu'étant fleuré un peu fortement à jeun, il provoque le ſaignement de nez. Paſſons à une ſeconde recette.

Pour réuſſir dans la maniere de ſemer la petite vérole, il faut choiſir les écailles de celle qui eſt la mieux conditionnée. Ces écailles récentes ont beſoin d'une préparation, pour tempérer leur acrimonie. On coupe en rouelles la racine de la ſcorſonere, à laquelle on ajoûte un peu de Réglisſe, qu'on met dans une taſſe de porcelaine pleine d'eau chaude. On couvre enſuite cette taſſe d'une gaze fine, ſur laquelle on tient quelque tems les écailles véroliques, expoſées à la chaleur bénigne de cette compoſition. Puis on les retire, & on les ſéche ; alors elles ont le degré de force qui convient. Les croûtes ramaſſées depuis un mois ou davantage, n'ont pas beſoin de cette préparation ; il ſuffit de les tempérer par la douce tranſpiration d'un homme

plein

ein de ſanté, qui les porte ſur lui
elque tems, avant qu'on en faſſe
age.

On obſervera que les croûtes pri-
ſur le tronc du corps, ſoit ſur la
itrine, ſoit ſur le dos, ſont les
eilleures, & qu'il faut ſe donner
garde d'employer celles qu'on
ouve ſur la tête, ſur le viſage, ſur
pieds & ſur les mains.

Quand on veut ſemer à ſec la
tite vérole, il faut prendre le coton
un ver à ſoie, & y mettre la quan-
é d'écailles néceſſaires ; puis l'in-
uer dans le nez du côté gauche, ſi
ſt un garçon, & du côté droit,
c'eſt une fille : on ne l'y laiſſera
e trois heures. Il y a une autre
aniere de faire de ces croutes pul-
riſées, & mêlées avec un peu d'eau
de, une mixtion épaiſſe. On en-
rme cette pâte dans une envelope
coton bien délié, qu'on inſinue
ns le nez de l'enfant, en l'y laiſſant
ndant ſix heures. La fiévre ne ſera
s long tems à venir ; & au ſixiéme
ur on verra les marques de la pe-

tite vérole. Les boutons se sécheront, & tomberont au bout de douze jours. Pour délayer ces croûtes dans l'eau, il faut se servir d'un bâton fait de bois de meurier.

Il y a six occasions où il ne faut pas semer la petite vérole. 1°. Si l'enfant n'a pas encore un an accompli. 2°. Si c'est un jeune homme qui ait atteint sa seiziéme année. 3°. Si le sujet a au-dehors quelque maladie. 4°. S'il a au dedans quelqu'indisposition. 5°. Pendant l'été & dans les grandes chaleurs. 6°. Lorsque la semence n'est pas bien conditionnée.

C'est apparemment avec réflexion qu'on recommande de ne pas semer la petite vérole pendant l'été, & qu'on choisit les saisons où les esprits vitaux sont moins dissipés, & sont plus réunis au dedans. Alors la nature agit beaucoup mieux, pourvû qu'elle soit aidée contre le froid extérieur ; à quoi il est plus aisé de parer, qu'il ne le seroit en été de donner des forces précisément au degré qui convient.

Dans l'une & dans l'autre recette, n juge qu'il eſt dangéreux que la etite vérole ſorte trop-tôt ; mais ce anger lui eſt commun avec la petite érole naturelle. Un effort précipité e la nature fait que ſes forces ne ont jamais totalement réunies : comne il arrive dans les demi-criſes, eſquelles étant réitérées, ne ſauvent as le malade, ainſi que fait une criſe arfaite. Ces marieres qui ne ſont oint préparées, étant pouſſées entre es chairs & la peau, ne peuvent s'y u're ſuffiſamment : à peu près comne les alimens, qui tombent dans eſtomach, avant que la premiére igeſtion ait été faite dans la bouche ar la trituration, & la diſſolution u'opére la ſalive. Ainſi ces acides entrant dans le ſang, n'en ſortent lus qu'a demi, & cauſent d'étranges avages.

La derniére recette comprend les egles que l'on doit obſerver, en ſenant la petite vérole.

1°. Il faut que l'enfant à qui l'on veut procurer la petite vérole, ſoit

ſain, robuſte, & exempt de toute maladie.

2°. On s'aſſurera ſi la ſuture ſagittale eſt parfaitement réunie & fermée. C'eſt pourquoi on ne doit guéres procurer la petite vérole qu'aux enfans qui ont trois ans; & c'eſt une expérience qu'il ne faut plus faire, quand ils ont plus de ſept ans.

3°. Il faut que l'enfant ſoit exempt d'infirmités internes & habituelles: qu'il n'ait nulle part ſur le corps ni galle, ni apoſtume, ni d'artres, non pas même de légeres ébullitions de ſang; enfin que ſon ventre ne ſoit pas trop libre.

4°. Il faut s'abſtenir de ſemer la petite vérole, lorſque l'enfant regarde ſouvent du coin de l'œil comme s'il étoit louche, lorſqu'il a l'oreille dure, bien plus s'il étoit ſourd; lorſqu'il a le nez bouché, ou qu'il n'urine que difficilement.

5°. Ce ſeroit une tentative inutile, ſi l'enfant avoit de grands yeux dépourvus de la caroncule, qui eſt ſituée au coin de l'œil, ou s'il avoit

hircus (la partie de l'oreille qui eſt
roche des temples) en forme de
ointe, & non pas arrondi, comme
ont le commun des hommes.

6°. La ſaiſon des grandes chaleurs
u des froids exceſſifs ſeroit contraire
cette opération, de même que s'il
égnoit des maladies, ou ſi le Ciel
toit irrégulier, & qu'il fût trop ſec,
op humide, ou trop couvert.

Quand on aura remarqué que l'en-
nt a les diſpoſitions néceſſaires, il
ut le préparer par une potion pro-
re à diſſiper la malignité, ou à pu-
fier le ſang & les humeurs du corps.
e ne ſera que dix ou onze jours
rès ce reméde, qu'on entreprendra
ſemer la petite vérole : telle eſt
compoſition du reméde.

On prendra des pois rouges, des
ois noirs, des pois verds, de la ré-
iſſe concaſſée & briſée, le poids
une once de chaque ingrédient. On
duira le tout en une poudre très-
ne, qu'on mettra dans un tuyau
bambou, ou de ſureau, dont on
levera la peau, en laiſſant le nœud

qui eſt à chaque extrémité. On rempira ce tuyau de la pouſſiére médicinale ; puis on fermera les deux ouvertures avec des coins de bois de ſapin, ſur leſquels on étendra une épaiſſe couche de cire, afin qu'il ne reſte ni fente ni ouverture aux deux extrémités du tuyau : tout étant ainſi diſpoſé pendant l'hiver, on ſuſpendra ce tuyau dans les commodités, d'où on ne le retirera qu'après un an deux mois. Après en avoir nettoyé les dehors, on ajoutera à cette mixtion, qui ſera ſéchée à l'ombre, ſur une once de cette poudre, trois *mas* (le mas eſt la dixiéme partie de l'once) ; de feuilles de la fleur *mœiſte*. C'eſt un abricotier ſauvage, qui fleurit pendant l'hiver ; il y en a qui n'ont que des fleurs. On ne ramaſſera pas avec les doigts ces feuilles qu'on trouvera tombées ſur la neige ; mais on les percera avec une aiguille : on les mettra ſur du papier, & on les expoſera à la chaleur d'un feu clair, pour les ſécher entiérement. Enfin, on réduira ces feuilles en une

poudre très-fine, qu'on mêlera avec
l'autre poudre, & qu'on employera
de la maniere suivante. La prise sera
d'un mas, ou d'un demi mas, à pro-
portion de l'âge de l'enfant. On dé-
layera cette poudre dans une potion
d'eau, où l'on aura fait bouillir des
tiges rempantes de courge longue,
déliée & velue; au défaut de ces tiges,
on peut faire bouillir des fleurs de
Xirinhoa.

Quand on donne ce reméde, il
faut interdire l'usage de toute nour-
riture, dont le goût & l'odeur se-
roient trop piquans. Dix ou douze
jours après avoir donné ce reméde,
on sémera la petite vérole, & pour
cela,

On choisira dans la bonne saison
un jeune enfant fort & robuste, qui
ait une vérole bien conditionnée, &
clair semée. On ramassera les écailles
de ses pustules les plus épaisses, &
on les enfermera bien dans un vase,
en sorte que les esprits ne puissent
point s'évaporer. Avec cette précau-
tion, elles pourront servir pendant

un an, & conſerveront leur vertu.

Quand on voudra ſemer la petite vérole, on prendra cinq ou ſix de ces écailles; ſi l'enfant eſt un peu âgé, on y joindra le poids de deux grains de *hiunghoang*, & on pilera le tout enſemble, qu'on enveloppera dans du coton : enſuite on l'inſinuera dans le nez de l'enfant, & on l'y laiſſera deux ou trois jours; après quoi la petite vérole pouſſera. Si l'enfant eſt fort jeune, deux ou trois écailles ſuffiſent; & on retranchera à proportion de la quantité de muſc, & du *hiunghoang*. Le ſecond jour après qu'on aura ſemé la petite vérole, on lui en fera prendre par la bouche; la doſe ſera de deux ou trois écailles pulvériſées, qu'on mettra dans du bouillon de *Chinma*. On l'appelle ainſi, parce que le *Chinma* y domine; mais il n'y entre pas ſeul; on fait encore bouillir enſemble du Kotem, du *Choyo* & de la réglisſe. Cette potion qui ſera d'une bonne taſſe, étant preſque au point de ſa cuiſſon, on y jettera la poudre des deux ou trois écailles.

cailles. Après avoir pris ces meſures, faut attendre l'effet du reméde : après le troiſiéme jour on voit paoître les marques de la petite vérole, 'eſt un indice heureux.

Si la petite vérole paroît dès le econd jour, il y a du danger. Le anger ſera bien plus grand, ſi elle ort dès le premier jour. Voila ce ui ſe dit ; mais on doit ſe raſſurer, arce qu'en obſervant la méthode ue nous preſcrivons, & en prenant reméde qui diſſipe la malignité de petite vérole, on ne ſera pas ſuet aux ſimptômes & aux accidens cheux dont nous venons de parler. faut alors avoir recours aux remées, que l'on employe pour la petite érole naturelle, lorſqu'elle eſt dangereuſe.

Enfin l'on avertit, que ſi après ces emédes la petite vérole ne paroît oint, ni au quatriéme ni au cinquiéme ur, il faut ôter les poudres inſérées ns le nez de l'enfant, & recourir nouveau au reméde, que nous avons onné pour diſſiper la malignité du

venin. En prenant cette précaution ; on garantit, que dans la ſuite il ſera exempt de la petite vérole. Il faudra ſeulement à la quatriéme & cinquiéme Lune, ſe gêner à prendre quelques jours de ſuite le même reméde. C'eſt une ſujettion dont l'enfant ſera délivré, quand il aura dix ans accomplis.

Les Médecins Chinois conviennent, que la petite vérole artificielle eſt de la même eſpéce que la naturelle ; qu'elle eſt ſujette aux mêmes ſymptômes ; que le venin ſort au même tems, c'eſt-à-dire, le troiſiéme ou quatriéme jour, & non pas le ſeptiéme, comme il arrive dans les fiévres pourprées ; que les puſtules ſont ſemblables pour la figure, pour la nature de la matiére, & pour le tems néceſſaire à ſa maturité. Auſſi ne dit-on point dans ces recettes, comme on l'a dit de l'inſertion à la Grecque, que les puſtules venus par artifice ne ſont pas propres à ſemer, ou à inſérer de nouveau la petite vérole. Et c'eſt parce qu'on la croit la mê-

me, qu'on ſe donne bien de garde de la ſemer ſur des ſujets à qui la naturelle eſt dangereuſe, tels que ſont les perſonnes avancées en âge.

On aura ſans doute remarqué, que les Chinois ſont très-circonſpects à uſer de remédes expulſifs, de peur de troubler la nature, qui eſt dans une eſpéce de criſe durant les premiers jours de la fermentation morbifique; & que le principal ſoin doit être d'employer des remédes, qui réſiſtent à la corruption du ſang, que le trop d'activité des levains inſinués y cauſeroit. On aura auſſi remarqué qu'on avertit d'uſer, ſelon les beſoins de la petite vérole artificielle, des mêmes remédes qu'on preſcrit pour la petite vérole ordinaire.

Sur quoi voici encore deux recettes de l'Auteur que nous avons cité le premier, parce qu'on aſſure qu'elles ſont propres, non-ſeulement à prévenir les fâcheux accidens de la petite vérole, mais encore à en préſerver pour toute la vie. Ces recettes pourront même éclaircir ce qui a été

prescrit dans le dernier article sur la petite vérole artificielle. C'est ainsi que cet Auteur s'exprime.

Quand la petite vérole se répand dans un lieu, réglez le boire & le manger des enfans. Ne leur donnez pas la liberté de courir de côté & d'autre : ayez soin qu'ils ne soient ni trop vétus, ni trop peu ; donnez-leur quelques petits préservatifs.

Prenez, dit-il, une tasse de pois rouges, une de pois noirs, & une autre de pois verds, avec deux onces de réglisse, que vous réduirez en une poudre très-fine. Vous mettrez ces quatre ingrédiens dans un pot de terre, & vous les ferez cuire, jusqu'à ce qu'ils se forment en une espéce de pâte, que vous ferez manger à l'enfant. Les pois rouges chassent du cœur tout le venin ; les pois noirs sont bons contre la malignité des reins, & les verds contre celle de l'estomach.

D'autres Médecins, de même que celui qui vient d'être cité, vantent beaucoup la recette suivante.

Prenez, disent-ils, sept œufs d'une poule qui est prête à couver : tirez-en un des sept ; percez-le pour en faire entiérement sortir le blanc, & le jaune : puis rempliſſez-le de quatre *mas* & de neuf *condorins* de *Tchucha* bien pur (espéce de cinabre.) (L'once a dix *mas*, & le *mas* dix *condorins*.) Collez du papier sur le trou, & bouchez-le exactement. Vous mettrez cet œuf sous la poule, pour être couvé avec les six autres. Quand ceux-ci seront éclos, vous retirerez l'œuf médicinal, d'où vous ramasserez le *Tchucha*, que vous exposerez à un beau soleil, & au clair de la lune, durant sept jours & sept nuits : de plus, vous prendrez la premiére courge qui naît de cette Plante, que vous laisserez bien meurir, & que vous ferez sécher. Quand vous l'aurez brûlée, sans cependant permettre qu'elle se calcine, vous la réduirez en poudre. Pour chaque prise vous mettrez le poids de cinq *condorins* de *Tchucha*, & autant de la poudre de courge, que vous mêlerez dans une

quantité ſuffiſante de miel bien pur. Vous ferez prendre ce reméde trois fois de ſuite. C'eſt un préſervatif excellent.

On employe encore un autre reméde auſſi agréable à prendre, qu'il eſt propre, à ce qu'on aſſure, à modérer, & même à détourner la petite vérole: c'eſt l'uſage fréquent des raiſins de Corynthe, nommés en Chinois *Soſo poutao.*

Peut-être trouvera-t'on, que la méthode Chinoiſe de procurer la petite vérole aux enfans eſt plus douce & moins dangereuſe, que la méthode de l'Angleterre, qui le fait par la voie de l'inſertion. Celle-ci porte immédiatement le ferment vérolique dans la maſſe du ſang, au lieu que dans la pratique des Chinois, ce ſont des eſprits ſubtils, & même tempérés, ou aidés d'ailleurs, qui s'inſinuent par les nerfs olfactoires, ou bien que la digeſtion ſait préparer en différens paſſages, où elle s'acheve. Le levain vérolique a ſans doute ſon eſpéce de venin: mais qu'il ſoit froid

ou chaud, ſubtil ou épais, il doit être plus dangereux, lorſqu'il eſt inféré dans les chairs vives, que quand il eſt inſinué par l'inſpiration, ou par la déglutition. Le venin des viperes & des crapaux, avalé ou ſenti long-tems, ne nuit point, ou nuira beaucoup moins, que ſi on l'introduiſoit par une inciſion. C'eſt, comme l'on ſait, par une légere morſure, que le ſerpent donne la mort.

Dans la maniére de traiter ceux à qui l'on a procuré la petite vérole, on renvoye ſelon le beſoin à la méthode, qui s'obſerve par rapport à la petite vérole naturelle. A la ſaignée près, qui n'eſt pas en uſage parmi les Chinois, il y a un très-grand rapport entre leur méthode, & celle qu'employent les médecins Européens.

On ne ſera peut-être pas fâché de voir, que dans l'excrétion de la petite vérole, on fait cas des pois, ou petites fêves. Il y a de l'apparence, qu'on les employe pour tempérer la trop grande acrimonie du ſang & des humeurs; ce qui le confirme, c'eſt

que les Médecins Chinois, quand la fiévre dure sans que la petite vérole paroisse, mettent dans les remédes ordinaires un peu d'Opium, qui a la vertu de réunir les esprits, & de leur donner la force de pousser le venin au-dehors.

Il faut observer, que les Auteurs Chinois qui traitent de la petite vérole, en parlent comme d'une espéce de maladie connue dès les premiers tems. Ainsi malgré le silence d'Hypocrate & de Gallien, on ne peut pas douter de son ancienneté. Quand ils recherchent la cause d'un mal si commun, & si universel, ils prétendent que l'enfant apporte du sein de sa mere le principe de cette maladie, que des causes occasionnelles avancent, retardent, ou arrêtent tout-à-fait. Mais comment se peut-il faire, que la légére portion de ferment qui cause la petite vérole, & qui communément, dès la premiere fois qu'on en est atteint, se trouve épuisée, & met à couvert d'une seconde malgré les causes externes, & quoiqu'on

pproche de ceux qui en ſont cou-
erts ; comment eſt-il poſſible, que
tte portion imperceptible de levain,
u de matiére impure, reſte ſans
tion durant pluſieurs années dans
maſſe du ſang, ou en quelqu'autre
ſervoir que ce ſoit, & cela dans un
ge ſi tendre, & ſi ſuſceptible d'im-
eſſion ; que dans la ſuite ce fer-
ent ne ſoit ni atténué, ni diſſipé à
longue, après des fiévres ardentes,
de violentes criſes, qui ont dû
nouveller les humeurs, les alcalis,
s acides, les ſoufres du ſang, &
us les principes de vie & de ſanté,
où réſulte un nouveau tempéra-
ent ? On ne trouve rien dans les
uteurs Chinois, qui puiſſe donner
uelque éclairciſſement ſur cette diffi-
lté.

Cependant ce que nous venons de
pporter ſur la méthode Chinoiſe
e procurer la petite vérole aux en-
ns, fait aſſez voir, que la connoiſ-
nce des maladies & des remédes
a pas été ſi négligée à la Chine,
u'on ſe l'imagine peut-être en Eu-
pe.

Il reſte à donner une explication des diverſes drogues, dont il eſt parlé dans les recettes précédentes. On ne peut mieux les connoître, que par un écrit Chinois qui traite de ces drogues, & dont voici une traduction exacte.

La plante de *Chirma* commence à pouſſer au Printems. Elle monte à la hauteur de trois ou quatre pieds. Ses feuilles qui ſont d'un noir obſcur, reſſemblent à celles du chanvre qu'on nomme *Tchama*, & d'une eſpéce de lin appellée *Hongma*.

Dans la quatriéme ou cinquiéme lune, & à la fin de la ſixiéme, la plante donne une graine noire. Sa racine approche de celle du *Hao*, (c'eſt une eſpéce d'abſynthe;) on la tire noirâtre & chevelue: il n'y a que cette partie qu'on employe dans la médecine. Comme ſa vertu eſt ſudorifique, on croit qu'elle eſt bonne contre le venin, contre la corruption de l'air, contre les incommodités externes produites par la chaleur, ou par un froid qui a ſaiſi

ut-à-coup ; & généralement contre
utes ſortes d'apoſthumes.

Ko-ken, c'eſt-à-dire, la racine du
o : c'eſt de la pellicule extérieure
cette plante rempante, & à long
rment, qu'on fait la toile appellée
opon. La racine entre dans la mé-
cine ; & l'on s'en ſert pour guérir
s fiévres chaudes, de violens maux
tête, & de gros rhumes ; pour
ocurer la ſueur, pour réſiſter au
nin, & généralement pour toutes
s maladies des enfans cauſées par
ſang échauffé.

Tchi tiao teou, petits pois incarnats:
s pois verds & noirs ſont aſſez
nnus ; les incarnats ſe ſément après
ſolſtice d'Eté. Leurs feuilles & leurs
urs ſont entiérement ſemblables à
lles des *Kia-teou*, c'eſt-à-dire, des
is à gouſſes étroites, & longues
un pied. Les *Tchi-teou* ont l'enve-
ppe de dehors comme les pois verds;
ais tant ſoit peu plus grande. On
mange ou cuits dans l'eau, ou riſ-
lés, ou réduits dans une eſpéce de
uillie : on s'en ſert auſſi dans la

médecine. On fait choix des plus pe-
tits, qui ſont d'un rouge incarnat
moins foncé. Ils diſſipent l'hydropiſie,
réſolvent les apoſthumes, & le ſang
extravaſé. Ils ſont d'un grand uſage
dans les maladies contagieuſes.

Choyo, la pivoine. Il s'agit ici de la
racine de cette plante : on s'en ſert
contre les impuretés du ſang, ou les
maladies produites par une grande
humidité. On la croit auſſi propre à
diſſiper les chancres ouverts ou fer-
més, à arrêter les dyſenteries ou te-
neſmes, à guérir les incommodités
qui précédent ou qui ſuivent l'accou-
chement.

Kin in hoa, fleur dorée ou argen-
tée : c'eſt le chevrefeuille ; on en
trouve par-tout. La plante qui porte
cette fleur ne ſeche point en hiver ;
c'eſt pourquoi on la nomme *gimtom-
tem*, ſarment qui ſouffre l'hiver. Il
s'attache aux arbres voiſins, & s'y
entortille par le côté gauche du tronc.
La tige eſt un peu violette. Les feuil-
les ſortent à chaque nœud médio-
crement velues, & âpres. Les fleur

ui s'épanouiſſent à la troiſiéme ou
uatriéme lune, ſont larges d'un pou-
, attachées deux à deux au même
ed ; chacune a deux feuilles ; l'une
ande, l'autre petite : elles ſont
abord blanches ; après deux ou trois
ois elles deviennent jaunes ; &
mme l'on voit avec plaiſir cette
riété de fleurs blanches & jaunes,
on qu'elles ſont plus hâtives ou
us tardives, on les a nommées fleurs
rées & argentées. On en uſe avec
ccès dans les abcès, chancres, ul-
res, apoſthumes, lorſqu'on a le
ng échauffé ; enfin, pour combat-
toute ſorte de venin & de mali-
ité interne.

Tchucha, eſpéce de minéral. C'eſt
ut-être le cinabre ſi rare de Dioſco-
e. Le meilleur vient de la Ville de
ienteou dans la Province de *Hou-*
ang : on le trouve dans les mines ;
eſt plein de Mercure. On aſſure
me que d'une livre de *Tchucha*,
pourroit tirer une demi-livre de
ercure ; mais le *Tchucha* eſt trop
er, pour en avoir la penſée. Les

groſſes piéces ſont de grand prix ; lorſqu'on le garde, il ne perd rien de ſa vivacité & de ſa couleur. Il a ſon rang parmi les remédes internes : pour cela on le réduit en une poudre fine ; & dans la lotion, on ne recueille que ce que l'eau agitée éléve & ſoutient. C'eſt un excellent cordial, qui rétablit les eſprits & toutes les parties dans un état de ſanté & de vigueur. On en uſe en été, pour faire une boiſſon rafraichiſſante. Il eſt particuliérement admirable contre les convulſions & les maladies malignes des enfans.

Hiung hoang, autre minéral. C'eſt une eſpéce d'orpiment. Toutes les mines où il y a du ſoufre, du plomb, du fer ou autre métail, fourniſſent du *Hiung hoang*. Le plus groſſier qu'on rebutte, contient des parcelles de fer & de gravier. Le gros qui eſt en gros quartiers, renferme quelquefois un diamant ; mais c'eſt un grand hazard quand on y en trouve. On choiſit pour l'uſage de la médecine le *Hiung hoang* le plus tranſparent ; on l'employe

ntre les morſures des ſerpens, &
autres inſectes venimeux. On y a
cours dans les maladies malignes,
épidémiques, ou pour s'en guérir,
pour s'en préſerver.

CHAPITRE XVII.

gularités de la Langue Tartare,
abondance des termes de cette Langue,
quatre différentes façons de l'écrire;
Caractéres Tartares liſibles en tout
ſens.

A Langue Tartare comparée
avec la Langue Françoiſe a cela
particulier, que ſi, par exemple,
n uſe du verbe *faire*, il faut le
nger preſque autant de fois; que
nge le ſubſtantif qui ſuit ce verbe.
us diſons *faire une maiſon*, *faire un*
rage, *des vers*, *faire un tableau*,
ſtatue, *faire un perſonnage*, *faire*
nodeſte, *faire croire*, *&c.* Cela eſt
nmode, & charge moins la mé-

moire ; mais c'eſt ce que les Tartares ne peuvent ſouffrir. Ils ont des verbes différens, autant de fois que les ſubſtantifs régis par le Verbe faire ſont différens entr'eux. Quand on y manque dans le diſcours familier, on le pardonne ; mais on ne le paſſe jamais dans la compoſition, ni même dans les écritures ordinaires.

Le retour du même mot dans deux lignes voiſines ne leur eſt pas plus ſupportable. Il forme par rapport à eux une monotonie qui leur choque l'oreille. C'eſt pour cette raiſon qu'ils ſe mettent à rire, lorſqu'on leur lit un de nos Livres, parce qu'on entend très-ſouvent, *que*, *qu'ils*, *qu'eux*, *quand*, *qu'on*, *quoi*, *quelquefois*, *&c.* La fréquente répétition de ces pronoms leur déplaît infiniment : on a beau leur dire que c'eſt le génie de notre Langue ; ils ne peuvent s'y accoutumer. Les Tartares s'en paſſent, & n'en ont nul beſoin. Le ſeul arrangement des termes y ſupplée, ſans qu'il y ait jamais ni obſcurité, ni équivoque ; auſſi n'ont-ils point de

jeux

jeux de mots, ni de fades allusions.

Une autre singularité de la Langue Tartare, est la quantité de termes qu'elle a pour abréger. Elle n'a pas besoin de ces périphrases, ni de ces circonlocutions, qui suppléent au discours, & qui le giacent : des mots assez courts expriment nettement ce que, sans leur secours, on ne pourroit dire que par un long circuit de paroles. C'est ce qui se voit aisément, quand il s'agit de parler des Animaux domestiques ou sauvages, volatiles ou aquatiques ; si l'on veut en faire une description exacte dans notre Langue, à combien de périphrases ne faut-il pas avoir recours, par la disette des termes qui signifient ce qu'on veut dire. Il n'en est pas de même chez les Tartares : un seul éxemple va le faire comprendre. Choisissons celui du chien. C'est celui de tous les animaux domestiques, qui fournit le moins de termes dans leur Langue, & ils en ont cependant beaucoup plus que nous. Outre les noms communs de grands & de petits chiens, de

mâtins, de lévriers, de barbets, &c. ils en ont qui marquent leur âge, leur poil, leurs qualités bonnes ou mauvaiſes. Voulez-vous dire qu'un chien a le poil des oreilles & de la queue fort long & bien fourni ? le mot de *Taiha* ſuffit. Qu'il a le muſeau gros & long, la queue de même, les oreilles grandes, les lévres pendantes? le ſeul mot *Yolo* dit tout cela. Que ſi ce chien s'accouple avec une chienne ordinaire, qui n'ait aucune de ces qualités, le petit qui en naîtra s'appellera *Peſeri*. Si quelque chien que ce ſoit, mâle ou femelle, a au-deſſus des ſourcils deux flocons de poil blanc ou jaune, on n'a qu'à dire *Tourbé*. S'il eſt marqueté comme le Leopard, c'eſt *Couri*. S'il n'a que le muſeau marqueté, & le reſte d'une couleur uniforme, c'eſt *Palta*. S'il a quelques poils au-deſſus de la tête tombans en arriere, c'eſt *Kalia*. S'il a une prunelle de l'œil moitié blanche, & moitié bleue, c'eſt *Tchikiri*. S'il a la taille baſſe, les jambes courtes, le corps épais, la tête levée, c'eſt

Capari, &c. *Indagon* eſt le nom gé-
nérique du chien ; *Nieguen*, celui de
la femelle. Leurs petits s'appellent
Niaha juſqu'à l'âge de ſept mois, &
de-là juſqu'à onze mois *Nouqueré.*
A ſeize mois ils prennent le nom
générique d'*Indagon.* Il en eſt de mê-
me pour leurs bonnes ou mauvaiſes
qualités ; un ſeul mot en explique
deux ou trois.

On ne finiroit point, ſi on vou-
loit parler des autres animaux : des
chevaux, par exemple. Les Tartares
ont une eſpéce de prédilection pour
cet animal qui leur eſt ſi utile, ont
multiplié les mots en ſa faveur ; &
ils en ont vingt fois plus pour lui
que pour le chien. Non-ſeulement ils
ont des mots propres pour ſes diffé-
rentes couleurs, ſon âge, ſes quali-
tés : ils en ont encore pour les diffé-
rens mouvemens qu'il ſe donne ; ſi
étant attaché, il ne peut demeurer en
repos ; s'il ſe détache & court en
toute liberté ; s'il cherche compa-
gnie ; s'il eſt épouvanté de la chute
du Cavalier, ou de la rencontre ſu-

bite d'une bête ſauvage; s'il eſt monté, de combien de ſortes de pas il marche; combien de ſecouſſes différentes il fait éprouver au Cavalier. Pour tout cela, & pour beaucoup d'autres choſes, les Tartares ont des mots uniquement deſtinés à les exprimer.

Cette abondance eſt elle bonne, eſt-elle mauvaiſe, eſt-elle inutile? C'eſt ce que nous ne déciderons pas; mais ce qui eſt vrai, eſt que ſi elle charge la mémoire de ceux qui l'apprennent, elle leur fait beaucoup d'honneur dans la converſation, & eſt abſolument néceſſaire dans la compoſition. Sans cette multitude de noms pour toutes les parties externes ou internes des animaux, il ne ſeroit pas poſſible de faire aucune traduction des livres qui en parlent.

Du reſte la Langue Tartare ne manque d'aucun des termes néceſſaires pour la deſcription du corps humain; cependant de quels voiſins ont-ils pu les emprunter. Ils ont à l'Occident les Tartares Mongols; & dans ces deux Langues il n'y a guére

que ſept à huit mots ſemblables. On ne peut dire même à qui ils appartiennent originairement. A l'Orient ſe trouvent quelques petites nations juſqu'à la Mer, qui vivent en ſauvages, & dont ils n'entendent point la Langue, non plus que de ceux qui ſont au Nord. Au Midi ils ont les Coréens, dont la Langue & les Lettres, qui ſont Chinoiſes, ne reſſemblent en rien à la Langue & aux Caractéres des Tartares.

Après la conquête de l'Empire de la Chine, les Tartares Mantcheoux craignirent que leur Langne ne s'appauvrît, ou ne ſe perdît tout-à-fait, plutôt par l'oubli des termes, que par le mélange de la Langue Chinoiſe avec la leur; car ces deux Langues ſont inalliables. Les vieux Tartares mouroient peu à peu à la Chine; & leurs enfans apprenoient plus aiſément la Langue du Pays conquis, que celle de leurs peres, parce que les meres & les domeſtiques étoient preſque tous Chinois. Pour parer à cet inconvénient, ſous le premier

Empereur *Chun-tchi*, qui ne régna que dix-huit ans & quelques mois, on commença à traduire les Livres Classiques de la Chine, & à faire des Dictionnaires des mots rangés selon l'ordre Alphabétique ; mais comme les explications & les caractéres étoient en Chinois, & que la Langue Chinoise ne pouvoit rendre les sons ni les mots de la Langue Tartare, ce travail fut assez inutile.

C'est pour cette raison que l'Empereur *Canghi*, dès le commencement de son régne, érigea un Tribunal de tout ce qu'il y avoit de plus habiles gens dans ces deux Langues Tartare & Chinoise. Il fit travailler les uns à la version de l'Histoire & des Livres Classiques, qui n'étoit pas achevée ; les autres aux traductions des piéces d'Eloquence ; & le plus grand nombre, à composer un trésor de la Langue Tartare.

Quoique les Tartares n'ayent qu'une sorte de caractéres, ils les écrivent cependant de quatre façons. La premiére est en caractéres sem-

blables à ceux qui se gravent ur la pierre ou sur le bois ; & 'est la écrire avec respect : tels sont es Livres que l'on présente a l'Em-ereur. Un Ecrivain ne fait pas plus le vingt ou vingt-cinq lignes dans n jour. Si un coup de pinceau d'une nain trop pesante forme le trait lus large ou plus grossier qu'il ne oit être, si par le défaut du papier n'est pas net, si les mots sont pres-és ou inégaux, si on en a oublié n seul ; dans tous ces cas, & dans 'autres semblables, il faut recom-nencer. Il n'est pas permis d'user de envois, ni de suppléer à la marge. Ce seroit manquer de respect au rince. Il n'est pas aussi permis de ecommencer une ligne pour un de-ni mot, qui n'aura pu entrer dans la gne précédente. Il faut tellement rendre ses précautions, & si bien nesurer son espace, que cet incon-énient n'arrive pas.

La seconde façon d'écrire est fort elle, & peu différente de la premié-e, & cependant donne beaucoup

moins de peine. Il n'eſt pas néceſſaire de former à traits doubles les finales de chaque mot, ni de retoucher ce qu'on a fait, ou parce que le trait eſt plus maigre dans un endroit que dans un autre, ou parce qu'il eſt un peu baveux.

La troiſiéme façon d'écrire eſt plus différente de la ſeconde, que celle-ci ne l'eſt de la premiére. C'eſt l'écriture courante; elle va vîte, & l'on a bientôt rempli la page & le revers. Comme le pinceau retient mieux la liqueur que nos plumes, on perd peu de tems à l'imbiber d'encre; & quand on dicte à l'Ecrivain, on voit ſon pinceau courir ſur le papier d'un mouvement très-rapide, & ſans qu'il s'arrête le moindre inſtant. C'eſt le caractére le plus d'uſage pour écrire les regiſtres des Tribunaux, les procès, & les autres choſes ordinaires. Ces trois maniéres d'écrire ſont également liſibles, mais moins belles les unes que les autres.

La quatriéme facon eſt la plus groſſiére de toutes; mais c'eſt auſſi la plus

plus abregée & la plus commode, pour ceux qui compoſent, ou qui font la minute ou l'extrait d'un livre. Dans l'écriture Tartare il y a toujours un maître trait, qui tombe perpendiculairement de la tête du mot juſqu'à la fin, & à gauche de ce trait, on ajoute, comme les dents d'une ſcie qui font les voyelles *a e i o*, diſtinguées l'une de l'autre par des points, qui ſe mettent à la droite de cette perpendiculaire. Si l'on met un point à l'oppoſite d'une dent, c'eſt la voyelle *e*; ſi on l'omet, c'eſt la voyelle *a*: ſi l'on met un point à gauche du mot près de la dent, ce mot pour lors tient lieu de la lettre *n*, & il faut lire *ne*; s'il y avoit un point oppoſé à droite, il faudroit lire *na*. De plus ſi à la droite du mot au lieu d'un point on voit un *o*, c'eſt ſigne que la voyelle eſt aſpirée, & il faut lire *ha*, *he*, en l'aſpirant, comme il ſe pratique dans la Langue Eſpagnole.

Or un homme qui veut s'exprimer poliment en Tartare, ne trouve pas d'abord les mots qu'il cherche: il rêve,

il se frotte le front, il s'échauffe l'imagination ; & quand une fois il s'est mis en humeur, il voudroit répandre sa pensée sur le papier, sans presque l'écrire. Il forme donc la tête du caractére, & tire la perpendiculaire jusqu'en bas ; c'est beaucoup s'il met un ou deux points : il continue de même jusqu'à ce qu'il ait exprimé sa pensée. Si une autre la suit de près, il ne se donne pas le tems de relire ; il continue ses lignes, jusqu'à ce qu'il arrive à une transition difficile. Alors il s'arrête tout court, il relit ses perpendiculaires, & y ajoute quelques traits dans les endroits, où un autre que lui ne pourroit deviner ce qu'il a écrit. Si en relisant il voit qu'il ait omis un mot, il l'ajoute à côté, en faisant un signe à l'endroit où il devoit être placé. S'il y en a un de trop, ou s'il est mal placé, il ne l'efface pas ; il l'enveloppe d'un trait ovale. Enfin si on lui fait remarquer, ou s'il juge lui-même que le mot est bon, il ajoute à côté deux *o o* ; ce signe le fait revivre, & avertit le Lecteur de cette

réſurrection. Cette derniére façon d'écrire ne laiſſe pas d'être liſible, quand on eſt au fait de la matiere qui ſe traite, & qu'on a quelque habitude de la Langue.

Quoiqu'on ſe ſerve communément du pinceau pour écrire, il y a cependant des Tartares qui employent une eſpéce de plume de bambou, taillée à peu près comme les plumes d'Europe : mais parce que le papier de la Chine eſt ſans alun & fort mince, le pinceau Chinois eſt plus commode que la plume. Si cependant on veut écrire avec la plume, ou qu'on s'en ſerve pour peindre à la Chinoiſe des fleurs, des arbres, des montagnes, il faut auparavant paſſer par-deſſus le papier, de l'eau dans laquelle on ait fait diſſoudre un peu d'alun, pour empêcher que l'encre ne pénétre.

Une remarque que l'on ne doit pas omettre, eſt que les caractéres Tartares ſont de telle nature, qu'étant renverſés on les lit également ; c'eſt-à-dire, que ſi un Tartare vous

préſente un livre ouvert dans le ſens ordinaire, & ſi vous le liſez lentement, lui qui ne voit les lettres qu'à rebours, lira plus vîte que vous, & vous préviendra, lorſque vous héſiterez. De-là vient qu'on ne ſçauroit écrire en Tartare, que ceux qui ſe trouvent dans la même ſalle, & dont la vûe peut s'étendre juſques ſur l'écriture, en quelque ſens que ce ſoit, ne puiſſent lire ce que vous écrirez, ſur-tout ſi ce ſont de grandes lettres.

Finiſſons ce chapitre par quelques obſervations, qu'il faut faire ſur la langue Tartare. 1°. On n'y peut joindre deux conſonnes de ſuite; de-là vient que les Tartares ne peuvent écrire les langues d'Europe: ainſi ils n'écriront pas *prendre*, *platine*, *griffon*, *friand*; il faudra qu'ils écrivent *perendre*, *pelatine*, *feriand*, *gerifon*, &c. parce qu'ils ſont obligés de placer une voyelle entre deux conſonnes.

2°. L'Alphabet Tartare eſt défectueux, en ce qu'il manque de deux lettres initiales, le *B* & le *D*. Ainſi ils

ne peuvent commencer aucun mot par ces lettres, & ſont obligés de leur ſubſtituer le *P* ou l'*S* ; au lieu d'écrire *Beſtia*, *Deus*, ils écriront *Peſtia*, *Teus*. De-là vient qu'il y a une infinité de ſons Européens qu'ils ne peuvent écrire, quoiqu'ils puiſſent les prononcer.

3°. Ils prononcent & écrivent la voyelle *e* toujours ouverte, & ne prononcent l'*é* muet qu'à la fin de quelques mots qui finiſſent par *n* ; mais ils n'ont aucun ſigne qui le faſſe connoître.

4°. La Langue Tartare n'eſt rien moins que commode pour le ſtyle concis & coupé, parce que pluſieurs mots ſont trop longs ; c'eſt là une des raiſons qui rend la Langue Tartare inutile pour la poëſie, parce que la céſure & la rime ne ſont pas praticables dans cette Langue : auſſi n'y a-t'il jamais eu de Tartares, qui ayent eſſayé de faire des vers, ou de traduire autrement qu'en proſe les vers Chinois.

5°. Il y a peu de tranſitions dans

la Langue Tartare : elles ſont très-fines, & très-difficiles à attraper ; & c'eſt là l'écueil où échouent les plus habiles gens. On en voit quelquefois demeurer aſſez long-tems le pinceau en l'air, pour paſſer d'une phraſe à l'autre ; & après avoir rêvé, ils ſont obligés d'effacer ce qu'ils ont écrit. Quand on leur en demande la raiſon, ils n'en apportent point d'autres que celles-ci : *Cela ſonne mal*, *cela eſt dur*, *cela ne ſe peut dire*, *il faut une autre liaiſon*, *&c.* Mais ce qui prouve que les tranſitions ſont en très-petit nombre dans la Langue Tartare, c'eſt que ceux qui ne poſſédent pas la Langue dans ſa perfection, traînent ordinairement les finales, & ajoutent le mot *Yala*, qui ne ſignifie rien. Si dans un entretien ils ne répétent que deux ou trois fois ce mot inutile, ils croyent qu'on doit leur en tenir compte. Mais dans une compoſition un peu élégante, les Tartares n'oſent s'en ſervir, ſur-tout depuis que l'Empereur l'a décrié ; mais les Auteurs qui craignent de s'en ſervir, ſe trou-

vent fort à l'étroit, quand il s'agit de passer d'une matiere à une autre.

CHAPITRE XVIII.

De la Province de Sirvan, ou de l'ancienne Albanie ; étendue de cette Province ; fertilité du terroir, fruits, plantes & fleurs qui y croissent ; maniere singuliére de labourer la terre, & de faire la récolte : Description de Ckamaké, de Derbent, & de Bakou.

LA Province nommée aujourd'hui Sirvan, est l'ancienne Albanie, terminée au Septention par le Mont Caucase, appellé aujourd'hui la Montagne du Roi ; à l'Orient par la mer Caspienne ; au Midi par la riviere du Cyrus, au-dessus du confluent avec l'Araxe, & par une riviere qui se jette dans le Cyrus, appellée par les anciens Géographes *Alazon* ; de ce côté-là le Sirvan confine à la Georgie. Il a environ trente lieues de

longueur du Septentrion au Midi ; & autant de largeur de l'Orient à l'Occident. Dans toute cette étendue de pays il n'y a que trois Villes, Chamaké, Derbent & Bakou; le reste n'est proprement que des Villages. On en compte environ 60. habités par les Arméniens.

Strabon, Pline, Ptolomée conviennent de la situation de l'Albanie, entre le Mont Caucase, la Mer Caspienne, & le Cyrus. Ces bornes n'ont point changé depuis leur tems ; mais ils ne s'accordent guéres entr'eux sur le reste.

Ptolomée met une grande distance entre les embouchures du Cyrus, & de l'Araxe. Plutarque dans la vie de Pompée, est incertain si ces deux rivieres tombent dans la Mer par une même embouchure, ou si chacune y tombe séparément l'une proche de l'autre. Pline dit que selon l'opinion la plus commune, le Cyrus porte l'Araxe l'espace d'environ vingt lieues, avant que d'atteindre la Mer ; & il est vrai que l'Araxe jette

es eaux & perd ſon nom, à vingt
eues loin de la Mer, ou environ.
Selon Pline, l'Albanie étoit arroſée
e pluſieurs rivieres, qui ſe rendoient
la Mer Caſpienne, entr'autres du
yrus, du Cambyſes, de l'Albanus,
Caſius & du Gernus. On ne ſçait
éſentement où trouver ces quatre
ernieres, ni qu'en dire, ſi ce n'eſt
'elles ſoient réduites à n'être plus
jourd'hui que des ruiſſeaux.
Le *Pirſahade* eſt la ſeule riviere qui
voye dans le Sirvan. Elle paſſe
-deſſus de Chamaké ; ſon lit eſt
rt large, & ne ſe remplit qu'à
fonte des neiges. Cette riviére
été diviſée en trois canaux, dont
n s'approchoit des jardins de la
lle ; mais ils fourniſſent tous trois
rt peu d'eau.
Ptolomée compte un grand nom-
e de Villes dans l'Albanie & dans
Province de Capulaca. Pline pré-
d que la Ville de Capulaca en
it la Capitale, & donnoit le nom
oute la Province.
Mais il faut dire de ce grand nom-

bre de Villes, ce que Ptolomée nous a dit du nombre des riviéres ; car si ces Villes ont jamais subsisté, il est certain qu'il n'en reste plus rien.

Strabon paroît plus croyable que Pline, lorsqu'il dit que ces Albanois Asiatiques vivoient à la mode des Nomades, sans Villes, & sans Habitations fixes, s'occupant à élever & à nourrir des troupeaux.

Le Sirvan est une Province du Royaume de Perse. Chamaké en est la Capitale, & la résidence du Kan. C'est le nom que les Persans donnent à un Gouverneur. *Derbent & Bakou* sont deux petits Etats séparés sous des Princes qui ont le titre de Sultans, & qui sont Vassaux du Roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie du côté du Septentrion & occupe un terrein d'environ une lieue, depuis le Caucase jusqu'à la mer. C'est apparemment ce que Ptolomée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits, pour arrêter les irruptions des peuple

oces, qui habitoient au-delà. Cette
gue muraille dont on voit encore
ruines sur la montagne, & que
habitans disent avoir été poussée
qu'au Pont Euxin, peut bien être
que Ptolomée appelle les portes
l'Albanie.

Ces habitans se vantent d'avoir
exandre pour fondateur de leur
lle, & soutiennent qu'elle est
lexandrie, que ce Conquérant
bâtir auprès du Mont Caucase.
uinte-Curce & Arrien rapportent,
e les Macédoniens pour flater Ale-
ndre, transporterent de Scythie
nom du Caucase, & qu'Alexandre
tit une Ville qu'il appella de son
m.

Au reste Alexandre n'entra jamais
ns l'Albanie, qui étoit couverte
r cette partie de la Médie, qu'A-
patos déroba à ses rapides conquê-
. Atropatos étoit un des Lieutenans
Darius. La partie de la Médie
'il sauva fut appellée Médie Atro-
tene ; & il en demeura toujours
maître : du tems de Strabon

ſes ſucceſſeurs en étoient encore e
poſſeſſion. Cette partie de la Médi
eſt proprement ce qui s'appelle au
jourd'hui le Guylan.

Derbent eſt ſituée ſur le penchan
de la montagne, & défendue par u
Château bâti au-deſſus, où le Sulta
fait ſa réſidence. La plaine juſqu'à l
mer retient le nom de Ville de
Grecs : on n'y voit que quelque
mazures dans des champs labouré

On remarque encore que Derben
n'eſt pas ce qui s'appelloit ancienne
ment les portes du Caucaſe, qui, ſelo
Pline, étoient vis-à-vis d'Harmaſtis
Ville Capitale de l'Ibérie. Ces porte
étoient un grand ouvrage de la na
ture ; car on voit, dit Pline, les mon
tagnes ſe ſéparer naturellement pou
laiſſer un paſſage entre elles ; mai
les peuples qui habitoient en-deç
de ce paſſage, craignant, ajoute Pline
les irruptions d'un peuple plus nom
breux qui habitoit au-delà, ferme
rent ce paſſage par des portes armée
de barres de fer groſſes comme de
poutres, ſous leſquelles paſſoit l

ıve d'*Yrodonis*. Non contens en-
e de cette défenſe, ils firent bâtir
le Roc un Château nommé *Ca-*
ia, qui les mettoit en toute ſureté
tre leurs ennemis.
trabon qui décrit aſſez exactement
tre chemins pour entrer dans l'I-
e, ne dit rien qui ſemble avoir
lque rapport avec ces portes ſi
norables; mais peut-être n'étoient-
s pas encore placées de ſon tems.
s le Septentrion, ajoûte-t'il, &
côté des Nomades, il y a trois
s à monter avec de grandes diffi-
és, & enſuite à deſcendre dans
ndroit étroit, où coule le fleuve
gus. Les extrémités de ce paſſage
fortifiées d'une bonne muraille
côté de l'Albanie. Il y a un che-
anciennement taillé dans le roc,
n marais à paſſer du côté de l'Ar-
ie. C'eſt une gorge, ou un endroit
it, où l'Araxegus tombe dans le
us. Au-deſſus de la jonction de
deux rivieres, & ſur les monta-
, ſont les Villes d'Harmozica, de
mara, ou Subamara; la premiere

ſur le Cyrus, & l'autre ſur l'Aragu
Ce fut par ce chemin que Pompée
& enſuite Canidus paſſérent dan
l'Ibérie.

Bakou eſt à quinze lieues au-deſſ
de l'embouchure du Cyrus, ſur
bord de la Mer Caſpienne, à qui cet
Ville donne auſſi ſon nom, & qu'
nomme ſouvent Mer de Bakou.

Les environs ſont d'une terre lége
& abondante en ſaffran ; mais
mines ſont ſa principale richeſſe. C
mines ſont des puits, d'où l'on tire
Naphte en telle abondance, & av
tant de profit, qu'on aſſure que
droits du Roi montent par an
douze mille Tomans, ou à ſix ce
mille Abbaſſis. L'Abbaſſis vaut e
viron vingt ſols, & le Toman ci
quante livres.

La Naphte, qui eſt une eſpé
d'huile, vient avec l'eau, d'où enſui
on la ſépare, & on la fait couler p
des canaux. Il y en a de blanc
& de noire : la blanche, comme éta
la plus eſtimée, & d'un meilleur d
bit, ſe tranſporte dans les pays étra

rs ; la noire ſe conſume dans le
ys, & n'y eſt pas épargnée : on
n ſert pour les lampes, & on y
et des méches groſſes comme le
uce.

Le Sirvan répond à l'éloge que
rabon fait de l'Albanie. L'air y eſt
n & tempéré. Le voiſinage des hau-
s montagnes couvertes de neiges, &
vent de mer en modérent la cha-
ur ; d'ailleurs tout le pays eſt inégal,
s'éléve en petites collines, ce qui
ntribue à entretenir l'air en mou-
ment, & par conſéquent à le pu-
ier, & à le rafraîchir. Les hivers
mmunément ſont plus humides que
oids ; & les neiges qui y tombent
demeurent pas long-tems ſur la
rre.

Le beau tems, la pluie, la neige
t leurs ſaiſons réglées ſelon le be-
in, & comme à ſouhait ; de ſorte
e ſi toutes les années ne ſont pas
alement abondantes, il n'en eſt
int qui ſoit abſolument ſtérile, &
i ne ſuffiſe à nourrir les habitans,
i abandonnent aſſez ſouvent une
rtie de leur récolte.

La terre eſt ſi bonne, qu'elle n'a pas beſoin d'engrais. On la laiſſe ſeulement repoſer une année ou deux, & au printems on lui donne la premiére façon. Le Laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs ; leur joug eſt une fois plus long qu'en France ; mais d'un bois fort léger. Le Laboureur s'aſſeoit ſur le joug des deux premiers bœufs, & régle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, & le ſoc n'avance qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour renverſer les mottes remplies de racines de toutes les herbes qui ont cru pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainſi expoſées tout l'été aux rayons du ſoleil, qui les réduit en terre très-légere.

La ſeconde façon ſe fait en Automne. On y employe pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence, que chaque paire traîne ſa charrue. Ces cinq charrues font cinq ſillons, & ces cinq ſillons coupent perpendiculairement les ſillons faits au Printems.

Les

Les charrues ſont ſuivies d'un hom-
me, qui jette la ſemence mêlée avec de
la terre, afin qu'il n'en tombe pas
trop au même endroit. Au tems de
la moiſſon, les moiſſonneurs ſe cou-
vrent le corps d'une peau de mouton,
pour ſe défendre de la piqure des
moucherons. Sans ſe courber, ils cou-
pent la paille environ un pied au-deſ-
ous de l'épi. Ils emportent les épis
ur des traîneaux, & les battent ſous
es pieds des chevaux ; la cinquiéme
artie du bled eſt pour le Seigneur
u champ, & le reſte pour le Labou-
eur. Le bled eſt fort beau, & fait
'excellent pain, quoi que ce ne ſoit
as la coûtume de ſe ſervir de tamis,
t de ſéparer la farine du ſon.

Cette quantité de pailles qui reſ-
nt ſur le champ après la moiſſon,
e demeure pas inutile : ou ils la
upent ſur la fin de l'Automne,
rtie pour ſe chauffer, partie pour
rvir de fourrage à leurs bœufs &
eurs chevaux ; ou ils y mettent le
u pour brûler les rats ; qui ſe
uvent en ſi grande quantité dans

le pays, & qui y font un tel dégât, que sans des pluies abondantes, & assez fréquentes, on seroit contraint de le leur abandonner.

Une partie du labourage se fait par une espéce de Tartares nommés *Turquemis*, parce qu'ils sont de la Secte des Turcs. Ils vivent sous des tentes, qu'ils dressent en Hiver dans la plaine, & en Eté sur les montagnes. La plus grande partie des habitans de cette Province fut autrefois transportée à l'autre extrémité de la Perse, dans les montagnes, entre *Belk-Kaboul* & *Candahar*, où ils ont conservé leur premier nom, avec un peu de changement, étant nommés Akvans. Mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel : ils sont devenus voleurs, & se rendent redoutables aux Caravannes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées portent d'excellens raisins, dont on feroit du vin très-fort, si dans le tems de la vendange, on n'y mêloit pas environ la dixiéme partie d'eau

Le raiſin noir eſt de deux ſortes ; l'un fort menu, & l'autre fort gros. Le blanc eſt ſans pepins, & a le goût de muſcat. Il n'y a dans le Sirvan ni cave, ni cellier. On enterre les cuves ou dans les jardins, ou dans la cour. C'eſt en puiſant qu'on en tire le vin ; & quand une cuve eſt vuidée, on ſe contente de la laver, ſans la remuer de ſa place.

Les arbres fruitiers de toutes les eſpéces viennent ſur les montagnes & dans les forêts, également comme dans la Plaine : leurs fruits ſont auſſi bons qu'on peut les attendre des ſauvageons ; car les habitans du Sirvan ignorent l'art de greffer & d'enter. Ils ont preſque tous les fruits qui ſe trouvent en Europe. Le bois de charpente & de chauffage ne ſe trouve que dans les forêts qui ſont ſur les montagnes, d'où il le faut voiturer.

Les légumes y ſont auſſi abondans que les fruits. On y trouve des melons, des concombres, des aſperges, & généralement toutes les herbes potagéres, & les racines qu'on

voit en France ; mais il ſemble que le Sirvan ſoit le pays du ſaffran, principalement aux environs de Bachou, où la terre eſt extrêmement égere. On ne débite point le ſaffran pur ; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poële, & enſuite on le coupe en petites tablettes.

Toute la Campagne eſt couverte d'herbes odoriférantes, de ſerpolet, de petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une excellente eau cordiale.

Entre les diverſes plantes, il y en a une remarquable, qui croît ſur le penchant de la montagne de *Pidrakou*, à trois petits quarts de lieue de *Chamaké*. Sa tige s'éléve fort haut, & eſt de la groſſeur de la jambe d'un homme ; elle pouſſe en s'élargiſſant, & devient large comme une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très-agréable. Elle ſéche en Automne, & renaît au Printems.

La Campagne eſt ornée de diverſes fleurs. Les tulipes y ſont très-

belles : les unes ſont jaunes & petites, les autres rouges & fort grandes, celles-ci ont un fond noir & jaune. Si ces couleurs ſe mêloient dans les feuilles, ce ſeroit la plus belle fleur du monde. L'on en voit par-tout, non-ſeulement dans les champs labourés, & parmi les bleds ; mais auſſi dans les chemins. Les roſiers naiſſent dans les forêts & entre les broſſailles, de même que les capriers.

Les terres qui ne ſont pas en labourage, ſervent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs & de moutons. Les bœufs ſont bêtes de voiture ; & portent les charges ſur le dos.

On voit dans le Sirvan deux maniéres tout-à-fait différentes de traiter les chevaux. Quand les Tartares y viennent pour leur commerce, ils laiſſent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent enſemble, comme un troupeau de moutons, ſans jamais s'écarter les uns des autres. Les Per-

ſans au contraire panſent les leurs avec un grand ſoin. Ils les couvrent toujours d'un grand feutre ou d'une groſſe toile, tant en Eté qu'en Hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent au licol, ou avec des entraves aux jambes. Hors le tems des herbes, ils ne leur donnent ſur le ſoir qu'un ſac de paille hachée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge ſur le dos, font par jour douze ou quinze grandes lieues ſans débrider; & ce qui eſt bien commode, eſt que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, ſuffiſent pour nourrir deux cens chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domeſtiques, les forêts ſont remplies de ſangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il ſe fait à *Chamaké* un commerce conſidérable de peaux de renards pour *Aſtracan* & pour *Erzerom*. Les allouettes & les cailles ſont plus rares dans le Sirvan qu'en France; mais en récompenſe, les perdrix y ſont

très-communes, auſſi-bien que les outardes, les francolins, & les faiſans. On y a des oies, des canards, des pigeons, des grues. Les cygognes en Eté y viennent faire leurs nids ; elles y élevent leurs petits, & diſparoiſſent enſuite.

Quand l'Hiver eſt un peu rude, on a quatre francolins pour cinq ſols, une outarde pour cinq ou ſix ſols, un faiſan en vie pour dix ſols. Ces oiſeaux ſe cachent la tête dans la neige, & s'y laiſſent prendre.

Une région ſi heureuſe, & qui fournit ſi libéralement tout ce qui peut rendre la vie commode & délicieuſe, eſt habitée par un peuple pauvre & miſérable, ſoit que ſa pareſſe l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre ; ſoit qu'il ſoit épuiſé par de grands impôts dont on le charge. On aſſure que le Roi de Perſe tire du Sirvan deux millions d'Abaſſis. La nourriture ordinaire des habitans du pays eſt de légumes & de fruits. Leurs délices ſont de manger du ris, du caillé aigre, & du

fromage. Leur vêtement eſt de groſſe bûre en forme de caſaque, ſous laquelle ils portent une chemiſe pendante. Peu d'entr'eux ont une ſeconde chemiſe à changer, de ſorte qu'ils ſont rongés de vermine : mais ce qu'il y a de plus étonnant, eſt qu'ils ſouffrent ſi patiemment cette mauvaiſe compagnie, qu'ils ne penſent pas ſeulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chauſſure eſt faite du cuir de la tête d'un bœuf, ou d'un ſanglier. Elle eſt relevée de part & d'autre ſur le pied, & attachée avec des cordes.

Ils ont la réputation d'être fourbes & menteurs ; & on dit d'eux, qu'ils ſont perſuadés que ſans le menſonge une affaire ne peut réuſſir. Ils ſont d'ailleurs aſſez tranquilles.

On parle trois ſortes de Langues dans le pays ; le Turc qui eſt la Langue la plus commune, le Perſan, mais corrompu, & l'Arménien : il les apprennent, & parlent ces trois Langues ſans les confondre.

On diſtingue dans le Sirvan les diverſes

iverſes nations, par la maniére dont
n s'y couvre la tête. Comme les
erſans aiment le Turban rouge, on
s appelle *Keſel-Baſchi*, c'eſt-à-dire
ouges têtes. Les Arméniens, *Kara-*
aſchi, noires têtes; & les Georgiens
ui portent un fort petit bonnet,
aſchi-Achouk, têtes découvertes.

Paſſons à la deſcription de Cha-
aké. Ce n'étoit autrefois qu'une
ortereſſe environnée d'une muraille,
ec des tours d'eſpace en eſpace,
ont il ne reſte que quelques pans.
a Ville s'eſt accrue du côté du Midi,
s'étend ſur cinq ou ſix collines.
le eſt toute ouverte, ſans murailles,
ns foſſés, & compoſée d'environ
pt mille maiſons. Quelques-unes
nt bâties de pierre, avec de la
rre pour mortier; mais la plûpart
ſont que de terre & d'argile. Plu-
urs ont le toit élevé & couvert de
anches, au lieu d'ardoiſes, & de
iles; & les autres ont le toit en
ate-forme. Elles ne ſont que d'un
ge, ayant la porte & les fenêtres
même côté. Pluſieurs maiſons n'ont

que la porte pour fenêtres. Comme ces plates-formes ne ſont que de terre battue, avec de la paille hachée, & poſées à la hauteur d'un pied ſur des ſolives, & ſur de petits ais, elles ne ſauroient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maiſon.

Les perſonnes aiſées font mettre une couche d'étain au-deſſus; & afin qu'elle ne ſe fonde point à l'ardeur du ſoleil, elles ont ſoin de la faire arroſer de Naphte.

Il n'y a à Chamaké aucun édifice public, qui mérite d'être conſidéré, ni aucune belle moſquée. C'eſt cependant une Ville de grand commerce, & l'entrepôt de la Moſcovie & de la Perſe. Les Moſcovites y ont leur Magaſin, & apportent de l'étain, du cuivre, des cuirs de Rouſſil, des fourures, & d'autres marchandiſes de leur pays. Les Perſans & les Indiens y vendent des étoffes de ſoie & de coton, des brocards d'or & d'argent, & une infinité de belles ſoies. Les Tartares amenent des

chevaux & des eſclaves. Il y a un marché où pluſieurs rues aboutiſſent, garnies de boutiques des deux côtés, & couvertes.

Pour les Religions dont l'exercice public eſt permis à Chamaké, il y en a preſque de toutes les ſortes. Le Mahométiſme eſt la dominante ; mais elle eſt diviſée en deux Sectes, ſavoir, de Jonis, & de Cahis ou Jehais. Ceux-là ſont Sectateurs d'Omar, & ceux-ci d'Ali. Ces deux Sectes ſe maudiſſent mutuellement.

Les Juifs ont leur Synagogue, & les Indiens leur Pagode. Les Indiens ſont au nombre d'environ deux cens; ils font le plus gros commerce, & ſont les plus riches marchands.

Les Chrétiens habitués dans la Ville ſont Arméniens, & ne font guéres plus de deux cens maiſons. Les Moſcovites ont une Chapelle dans leur magaſin. Les Prêtres de ces deux nations ſont habillés de verd ; ils ont encore cela de commun, qu'ils aiment le vin ſans modération.

Le Gouverneur de la Ville & de

toute la Province á le titre de Kan ; & le Magiſtrat qui maintient la police, & rend la juſtice, ſe nomme Kalenter.

Il arrive rarement que le Sirvan ſoit expoſé aux malheurs de la guerre; car quoiqu'il ſoit à l'extrémité de la Perſe, ſa ſituation le met en ſureté, & le mont Caucaſe eſt un rempart, que les Armées ennemies ne ſauroient forcer. Toutefois pour être pleinement en repos de ce côté-là, le Roi de Perſe fait une penſion de trente-cinq mille abaſſis au *Chamkal*, c'eſt ainſi qu'on appelle le Prince des *Leſchi*. Les *Leſchi* ſont un peuple Tartare, qui habite au-delà des montagnes dans le Dagueſtan, & dont on dit que *Leſchus*, premier Prince de Pologne, étoit ſorti.

On célébre dans cette Ville pendant dix jours, & dans toute la Perſe, la mémoire de la mort d'*Uſſain* fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de petits gueux à demi nuds, barbouillés de noir, & diviſés en pluſieurs bandes, courir par la Ville

avec des tambours, en chantant & criant de toutes leurs forces, *Uſſain*, *Uſſain*. Le dixiéme jour, on proméne par les rues un enfant couché ſur un brancard, & porté ſur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard eſt orné de riches étoffes, & de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour repréſenter *Uſſain* : pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit. Cette burleſque cérémonie ſe change le lendemain dans un combat, qui ſe livre dans la grande Place de la Ville, qui a plus de cinq cens pas de long, & plus de cent cinquante de large.

La Ville ſe diviſe en deux partis, l'un des *Leideri*, & l'autre des *Clahmedoutai*; ce ſont les noms des deux freres, qui étoient autrefois Princes de Chamaké. Les combattans ſont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique, de frondes, & même d'armes à feu; en ſorte que le combat ne finit point, ſans qu'il y ait du

ſang répandu. Les Gouverneurs tâchent d'arrêter ce déſordre ; mais ils ne peuvent retenir la jeuneſſe, qui fait gloire de ſe ſignaler dans ce combat.

CHAPITRE XIX.

Pierre d'Aimant miſe en uſage par les Médecins Chinois : Propriétés qu'ils attribuent à la Bellevedere : Camphre de la Chine ; maniére de le tirer de l'arbre, & de le préparer ; qualités qu'on lui attribue.

ON ſe ſert avec ſuccès à la Chine de la Pierre d'Aimant, contre les tumeurs ſubites, douloureuſes & malignes. Voici la vertu de ce remède, que les Médecins Chinois regardent comme admirable, parce que, ſelon eux, il attire tout le venin, & détruit le mal dans ſon principe. On prend de la limaille de fer la plus fine : on la jette dans le vinaigre le

plus fort ; on mêle bien enſemble l'une & l'autre : puis leur ayant donné deux ou trois bouillons, on retire la limaille, & on l'étend ſur la partie malade. On prend enſuite une grande pierre d'aimant, & on la préſente ſouvent ſur la limaille : elle attire la cauſe occulte du mal, & diſſipe toute la malignité du venin.

Que de doutes que l'on pourroit propoſer ſur ce reméde ? Eſt-ce que cette pierre vivifie cette limaille de fer, comme elle anime l'aiguille de la Bouſſole ? La limaille ainſi préparée dans une liqueur bouillante, ſe trouveroit-elle plus propre à être agitée par l'Aimant ? Les acides du vinaigre dont elle eſt pénétrée, la rendent-elles par quelque nouvel arrangement dans ſes pores mieux diſpoſée à être mue par l'Aimant ? Après tout, ne ſe pourroit-il pas faire, que l'Aimant eût quelque vertu contre le venin, qu'il ne communique que conjointement avec la limaille empreinte des acides du vinaigre, qui produit une impreſſion particu-

liére sur la partie mal affectée ?

Des propriétés de l'Aimant, passons à celles que les Chinois attribuent à la Bellevedere. Cette plante, dit l'Herbier Chinois, croît à la fin de Mars, ou au mois d'Avril : ses surgeons hauts de huit à neuf pouces, prennent la figure du poing d'un jeune enfant quand il le ferme à demi ; elle s'étend ensuite, & pousse une infinité de branches garnies de feuilles semblables à celles du lin. Ses branches s'arrondissent en croissant, & se disposent naturellement en forme d'une agréable pyramide. Le même Auteur ajoûte, que les feuilles de la Bellevedere encore tendres ont du suc, & un assez bon goût ; qu'on peut les manger en salade avec le vinaigre, mêlant quelques filamens de Gingembre ; qu'étant apprêtées comme les autres légumes, & cuites avec la viande, elles lui donnent un goût fin & agréable ; que quand elle est dans toute sa beauté, ses feuilles deviennent dures ; mais qu'alors on trouve dans sa tige

& dans la racine une nourriture, qui peut ſervir de reſſource dans les années de diſette. Lorſque la plante, dit-on, eſt montée à ſa hauteur naturelle, on en ſépare la maîtreſſe tige; on la fait paſſer par une leſſive de cendres, ce qui la radoucit, la dégraiſſe, & la purifie des immondices de la peau. Après ce bain, on l'expoſe au ſoleil; & quand elle eſt ſéche, on la cuit & on l'aſſaiſonne. Pour ce qui eſt de la racine dont la couleur eſt un peu violette, on en leve la peau par aiguillettes ou filamens, qu'on peut manger après les avoir fait bouillir.

Mais ce qu'on cherche principalement, c'eſt la ſubſtance blanche de la racine, qu'on réduit aiſément en farine, dont on ne ramaſſe que ce qui reſte en pâte au fond du vaſe, & qu'on cuit en petits pains au bain-marie. L'Herbier cite l'exemple de quatre montagnards, qui vivant ordinairement des feuilles, des tiges & des racines de Bellevedere, que leur pays fourniſſoit en abondance, avoient

conſervé une ſanté parfaite juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Au reſte, cet Auteur avertit que pour rendre la Bellevedere plus abondante, & plus ſubſtancielle, il faut mettre le feu aux montagnes qui en ſont couvertes, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, parce que ſes propres cendres l'engraiſſent, & lui donnent un ſuc plus nourriſſant.

Il vient enſuite aux vertus médicinales de cette plante. La Bellevedere, dit il, n'a nulle qualité nuiſible & vénéneuſe. Elle eſt froide de ſa nature, d'une ſaveur douce, pleine d'un ſuc benin; elle délivre des chaleurs internes exceſſives: elle eſt diurétique, & ouvre les voies à l'urine, elle procure le ſommeil. Etant grillée, réduite en poudre, & priſe dans une boiſſon au poids d'environ deux dragmes, elle dégage le bas ventre de ſes flatuoſités. C'eſt un reméde ſalutaire contre toute maladie cauſée par les grandes chaleurs. Enfin, la racine de cette plante réduite en cendres,

iſſoute dans un peu d'huile, & ap-
liquée ſur la morſure des ſerpens,
t autres inſectes venimeux, en amor-
t le venin, l'attire, & guérit la plaie.
e Médecin Chinois n'a recours ni
des ſels, ni à des acides, ni à des
lkalis, ſoit intrinſéques à la plante,
oit procurés par la préparation &
calcination de la Bellevedere; il en
pporte ſimplement les effets, laiſſant
ux habiles Chymiſtes à en chercher,
à en développer les cauſes intimes
cachées.

Si ces effets ſont véritables, de
reilles découvertes, toutes ſimples
u'elles ſont, méritent bien que nos
hymiſtes & nos Médecins François
iſſent différentes épreuves, pour ſe
nvaincre par leur expérience des
opriétés de cette plante, qui peut-
re n'eſt négligée, que parce que
on n'en connoît pas les vertus.

Ce que nous allons rapporter du
amphre, ne paroîtra pas moins in-
reſſant, que ce que nous venons de
re de la Bellevedere. On ſe perſuade
Europe que le Camphre, cette pré-

cieuſe gomme, diſtille du tronc & des groſſes branches de l'arbre, & qu'elle s'amaſſe vers le pied de cet arbre, où on la recueille mêlée avec de la terre. Le Dictionnaire des Arts ſuppoſe, comme une choſe certaine, que cette gomme diſtille d'un arbre. » On » apporte, ajoute-t'il, le Camphre » de la Chine en Europe tout crud, » en pain; & comme il n'a point paſ» ſé par le feu, il eſt réputé groſſier, » & l'eſt en effet.

L'extrait d'un Livre Chinois aſſez récent fournit ſur cette matiere des éclairciſſemens, qui méritent de l'attention. Ce Livre eſt fort autoriſé. Il a été imprimé par l'ordre & par les ſoins du Grand Empereur *Changi*, qui y a inſéré ſes réflexions. On cite un grand nombre de Sçavans, qui ſont ou les Auteurs, ou les Réviſeurs de cet Ouvrage. On y aſſûre, que le Camphre qu'on tire de la Chine ne diſtille point à terre, comme d'autres arbres réſineux, qui pour leur conſervation ſe déchargent de ce qu'ils ont de trop onctueux dans leur

ubſtance ; qu'il ne diſtille point non
lus du haut de l'arbre en bas, par
ne inciſion qu'on y auroit faite. On
e ſerviroit à la Chine de cette machi-
e, ſi on pouvoit le faire avec ſuc-
ès ; car de pareilles inciſions faites
des arbres réſineux, ſont très-uſi-
ées dans ce pays. Dans l'article qui
récéde celui où l'on parle du Cam-
hre, il eſt rapporté que pour ne rien
erdre du vernis, on ajuſte à l'endroit
e l'arbre où l'on a fait l'inciſion, un
etit canal, & au canal un vaſe, qui
mpêche tout le mélange d'immon-
ices, & autant qu'il eſt poſſi-
le, l'évaporation du ſuc qui en dé-
oule. Dans un autre article où il eſt
raité du pin, qui fournit une réſine
laquelle on attribue des vertus ad-
nirables, on parle d'une nouvelle
naniere de faire l'inciſion, qui eſt
eut-être inconnue en Europe. On
reuſe la terre, dit l'Auteur, tout au
our d'un gros & vieux pin ; on dé-
ouvre une de ſes maîtreſſes racines,
laquelle on fait une inciſion, d'où
on voit diſtiller un ſuc ſpiritueux ;

mais il faut que durant le tems de l'opération, l'endroit qui est au-dessus de la racine incisée soit tellement couvert, que la clarté de la Lune & du Soleil n'y puisse pénétrer. Sans doute on a en vûe de tirer du pin une liqueur qui soit naturellement liquide, & qui se conserve en cet état.

C'est de toute autre maniere qu'à la Chine on tire le Camphre de l'arbre *Téhang*. On prend, dit l'Auteur Chinois, des branches nouvelles de cet arbre: on les coupe par petits morceaux, & on les fait tremper durant trois jours & trois nuits dans de l'eau de puits. Lorsqu'elles ont été macérées de la sorte, on les jette dans une marmitte, où on les fait bouillir, & pendant ce tems-là on les remue sans cesse avec un bâton de bois de saule. Quand on voit que le suc de ces petits morceaux de l'arbre s'attache en quantité au bâton en forme de gelée blanche, on passe le tout, ayant soin de rejetter le marc ou les immondices. Alors ce suc se verse

par inclination dans un baſſin de terre neuf & verniſſé. On le laiſſe là durant une nuit, & le lendemain on trouve que ce ſuc s'eſt coagulé, & eſt devenu une eſpéce de maſſe.

Pour purifier cette premiére production, on ſe ſert d'un baſſin de cuivre rouge : on cherche quelque vieille muraille faite de terre ; on prend de cette terre qu'on pile, & qu'on réduit en une poudre très-fine. On place cette poudre au fond du baſſin : ſur cette couche de terre on répand une couche de Camphre, & l'on arrange ainſi par ordre couche ſur couche juſqu'à quatre, & ſur la derniére, qui eſt bien pulvériſée, on place une couverture faite de feuilles de la plante *Poho*, c'eſt-à-dire du Pouliot. Le baſſin de cuivre étant ainſi garni, on le couvre d'un autre baſſin, & on a ſoin qu'ils ſoient parfaitement unis ; & même pour bien les arrêter l'un ſur l'autre, on les borde par l'endroit où ils ſe joignent, d'une terre jaune qui les ſerre fortement.

Le baſſin étant plein de cette mix-

tion, on le met sur le feu, ayant soin que ce feu soit réglé, égal, ni trop fort, ni trop foible. La pratique instruit du juste milieu qu'on doit tenir. Il faut être attentif à ce que l'enduit de terre grasse, qui joint les bassins, tienne bien, & qu'il ne s'y fasse aucune fente, de crainte que les parties spiritueuses ne s'échappent, ce qui ruineroit l'ouvrage. Lorsqu'on lui a donné le feu suffisamment, on attend que les bassins soient refroidis; alors on les sépare, & on trouve le Camphre sublimé & attaché au couvercle.

Si l'on réitére l'opération deux ou trois fois, on aura du Camphre en belles parcelles. Toutes les fois qu'on voudra s'en servir en certaine quantité, on la mettra entre deux vases de terre, dont on entourera bien les bords avec plusieurs bandes de papier mouillé. On tiendra ce vase sur un feu modéré, & égal, environ une heure; puis ayant laissé refroidir le vase, on trouvera le Camphre dans sa perfection, & tout prêt à être employé.

Un

Un Chymiſte Européen qui auroit des branches récentes de l'arbre de *Téhang*, abrégeroit ſans doute toutes ces opérations, avec quelque avantage pour la quantité & la pureté de cette gomme. Peut-être auſſi que toutes les façons que donnent les Chinois, ont leur utilité particuliére; car ils ſçavent en moins de tems & à peu de frais ſublimer, par exemple, le Mercure dans deux creuſets bien luttés, tels que les employent les Orfévres pour la fonte de l'argent.

Du moins, on ne peut pas dire avec vérité, comme il eſt marqué dans le Dictionnaire des Arts, que le Camphre de la Chine eſt apporté crud en Europe, & ſans avoir paſſé par le feu, puiſque, comme l'on voit, il y paſſe pluſieurs fois. Il ſe peut faire que les Chinois, pour en augmenter le volume & le gain qu'ils en retirent, le vendent ou l'ayent vendu autrefois aux Marchands Européens en pain crud, c'eſt-à-dire, après une légére cuiſſon donnée à leur maſſe, ou mélange de terre, de Cam-

phre, & de la plante de *Poho*. La forme des pains de Camphre venus de Hollande, qui, ſelon M. Lemery, reſſemble à un couvercle de pot, le fait aiſément ſoupçonner.

Au reſte cette maniere de tirer le Camphre des entrailles mêmes de l'arbre, ſe peut pratiquer dans toutes les ſaiſons de l'année; ce qui ne pourroit ſe faire, ſi on le tiroit comme les autres réſines, leſquelles ne découlent que durant un certain tems aſſez court. D'ailleurs, en ébranlant l'arbre du Camphre, on lui nuit beaucoup moins, qu'on ne feroit en tirant ſon ſuc par des inciſions toujours hazardeuſes.

Quel que ſoit le Camphre qu'on vend aux Européens, il eſt certain qu'on en vend à Pekin dans les boutiques à aſſez bon marché, qui paroît cependant bien grainé, aſſez pur, très-ſubtil, qui s'évapore aiſément, & fermé dans un vaſe double, peut très-bien ſe conſerver. Mais le meilleur Camphre de la Chine, au jugement même des Chinois, ne peut être

comparé au bon Camphre de *Bor-*
néo.

Ne pourroit-on pas se procurer à Canton un petit plant de l'arbre d'où l'on tire le Camphre, & le transporter dans quelques-unes des Isles de France, où il n'auroit pas de peine à croître; il se peut même faire qu'il y en ait, & qu'on ne les connoisse pas.

On dit qu'il vient de Hollande en France du Camphre de la Chine; peut-être les Hollandois ont-ils trouvé dans leurs Isles, ou y ont transporté d'ailleurs des arbres de Camphre, qu'ils vendent sous le nom de Camphre de la Chine; mais il est plus probable, que les Chinois de Batavie vont l'acheter à la Chine, pour le porter aux Hollandois.

On a raison de dire dans le Dictionnaire des Arts, que le Camphre de la Chine se tire d'un arbre fort haut & fort large. Il s'en trouve, dit l'Auteur Chinois, de cent trois coudées, qui sont si gros, que vingt personnes peuvent à peine les embras-

ſer. On en voit qui ont juſqu'à trois cens ans. Il eſt d'uſage pour la conſtruction des édifices & des vaiſſeaux. Son bois eſt ſemé de belles veines, & l'on en fait divers beaux ouvrages.

Cet arbre croît promptement : à ſon pied, & à côté de ſes groſſes racines, il pouſſe divers rejettons propres à être tranſplantés. Les troncs fort vieux jettent des étincelles de feu. Sans doute que de ce bois pourri & plein de vers ſortent ces brillans, ou feux folets, ſuite naturelle d'une effuſion d'eſprits camphrés, inflammables à la moindre agitation pour quelques inſtans. La flamme en eſt ſi ſubtile, qu'il n'y a point à craindre qu'elle ſe communique ; les cheveux mêmes n'en ſeroient pas brûlés. L'expérience du Camphre brûlé dans de l'eſprit de vin en un lieu bien fermé, en eſt une preuve inconteſtable.

Reſte à parler des qualités que les Chinois attribuent au Camphre. Il eſt, dit le même Auteur, acre & chaud, nullement nuiſible & malfaiſant. Il

ouvre les différents conduits du corps: il sert à dissoudre, à emporter les glaires & la pituite des entrailles ; il dissipe les impuretés du sang, & remédie aux incommodités causées par le froid & l'humidité ; il appaise les coliques violentes, & le *Colera morbus*, les maux de cœur & d'estomac. Il guérit des dartres, de la galle, & des démangeaisons importunes : on s'en sert utilement pour affermir les dents gâtées. Enfin, c'est un remède efficace contre la vermine ; il en préserve, & en délivre ceux qui y sont sujets.

Tout le bas de l'arbre empreint de la substance du Camphre en a presque toutes les vertus, mais dans un degré de force bien inférieure. Ce bois est d'une saveur acre, mais tempérée. On en use intérieurement sans crainte qu'il dérange l'estomac ou le bas ventre ; & si l'on y sentoit quelque dérangement violent, il séche les humeurs qui le causent, ou s'il est besoin de les rejetter par la bouche, on en vient à bout sans grands

efforts, en avalant la décoction un peu épaiſſie de la pouſſiére de ce bois. S'il reſte des indigeſtions après le repas, il les diſſout. Ceux qui ont des rapports aigres, doivent uſer de la décoction de ce bois dans du petit vin de ris, qui eſt encore plus foible que la petite bierre. Des ſabots faits du même bois délivrent des ſueurs tenaces & incommodes des pieds.

Finiſſons ces obſervations par un reméde très-efficace, dont on ſe ſert contre une maladie des yeux, qui eſt aſſez extraordinaire, & qui eſt plus commune à la Chine qu'en Europe. On la nomme *Nyctalopie*. Cette maladie eſt une affection vicieuſe des yeux, qui fait qu'on voit bien le jour, qu'on voit moins bien le ſoir, & que la nuit on ne voit rien du tout. Les accès de cette maladie périodique, que l'on croit incurable en Europe, prennent aux approches de la nuit. *Kimungyen* eſt le nom que les Chinois donnent à cette incommodité. Ces trois caractéres ſignifient, yeux ſujets comme ceux des poules

à s'obscurcir. Les Chinois, en comparant les yeux viciés du malade aux yeux des poules, qui s'obscurcissent vers le coucher du soleil, croyent avoir développé le mystére de cette maladie, sans faire réflexion que cet effet dans les poules est très-naturel, de même que dans ceux dont la paupiére appesantie se ferme, lorsqu'ils sont pressés du sommeil.

Il n'en est pas de même dans la *Nyctalopie*; celui qui est affligé de ce mal a les yeux bien ouverts, & ne voit rien. Il va à tatons dans le lieu même, où il est le plus accoutumé de marcher. Il ne sent aux yeux ni inflammation, ni chaleur, ni le moindre picotement. Qu'il soit placé durant le jour dans un lieu ténébreux, il voit fort bien à la plus petite lueur. La nuit étant venue, son accès le prend. Qu'on lui présente une bougie allumée, il n'apperçoit dans la chambre aucun objet éclairé, pas même la bougie; & au lieu d'une lumiere claire, il entrevoit comme un gros globe de suc noirâtre sans aucun éclat. Ce

peu de ſentiment marque, ce ſemble, que la membrane de la rétine devenue flaſque, & mêlée de quelque obſtruction, ne peut pas faute de reſſorts, ſentir les légeres impreſſions des rayons viſuels, & n'eſt ébranlée que par des rayons très-forts. Si l'œil s'obſcurcit peu à peu, & par degrés, à meſure que la nuit approche, ce n'eſt pas de la même maniére, ni ſucceſſivement qu'il s'éclaircit, & c'eſt ce qui conſole le malade; car il ſçait que le lendemain il aura la vûe très-ſaine, juſqu'au coucher du ſoleil. Voici en quoi conſiſte le reméde que les Médecins Chinois employent contre cette maladie.

Prenez le foie d'un mouton ou d'une brebis, qui ait la tête noire: coupez-le avec un couteau de bambou, ou de bois dur; ôtez en les nerfs, les pellicules & les filamens: puis enveloppez-le d'une feuille de Nénuphar, après l'avoir ſaupoudré d'un peu de bon ſalpêtre. Enfin, mettez le tout dans un pot, & faites-le cuire lentement; remuez-le ſouvent pendant qu'il cuit, ayant ſur la

la tête un grand linge qui pende jusqu'à terre, afin que la fumée qui s'exhale du foie en coction, ne se dissipe point au dehors, & que vous la receviez toute entiére. Cette fumée salutaire s'élevant jusqu'à vos yeux, que vous tiendrez ouverts, en fera distiler l'humeur morbifique ; & vous vous trouverez guéri. Si vous employez ce reméde sur le midi, le soir même vous cesserez d'éprouver cet accident. Il y en a qui pour mieux assûrer la guérison, conseillent de manger une partie du foie ainsi préparé, & d'en avaler le bouillon. Mais d'autres assûrent que cela n'est point nécessaire, & qu'on en a vû qui ont été guéris, en se contentant de humer à loisir la fumée du foie de mouton, pendant qu'il cuit ; & qu'il étoit pareillement inutile d'avoir égard à la couleur blanche ou noire de la laine du mouton.

Voilà donc un reméde aisé, prompt, efficace, dont la vertu a été éprouvée par un grand nombre de Chinois pour une maladie qui est connue en Euro-

pe, & qui y eſt regardée comme incurable. Si on éprouve en Europe les mêmes effets de ce reméde, la Chine lui aura fait un préſent, qui ne doit pas paroître indifférent.

CHAPITRE XX.

Opinion des Indiens ſur la Métempſycoſe.

LA plûpart des Indiens croyent que les Ames ſont éternelles; d'autres penſent qu'elles ſont une portion de Dieu même. Ils ſont à la vérité preſque tous convaincus de leur immortalité; mais ils prouvent cette immortalité par la Métempſycoſe, & la tranſmigration des ames en différens corps.

Non-ſeulement les Indiens qui ſont en deçà du Gange, mais les Peuples de l'*Aracan*, du *Pégu*, de *Siam*, de *Camboye*, du *Tonquin*, de la Cochinchine, de la Chine & du Japon, ſont dans la même opinion, & l'ap-

puyent par les mêmes raisons dont se servent les Indiens.

On trouve dans l'Amérique des vestiges de la Métempsycose. Qui a pu porter cette folle imagination à des Peuples, qui ont été si long-tems inconnus au reste du monde ? On est moins surpris qu'elle se soit répandue en Afrique & en Europe : les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Afriquains; Pythagore qui fut le Chef de la Secte Italique, l'avoit établie chez plusieurs Nations, sur tout dans les Gaules, où les Druides la regardoient comme la base & le fondement de leur Religion. Elle entroit même dans la politique. Les Généraux d'Armée voulant inspirer à leurs Soldats le mépris de la mort, les assûroient que leurs ames n'auroient pas plutôt abandonné leur corps, qu'elles iroient en animer d'autres.

Ce Dogme fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par les Simoniens, les Basilidiens, les Valentiniens, les Marcionites, les Gnostiques & les Manichéens. Plusieurs

Juifs même donnerent dans cet extravagant Syſtême. On lit dans le Talmud, que l'ame d'Abel paſſa dans le corps de Seth, & enſuite dans celui de Moyſe.

Quelques-uns croyent que cette Doctrine a d'abord été enſeignée par les anciens Egyptiens, & que de chez eux elle eſt paſſée dans les Indes & dans le reſte de l'Aſie : d'autres au contraire en attribuent l'invention aux Peuples de l'Inde, qui l'ont enſuite communiquée aux Egyptiens. Philoſtrate aſſûre, que Pythagore eſt l'Inventeur de ce Syſtême, qu'il le communiqua aux Brames dans un voyage qu'il fit aux Indes, & que delà il fut porté chez les Egyptiens. La Chronologie Indienne compte pluſieurs milliers d'années, depuis que cette invention a vogué dans l'Inde ; mais par malheur, la Chronologie de ces Peuples eſt remplie de tant de fauſſetés, que l'on n'y peut faire aucun fond. Il y a donc plus d'apparence, ainſi que pluſieurs anciens Auteurs l'on dit en termes exprès, que c'eſt

des Egyptiens plutôt que des Indiens, que Pythagore & Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la Métempsycose.

Les Indiens, de même que les Pythagoriciens, entendent par la Métempsycose le passage d'une ame par plusieurs corps, qu'elle anime successivement, pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement, il n'étoit question que du passage des ames en différens corps humains; on l'étendit plus loin dans la suite, & les Indiens ont encore enchéri sur les Disciples de Pythagore & de Platon.

1. Les Pythagoriciens en établissant leur Systême, fondoient leur principale preuve sur l'autorité de leur maître. Ses paroles étoient pour eux des Oracles : il n'étoit pas même permis d'avoir des doutes, sur ce qui avoit été avancé par ce grand Philosophe. Le Maître a parlé, disoient les Pythagoriciens; cette réponse tenoit lieu de toute preuve.

C'est aussi ce que répondent les In-

diens. *Bruma*, disent-ils, est le premier des trois Dieux qu'on adore dans les Indes : c'est lui qui a enseigné cette Doctrine ; elle est donc infaillible. C'est *Bruma* qui est *Abaden*, c'est-à-dire, qui parle essentiellement, conformément à la vérité, & dont toutes les paroles sont des Oracles. Il a une parfaite connoissance du passé, du présent & de l'avenir ; c'est lui qui écrit toutes les circonstances de la vie de chaque homme : c'est lui qui a enseigné toutes les Sciences. Peut-on douter après cela, que la Doctrine de la Métempsycose ne soit véritable, puisqu'elle nous est venue de *Bruma*.

2. Les Disciples de Pythagore devoient garder le silence pendant un certain nombre d'années, avant qu'il leur fût permis de proposer leurs doutes ; après quoi ils avoient la liberté de former des difficultés. Quelques-uns de ses Disciples lui ayant demandé, s'il se ressouvenoit d'avoir vécû dans un autre tems, il leur répondit, qu'il avoit paru dans le monde

sous le nom d'Etalide fils de Mercure, & qu'il naquit ensuite dans la personne d'Euphorbe, & qu'il fut tué au Siége de Troye par Ménélas ; qu'il fut après connu sous le nom d'Hermotime; qu'il devint ensuite un Pêcheur de l'Isle de Délos, qu'on nommoit Pyrrhus ; & qu'enfin il étoit alors Pythagore.

Les Indiens de leur côté citent une infinité de changemens de leurs Dieux ; ils commencent par *Bruma*, qu'ils disent s'être montré sous mille figures différentes. Les métamorphoses de *Vichnou* sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent, & qu'ils appellent *Kelki-vadaran*, c'est à-dire, *Vichnou* changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de *Routren*.

Les adorateurs de Vichnou prétendent, que ce Dieu éclaire par une lumiére céleste quelques ames favorites de ses dévots, & qu'il leur fait connoître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Pour ce qui est

des zèlés ſerviteurs de Routren ; ils aſſurent que ce Dieu révéle à pluſieurs d'entre eux les divers états où ils ont été engagés, dans les différentes tranſmigrations de leurs ames.

3. Les Indiens & les Pythagoriciens ont recours aux comparaiſons, pour expliquer leurs ſentimens. L'ame, diſent les Indiens, eſt comme un oiſeau dans la cage. Comme l'homme, ajoûtent-ils, eſt dans une maiſon, qu'il y habite, & qu'il a ſoin d'en réparer les endroits foibles : de même l'ame de l'homme eſt dans le corps ; elle y loge, elle s'étudie à le conſerver. De plus, comme l'homme ſort de ſa maiſon quand elle n'eſt plus habitable, & va ſe loger dans une autre : l'ame de même abandonne ſon corps, quand quelque maladie, ou quelque autre accident le met hors d'état d'être animé, & elle ſe met en poſſeſſion d'un autre corps. Enfin, comme l'homme ſort quand il veut de ſa maiſon, & y retourne de la même maniére : il y a pareillement de grands hommes, dont l'ame

a le pouvoir de se dégager de son corps ; pour y revenir quand il lui plaît ; après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers.

On lit dans la vie de *Vieramarken*, l'un des plus puissans Rois des Indes, qu'un Prince pria une Déesse dans le Temple qui étoit à l'écart, de lui enseigner le *Mandiram*, c'est-à-dire, une priere qui a la force de détacher l'ame du corps, & de l'y faire revenir quand elle le souhaite : il obtint la grace qu'il demandoit ; mais par malheur le domestique qui l'accompagnoit, & qui demeura à la porte du Temple, entendit le *Mandiram*, l'apprit par cœur, & forma la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce Prince se fioit entiérement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir ; mais il se donna bien de garde de lui révéler le Mandiram. Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'essort à son ame ; mais auparavant

il recommandoit bien à ſon domeſtique de garder ſoigneuſement ſon corps juſqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitoit donc tout bas ſa priere ; & ſon ame ſe dégageant à l'inſtant de ſon corps, voltigeoit çà & là, & revenoit enſuite. Un jour que le domeſtique étoit en ſentinelle auprès du corps de ſon maître, il s'aviſa de réciter la même priere ; & auſſitôt ſon ame s'étant dégagée de ſon corps, prit le parti d'entrer dans celui du Prince. La premiére choſe que fit ce faux Prince, fut de trancher la tête à ſon premier corps, afin qu'il ne prit point fantaiſie à ſon maître de l'animer. Ainſi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna dans ſon Palais.

On ne doit pas trouver étrange, que les Indiens s'imaginent que de grands hommes parmi eux ayent eu le pouvoir de ſéparer ainſi leurs ames de leurs corps. Pline raconte dans ſon Hiſtoire naturelle, qu'un certain Hermotime avoit cet admirable ſecret, de

quitter ſon corps toutes les fois qu'il le vouloit ; que ſon ame ainſi ſéparée alloit en divers pays, & revenoit dans ſon corps, pour raconter les choſes qui ſe paſſoient dans les lieux les plus éloignés. A la vérité, Plutarque n'eſt pas de l'avis de Pline : il prétend que l'ame de cet Hermotime ne ſe ſéparoit pas réellement de ſon corps ; mais qu'un génie étoit ſans ceſſe à ſes côtés, qui l'inſtruiſoit de tout ce qui ſe paſſoit.

La troiſiéme comparaiſon dont les Indiens ſe ſervent, eſt priſe du navire & du Pilote. Le Pilote, diſent-ils, eſt le maître du Navire : il le gouverne à ſon gré ; il le conduit dans les pas les plus reculés. Il le fait entrer dans les riviéres ; il lui fait faire le tour des Iſles ; il lui fait parcourir tous les ports qui ſe trouvent ſur le rivage de la mer. S'il eſt endommagé en quelques-unes de ſes parties, il le radoube ; & il l'abandonne, quand les planches venant à ſe pourrir, menacent d'un prochain naufrage. C'eſt ainſi que l'ame ſe

trouve dans le corps de l'homme. Elle le conduit par-tout ; elle lui fait faire de longs voyages ; elle le mene dans les Villes ; elle le fait monter, elle le fait descendre ; elle le fait marcher ou reposer ; lorsqu'il est malade, elle cherche des remédes pour le guérir ; & elle ne l'abandonne, que lorsqu'elle le voit hors d'état de faire ses fonctions.

4. On trouve dans les livres des anciens Indiens, que les ames sont une parcelle de la substance de Dieu même : que ce souverain maître se répand dans toutes les parties de l'univers, pour les animer ; & il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier & faire paroître de nouveaux Etres. Représentez-vous, disent quelques-uns de leurs Brames, plusieurs millions de vases grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau ; imaginez-vous que le soleil donne à plomb sur ces vases : n'est-il pas vrai que dans chacun d'eux il grave son image ; qu'on y voit un petit soleil,

ou plutôt un amas de rayons, qui sortent immédiatement du corps brillant de cet astre ? C'est ce qui se passe dans le monde ; les vases sont les différens corps dont l'ame émane de Dieu, de même que les rayons émanent du soleil. Si on leur demande, s'ils pensent, que dans la dissolution des corps, ces ames soient détruites, de même que les images du soleil ne subsistent plus dès que le vase est brisé, ils répondent, que comme ces mêmes rayons qui avoient formé ces images dans les vases brisés, servoient à former d'autres images dans d'autres vases : de même les ames obligées de quitter les corps qui périssent, vont animer d'autres corps, qui sont frais & vigoureux.

D'autres croyent que Dieu est un air extrêmement subtil, & que nos ames sont une partie de ce souffle céleste ; que quand nous mourons, cet air subtil qui nous servoit d'ame, va se réunir avec Dieu, à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs métempsycoses ; que quand ces

ames ſont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude, qui a cinq dégrés différens, & qui ſe conſomme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine eſt enſeignée par les diſciples de Pythagore & de Platon, & par les Origéniſtes, qui l'avoient tirée de ces deux Philoſophes: il n'en faut point d'autre preuve, que ce que Cicéron fait dire à Platon, ſçavoir, que les Philoſophes de la Secte Italique ne doutoient point, que les ames ne fuſſent tirées de la ſubſtance de Dieu même.

Il eſt vrai néanmoins que pluſieurs textes de Platon prouvent aſſez clairement, que Dieu a créé les ames, & qu'il les a enſuite attachées aux aſtres, pour y contempler les idées de toutes les choſes créées; & en cela Platon, fidelle diſciple de Pythagore, a penſé comme ſon maître.

La même doctrine ſe trouve répandue dans les ouvrages des Indiens, ſur-tout au regard des Rajas, qui forment la premiére caſte après celle des Brames. Il y a pluſieurs caſtes

de Rajas ſubordonnées les unes aux autres, qui cependant ſont renfermées dans deux principales. La premiére eſt de ceux qui ſont ſortis du ſoleil, c'eſt-à-dire, que leurs ames habitoient auparavant dans le corps même du ſoleil, ou en étoient, ſelon d'autres, une partie lumineuſe. Il en eſt de même de la ſeconde caſte des Rajas, qui ſe diſent ſortis de la lune; & quand on leur demande, d'où viennent les ames des autres caſtes, ils répondent, qu'elles viennent des aſtres. C'en eſt, ſelon eux, une preuve déciſive, que ces traînées de lumiére, qui paroiſſent durant la nuit, lorſque l'air eſt enflammé; car ils prétendent que ce ſont des ames qui tombent des aſtres, ou bien du *Chor-Kam* qui eſt un de leurs Paradis. Le peuple Indien croit que ces ames qui tombent ainſi du Ciel, venant à s'arrêter ſur les herbes, entrent dans le corps des vaches, ou des brebis qui broutent, & vont animer les veaux, ou les agneaux. Si cette lumiére tombe ſur quelque fruit

qui ſoit mangé par une femme enceinte, ils diſent que c'eſt une ame, qui va animer le petit enfant dans le ſein de ſa mere.

Enfin, les Indiens aſſurent de même que les Platoniciens, que ces ames ſe dégoûtant de leurs premiéres délices, & preſſées du déſir d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, & y demeurent juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient purifiées, & qu'elles ayent mérité de retourner au lieu d'où elles ſont ſorties; mais que ſi elles y contractent de nouvelles ſouillures, elles ſont enfin condamnées aux enfers, d'où elles ne ſortiront qu'après un tems preſqu'infini.

5. Au reſte, ce paſſage des ames dans des corps plus ou moins parfaits, ſelon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne ſe fait pas au hazard, mais avec ordre; & il y a différens degrés par où elles montent ou deſcendent, pour être récompenſées ou punies. C'eſt ce que Platon, fidelle diſciple de Pythagore, explique de

de cette maniere. 1°. Si c'eſt une ame qui ait eû beaucoup de perfections en Dieu, & qui ait découvert pluſieurs vérités dans cette eſpéce de viſion béatifique, elle entre dans le corps d'un Philoſophe ou d'un Sage, qui fait ſes délices de la contemplation. 2°. Elle anime le corps d'un Roi ou d'un grand Prince. 3°. Elle paſſe dans le corps d'un Magiſtrat, ou elle devient le Chef d'une puiſſante famille. 4°. Elle anime le corps d'un Médecin. 5°. Elle entre dans le corps d'un homme, dont l'emploi eſt de pourvoir au culte des Dieux. 6°. Elle paſſe dans le corps d'un Poëte. 7°. Dans le corps d'un Sophiſte, & enfin dans celui d'un Tyran.

Selon les Indiens, les ames qui deſcendent immédiatement du Ciel, entrent, 1°. Dans le corps des Brames, qui ſont leurs Sçavans & leurs Philoſophes. 2°. Dans les corps des Rois & des Princes. 3°. Dans les Magiſtrats ou Intendans; & enfin dans les caſtes les plus viles & les plus mépriſées, d'où auſſi elles peuvent monter à meſure

qu'elles se purifient. En certaines occasions, les ames doivent passer jusqu'à mille fois dans différens corps, avant que d'être réunies au soleil, d'où elles deviennent comme autant de rayons.

Les Chaldéens prétendent, que les ames ont des ailes, qui se fortifient à mesure qu'elles pratiquent la vertu, & qui s'affoiblissent à mesure qu'elles se plongent dans le vice.

Platon dit de même, que quand les ames ne s'élevent pas à un plus haut degré, quand elles changent de demeure, c'est que leurs ailes ne sont pas assez fortes. Lorsqu'on demande aux Platoniciens, combien de tems il faut à ces ames, afin qu'elles puissent recouvrer leurs ailes brisées par le péché, ils répondent qu'il faut au moins dix mille ans pour les pécheurs, mais que pour les justes qui ont vécu trois fois dans l'innocence, il leur suffit d'y employer trois mille ans.

Les Indiens ont donné des ailes même aux montagnes. Elles étoient autrefois si insolentes, disent-ils,

qu'elles ſe mettoient devant les Villes pour les couvrir. *Devendiren* les pourſuivit avec une épée de diamans; & ayant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les ailes : c'eſt ce qui a produit cette chaîne de montagnes, qui diviſent les Indes en deux parties. Pour ce qui eſt des autres montagnes qui ſe ſéparerent de l'armée, elles tomberent çà & là dans leur déroute, ainſi qu'elles ſe voient encore aujourd'hui. Celles qui tomberent dans la mer, formerent les iſles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, ſelon eux, ſont animées ; ils leur donnent même pour enfans non-ſeulement des rochers, mais encore des Dieux & des Déeſſes.

6. Selon Platon, les ames, à la réſerve de celles de quelques Philoſophes, ſont jugées au moment qu'elles ſe ſéparent de leurs corps, pour être ou punies dans les enfers, ou récompenſées dans le Ciel. Mais après mille ans, elles retournent ſur la terre, où elles choiſiſſent un genre

de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors, que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes ; que les autres qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains.

Mais qu'on ne croye pas que ce choix que font les ames, soit ou aveugle, ou indifférent à l'égard de toutes sortes de bêtes. C'est un choix éclairé, puisque parmi les bêtes, elles choisissent celles qui ont le plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cigne ; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un Rossignol ; celle d'Ajax dans le corps d'un lion ; l'ame d'Agamemnon anima un Aigle, & celle de Thersite passa dans le corps d'un singe.

Les Indiens pensent comme Platon, avec cette différence, qu'ils croyent que les ames rentrent dans d'autres corps par une qualité nécessitante, qu'ils appellent *Chankcha-*

ram, ou par la détermination de *Bruma*, qui a soin d'écrire toutes les aventures de cette ame dans les futures de la tête du corps, qu'elle est sur le point d'animer.

7. Selon Platon & Pythagore, les ames passent pareillement dans les arbres, dans les plantes, & dans tout ce qui a la vie végétative. Ainsi pensent les Indiens. Ils racontent à cette occasion la Fable suivante.

Chourpanaguey étoit sœur du Géant *Ravanen*. Elle avoit un fils qu'elle aimoit tendrement : ce jeune homme entra un jour dans le jardin d'un pénitent, & y gâta quelques arbres ; le solitaire en fut offensé, & sur le champ le condamna à devenir un arbre, qui se nomma *Alamaram*. *Chourpanaguey* ayant prié l'hermite de modérer sa colére, il se laissa attendrir, & il consentit que quand *Vichnou*, transformé en *Ramen*, viendroit dans le monde, & couperoit une branche de cet arbre, l'ame du jeune homme s'envoleroit dans le *Chorkam*, & ne seroit plus sujette à d'autres transmigrations.

8. Les disciples de Platon & de Pythagore n'ont jamais pensé que les ames pussent passer dans des pierres, ou dans d'autres êtres de cette espéce.

Les Indiens sont persuadés, que des ames animent véritablement des pierres, des montagnes, des Rochers. En voici un exemple. Il est rapporté, qu'il y avoit auprès du Gange un pénitent nommé *Cavoudamon*, dont la vie étoit très-austére; qu'il avoit une des plus belles femmes qui fût au monde; qu'elle eut le malheur de déplaire à *Devendiren*, Roi des Dieux du *Chorkam*; que l'hermite qui s'en apperçut en frémit de colére, & qu'il donna à l'un & à l'autre sa malédiction; que sa femme fut aussi-tôt transformée en un rocher, où se logea son ame; mais que dans la suite Ramen ayant touché du pied ce rocher, délivra par sa vertu cette ame infortunée; que comme elle avoit expié son crime dans cette transmigration, elle s'envola sur l'heure au *Chorkam*.

9. On demandera peut-être, si le

passage des ames d'un corps dans un autre, se fait à l'instant ; ou s'il se trouve quelqu'intervale de tems entre les différentes animations ? Les sentimens des Indiens sont partagés là-dessus. Quelques-uns croyent que les ames demeurent auprès du corps, & même dans les endroits où se conservent les cendres des cadavres brûlés, jusqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps propre à les recevoir. D'autres pensent, qu'elles ont la permission de venir manger ce qu'on leur offre pendant plusieurs jours ; & c'est l'opinion la plus commune. Aussi se réjouissent-ils, lorsqu'ils voyent que les corbeaux viennent se jetter sur ce que l'on a préparé pour ces ames. Le peuple sur-tout croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans ces corbeaux, ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure ; qu'ensuite elles vont dans le Chorkam, si elles l'ont mérité, ou dans les enfers, si elles s'en sont rendues dignes.

Pour ce qui eſt de Platon, il aſſure que les ames qui ſe ſont purifiées, s'en retournent au Ciel, d'où elles ſont ſorties ; & que les ames des méchans ſont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlés, ou auprès des ſépulchres où on a placé ces cadavres, avant qu'il leur ſoit permis de ſe loger dans d'autres corps ; & que par ce moyen-là elles expient leurs crimes.

Les Poëtes, qui pour la plûpart étoient Pythagoriciens, ont crû que les ames, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes, accompagnoient toujours au moins pour quelque tems les cadavres. L'interpréte Servius, en expliquant ces paroles du troiſiéme livre de l'Eneide, *Animamque ſepulchro condimus*, dit, que l'ame demeure auprès du corps ou des cendres, autant de tems qu'il en reſte quelque veſtige. C'étoit pour empêcher les ames d'aller ſi-tôt dans d'autres lieux, que les Egyptiens embaumoient avec ſoin les cadavres. La myrrhe, les parfums, les bandes de fin lin enduites de gomme, rendoient

ces

ces cadavres auſſi durs que s'ils euſ-
ſent été de marbre ; c'eſt pour cette
même raiſon qu'ils firent bâtir ces ſu-
perbes p ramides, dont on nous fait
de ſi ſurprenantes peintures.

Les Indiens n'accordent pas aux
ames un ſi long ſéjour auprès des ca-
davres. Douze ou quinze jours tout
au plus leur ſuffiſent. Après cela le
penchant naturel porte ces ames à
chercher d'autres corps, qui leur don-
nent plus de plaiſir que les premiers,
qu'elles ont animés ; & tout cela ſe
fait, juſqu'à ce qu'elles ayent accom-
li pluſieurs centaines de tranſmigra-
ions.

Mais quelle eſt la cauſe de ces di-
erſes renaiſſances ? Voici ce qu'en
enſent les Brames. Ils conviennent
ous que *Bruma* écrit dans la tête des
nfans qui naiſſent l'hiſtoire de leur
ie future, & qu'enſuite, ni lui, ni
ous les Dieux enſemble ne peuvent
us l'effacer, ni en empêcher l'effet.
lais les uns prétendent que *Bruma*
crit ce qu'il juge à propos, & que
ar conſéquent c'eſt de ſa fantaiſie
ue dépend la bonne ou la mauvaiſe

fortune. D'autres au contraire ſoutiennent, qu'il ne lui eſt pas libre de ſuivre ſon caprice, & que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans, doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que cette écriture de *Bruma*, & qui mérite d'être expliquée. Le crane, comme tout le monde ſçait, a des ſutures qui entrent les unes dans les autres, & qui ſont façonnées à peu près comme les dents d'une ſcie. Toutes ces petites dents ſont, ſelon les Indiens, autant d'hieroglyfes, qui forment l'écriture de *Bruma* dans les trois principales ſutures. C'eſt dommage, diſent-ils, qu'on ne puiſſe lire ces caractéres, ni en pénétrer le ſens; on ſçauroit toute la vie de l'homme.

Voici donc quel eſt le véritable ſyſtême des anciens Brames. Toute bonne action doit être eſſentiellement récompenſée, & toute mauvaiſe doit être néceſſairement punie. Par conſéquent nul innocent ne peut être puni, nul coupable ne peut être récompenſé. Ce ſont donc les vertus & les vi

ces, qui ſont la véritable cauſe de la diverſité des Etats. C'eſt là le deſtin auquel on ne peut réſiſter : c'eſt là l'écriture fatale de *Bruma* ; & c'eſt en développant ce principe, qu'on rend raiſon pourquoi les uns ſont heureux dans ce monde, & les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précédente, vous jouirez de tous les plaiſirs imaginables dans celle-ci ; ſi vous avez commis des crimes, vous en ſerez puni.

Ils appellent cette fatalité *Chankaram*. C'eſt une qualité imprimée dans la volonté, qui fait agir bien ou mal, ſelon les actions de la vie précédente.

Ce principe une fois poſé, c'eſt ainſi que les Brames raiſonnent. Le Dieu que nous adorons eſt juſte ; il ne peut donc commettre aucune injuſtice. Cependant nous voyons, que pluſieurs naiſſent boiteux, aveugles, difformes, pauvres & dénués de toutes les commodités préſentes, dont la vie par conſéquent eſt très-malheureuſe. Ils n'ont pas mérité un ſort ſi triſte en naiſſant, puiſqu'ils n'avoient pas l'uſage de leur liberté; il faut donc

l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres au contraire, qui naissent dans de magnifiques palais, qui sont respectés, honorés, & à qui il ne manque rien de toutes les délices. Par quelle action peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable, si ce n'est par les vertus, qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente ? Ainsi toutes les diverses transmigrations tirent leur origine de la nécessité qu'il y a que le vice soit puni, & la vertu récompensée.

Ils sont tellement convaincus, que tous les événemens de cette vie ont pour principe le bien ou le mal qu'on a fait dans une autre vie, que quand ils voient qu'un homme est élevé à quelque grande dignité, ou qu'il possède de grandes richesses, ils ne doutent point qu'il n'ait été très-exact à pratiquer la vertu dans une vie précédente : qu'un autre au contraire traîne une vie malheureuse dans la pauvreté, & dans les disgraces qui l'accompagnent ; il ne faut pas s'en étonner, disent-ils, c'étoit un méchant homme.

Ce fut Platon qui inventa le fleuve d'oubli; il avança, que le démon qui préſidoit au retour des ames ſur la terre, leur faiſoit boire des eaux de ce fleuve, en ſorte qu'elles oublioient tout ce qui leur étoit arrivé dans les vies précédentes. Il ajoûtoit néanmoins, que l'oubli de ce qu'on avoit vû dans une autre vie n'étoit pas ſi profond, ni ſi univerſel, qu'il n'en reſtât quelques traces, leſquelles excitées par les objets & par l'application à l'étude, rappelloient le ſouvenir des premieres connoiſſances. C'eſt ainſi qu'il expliquoit la maniere dont les ſciences s'apprennent; & ſelon ce principe, il ſoutenoit que les ſciences étoient plutôt des réminiſcences de ce qu'on avoit appris autrefois, que des connoiſſances nouvellement acquiſes. Il y avoit outre cela des ames privilégiées, qui ſe ſouvenoient des différens corps qu'elles avoient animés, & de tout ce qu'elles avoient fait dans ces corps. C'eſt ainſi que Pythagore ſe ſouvenoit d'avoir été Euphorbe. Mais c'étoit une faveur ſinguliere, qui n'étoit accordée qu'à un petit nombre d'hommes excellens & tous divins.

Les Indiens disent quelque chose d'assez semblable ; car ils assurent, qu'il y a certaines vûes spirituelles qui se donnent à quelques ames plus favorisées, qui les font souvenir de tout ce qu'elles ont vû, & de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilege est sur-tout accordé à celles qui sçavent certaines prieres, & qui les récitent : par malheur presque personne ne sçait ces prieres; & de-là vient cet oubli où l'on est maintenant, de tout ce que l'on a été, & de tout ce qu'on a fait. Un exemple fera mieux comprendre quelle est sur cela leur opinion.

Il est rapporté dans un livre qu'ils appellent *Brumma-pouranam*, qu'un Roi nommé *Bimarichen*, né dans le Royaume de *Tiradidejam*, avoit épousé *Commatondi*. C'étoit une grande Princesse, qui étoit née dans le Royaume de *Hirreinebiadejam*. Ce Roi avoit de grands défauts. Il ne gardoit point les Ajarams, c'est-à-dire les Coûtumes propres de la nation. C'est ce qui le rendoit odieux & mépriſable à ses Sujets. La Reine, qui le voyoit avec douleur négliger les choses mêmes,

où les *Parias* ſont très-exacts, lui en fit de vifs reproches. Le Prince ne s'en tint pas offenſé ; au contraire, après l'avoir écoutée paiſiblement, il s'ouvrit à elle, & lui confia un grand ſecret. La dévotion que j'avois aux Dieux, lui dit-il, m'a obtenu d'eux une faveur particuliére, & qui n'eſt réſervée qu'à peu de perſonnes. Ils m'ont fait connoître par une vûe ſpirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'étois un chien dans la vie précédente : j'entrai alors par hazard dans la Cour d'un Temple, où l'on faiſoit un Sacrifice ; je me jettai ſur l'Autel, & je mangeai le ris qu'on y offroit. On me chaſſa par trois fois différentes. Mais enfin comme je revenois toujours à la charge, on me donna un coup ſi violent, que j'en mourus ſur l'heure devant la porte du Temple dédié à *Chiven*. Heureuſement pour moi, *Chiven* étoit deſcendu dans le Temple pour voir le Sacrifice, & pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainſi devant ſa porte ; & il me procura une nouvelle naiſſance dans la perſonne d'un Roi tel que je ſuis.

Si donc vous voyez que j'observe si peu les *Ajarams*, c'est que mes premieres inclinations ne sont pas tout-à-fait détruites, & que je suis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier état. Ce récit surprit étrangement la Princesse ; & la curiosité naturelle aux personnes du sexe la porta à faire instance auprès de son mari, pour sçavoir de lui ce qu'elle avoit été elle-même. Le Roi examina les vies précédentes, avec le secours de sa vûe spirituelle, & il lui apprit, qu'elle étoit un oiseau qui fut poursuivi par un oiseau de proie, & qui vint mourir à la porte du Temple de *Chiven* ; & que ce Dieu ordonna qu'elle naîtroit Rajatri. Mais que deviendrons-nous, reprit la Reine ? Le Roi regardant pour la quatriéme fois dans l'avenir, découvrit que lui & elle devoient renaître trois fois dans la caste des *Rajas*.

Fin du second Tome.

De l'Imprimerie de GISSEY.

E749
L222r
v.2